GÉOGRAPHIE SECRÈTE

—

La première fois que j'ai vu, sous l'aubier de Paris, que j'ai vu réellement, comme un vrai maudit, l'Enfer et le Paradis dans des cohues d'hommes et des vielles de femmes, la première fois que nous nous sommes regardés dans les yeux, c'était, je crois, un soir de vague émeute. Je prenais l'apéritif dans un petit bonhomme de bar, pas loin de la rue de Lancry, dans une sorte d'impasse graillonneuse comme un fond de poêle, et qui serpentait avec des minauderies d'affluent distingué vers le boulevard Magenta.

Je ne connaissais pas l'impasse, mais je connaissais le quartier, ses relents, ses chats entortillés de carapaces, comme des insectes, ses larges crêpes noirâtres que le pied de l'homme malaxe sur le trottoir en mêlant sous son poids carottes, laitues, cadavres, quignons sombres. Un taxi parfois m'avait promené dans ces tranchées de suie. Pourtant, je n'y avais jamais encore touché la main de personne. Donc, un soir d'émeute, je m'y trouvais.

Au loin, une espèce de pétillement doux, à peine perceptible et pareil à quelque bouderie plutôt, naissait. Aucun de ceux qui pesaient de leurs coudes sur le zinc du café n'avait eu vent d'une colère de la ville, et pourtant, une singulière appréhension s'insinuait en nous. Les dos courbés, les nuques suintantes, l'affairement des mains et des paupières, le frottement des pantoufles sur le sol, tout me faisait songer aux peurs précises, aux attitudes éternelles des populations qui vivent à l'ombre des

volcans. Les veilles d'éruption font courir sous leur peau des fièvres courtes, des risées de granules. Au ras des champs qui s'agenouillent galopent des sarabandes invisibles. Des colonnes de moutarde se diluent dans le ciel vert. Puis, au premier hoquet de la montagne bouilleuse, la terre se rétracte, l'homme fuit plié en deux, les fleurs se cassent, le bétail tournoie.

Rien de tel dans les marécages secrets du dixième arrondissement. On sait que le feu ne jaillira pas soudain de la poitrine de Paris, pareil à un arc-en-ciel torride. Sur nos terres digérées par le bacille électoral, le cataclysme lui-même est réduit à des proportions médiocres. Seuls, quelques jeunes philosophes de banque, quelques fils à papa qui traversent la vie pansés de diplômes, comme on voyage en couchette, trouvent aux coliques de la capitale des saveurs kantiennes et des soubresauts précolombiens. Cela se lit dans leurs journaux difficiles, cela se détaille dans les salons où l'on s'embrenne, et madame de Saint-Céromage croit aussitôt à des causes, à des malaises; elle sautille vers le ministre imberbe et triste, normalien à ses heures, et le ventouse et le fait sangsuer dans la hâte de savoir ce que c'est que le droit au travail et le syndicalisme à deux temps. Et l'autre y va de son éditorial en caramel, qu'il postillonne aux quatre coins de la pièce. Des bigotes aux bouches privées de margelles, de minces juifs, sucrés de poudre Rachel, opinent de leurs yeux en forme de boules puantes. Des toréadors en smoking, invités pêle-mêle avec des moralistes du Zambèze et des tôliers du Groënland, font savoir par le canal d'interprètes qu'ils ont compris. L'étude de la révolution fait aussi partie de leur snobisme, on en parle entre crocodiles, pingouins, icebergs, pépites et pépons géants.

Point de pédants, dans les quartiers sans nourrices et sans équipages. L'analyse ne s'y risque jamais, non parce qu'on répugnerait à l'y pratiquer, mais parce que les hommes de là-bas ont une certaine dignité. Ce qui est sportif est sportif, ce qui est rouge est rouge. J'étais allé voir un cousin, un vieux cousin qui mourait dans un

cinquième, qui se tenait derrière la vie, comme une marque de fabrique derrière une assiette. Il semblait joyeux de partir, et me disait qu'il avait monté jusqu'en haut des marches tout comme un autre. Une parente nous avait poussé des biscuits, nous les avait fait entrer de force dans nos murmures. Dehors, il pleuvait une poussière glauque. Nous avions trié des souvenirs communs, puis j'étais redescendu à tâtons, nageant dans un escalier où de la mousse d'aquarium s'enroulait autour des troncs de la rampe. Des odeurs de jardins obscurs, de choux timides, de semelles cachées, d'enfants à démangeaisons s'agitaient au fond de la vase d'ombre. Parfois, des portes polies s'entr'ouvraient, comme surprises de mon pas étranger, et je voyais, rangées autour de tables normales, des familles pieuses, économes et raisonnablement nourries. Aucune force poétique ne semblait devoir agir sur elles. Le patriarche lisait, robuste et tranquille, en promenant sa fourchette sous une joue convenable. La mère accomplissait un devoir de caleçon. Les enfants avaient tous un membre dans le sommeil. Pour moi, c'était une tombe qui s'ouvrait, heureuse et bien peinte. Ces gens allaient à la vie comme d'autres vont à la mort. Leur héroïsme n'est pas connu. Et pourtant, ce sont des soldats. Le coup de sonnette de l'homme du gaz, de l'inspecteur général des élections, ou le pas mondain de la Dame-qui-vient-pour-les-Bonnes-Œuvres, les fait se mettre au garde-à-vous. Dans ce milieu, les êtres respectent les uniformes de la République.

Plus haut, des femmes seules, des Eugénie Grandet de bal-musette, des Chartreuses de la Cloche, rêvaient, la chair lourde, le bas écroulé, à de fringants militaires de cinéma. Ces vieilles filles encore jeunes sont l'aristocratie du lieu : ce qu'elles économisent est destiné à la Permanente, au coton hydrophile, à la pâte dentifrice. Elles snobent le concierge, et chantent faux en narguant les voisines aux airs entendus hors des limites du quartier, et qui n'arriveront qu'un peu plus tard, dans la rue.

Dans ce grouillement de naïvetés dramatiques et de vertus, Dieu circulait, un Dieu noir, mais qui se souvenait

d'avoir été Père Noël. Les fantômes s'étaient mis en file indienne le long des marches mangées par les marées de pieds, et Dieu passait, monotone, s'arrêtant un instant devant les portes closes, comme s'il eût voulu souffler quelques blancheurs d'espoir, quelque grammes d'espoir blanc aux endormis, aux pauvres qui attendent le Seigneur des nuits durant, la bouche ouverte. Je remontais et je redescendais toujours. Mais que d'étages, que de loquets, que de charnières, depuis la main maigre et froide de mon cousin chevrotant! Hautes maisons des quartiers pauvres, hautes colonnes de détresse, distances infinies vers les cieux. Je pense aux appels qui montent chaque soir de ces fosses, de ces caves pleines de paupières et de cœurs enflés vers le ciel comme des fusées. Un sabbat de génuflexions, de supplications, des geysers de désirs et de rêves éclosent vers le paradis. Puis, les corps de ces humains sans cube d'air, l'homme de chambre... Quel tuberculeux, déchirant comme un arc, lancera dans la nuit l'extinction des feux?

Je m'approche des portes minces. Des fouillis de vie me parviennent. Ici, le faiseur d'enfants, s'arc-boutant de ses pieds pâles et crochus de Thomas Diafoirus, empale une femme poltronne qui confond depuis longtemps le plaisir et la bronchite. Là, des piaillements de gosses résonnent dans une géologie de famille nombreuse. On pressent les salles à manger étroites : la bicyclette est dans un tiroir, avec des épingles à cheveux, un jeu de cartes, la feuille verte du fisc et le calendrier des postes. Un poste de radio, taillé dans une caisse et mal peigné, crisse. Des doigts couverts d'engelures remontent un réveil à tête de gamin malade. Au bas de cette tirelire, s'étend un couple de concierges, divinité à deux sexes qui ajoute à ses fonctions, dans ces quartiers, l'obligation de faire un peu de police. On signale aux statisticiens que la blonde du *cintième* fait les maisons de passe de l'avenue de Wagram; que le plombier de l'escalier A, au fond de la cour, fréquente des clubs; qu'une dame, pourtant âgée et triste, vit doucement derrière ses vitres, sans rien faire, sans recevoir de courrier; que le vieillard qui jouait

de la flûte est mort drôlement, en hurlant, une nuit de novembre, et que toute la rue était à son enterrement. Redoutables comme des canons de tranchées, les poubelles ornent la bordure de la maison, s'oubliant lentement sous la voûte, par un trou fautif.

Je me jette dans la rue, dans cette eau bienfaisante qui somnole entre des berges à fenêtres. Eau fraîche d'une rue de Paris où l'on se mêle aux reflets, eau plus pure que dans n'importe quelle ville du monde, eau réconfortante, source miraculeuse, d'où jaillit un mélange de courage et d'espérance. J'entre dans un café louchon. Deux jeunes gens y boivent dans le même verre : une salopette, un corsage, des rires. Lui, l'homme commun du Larousse, le type répandu, sans originalité, sans valeur de collection : un bon mécano du bled aux mains dures, aux dents blanches de chien. Mais elle, Fleur de Marie.

Des buveurs sur les banquettes réfléchissaient de toutes leurs forces. Chez les pauvres, le plaisir se goûte assis. La liberté se pose comme ces grosses mouches au derrière niellé. Aux murs, des images militaires rappelaient à l'assistance qu'il est des prestiges et des cérémonies. Que celles-ci soient patriotiques ou troubles, parlementaires ou sanglantes, peu importe, il y en a. Ce sont jeux toujours. Les tableaux qui représentaient tantôt la bouteille de l'apéritif et tantôt la grappe du raisin de France jouaient le rôle de toiles de musée. Une poésie de bat-d'Af montait de tout cela comme l'odeur forte d'une soupe. Quelques vives répliques partaient de quatre ou cinq bouches à la fois pour apprécier les choses du jour, le sport du moment. On était entre consciences nettes, bien étalées, servies sans os. Le patron avait un œil à partager son saucisson avec le premier venu. Des chœurs d'insectes minuscules gambadaient dans les jardins de verrerie. Le charme de la vie à bon marché se diffusait, émis par des sourires, des éclats, des coups de langue et des jets de salive.

J'avais le sentiment de me trouver dans une tente posée par des nomades, dans une tente qu'une sorte de consentement héréditaire de pauvres bougres étendait

aux limites d'une patrie, et j'y voyais l'amour, l'usure, la solitude, le complot, la débauche et l'acharnement. Mais comme des objets de vitrine. Barrès, qui est souvent admirable, est amusant, et avec lui les touristes intellectuels, qui ne voient, au delà de certaines frontières, que des prostituées de boulevards extérieurs et des escarpes de fortifications. Pareillement, la population des lieux sans fleuristes et pharmacies homéopathiques ne voient, à partir des Champs-Elysées, que Tyrans et Crésus. On trouve dans *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,* beau livre, mais agenda de grand raffiné, cette note qui surprend : « D'étranges jeunes garcons, mal venus, aux gestes imprévus et rapides, simulaient entre eux le Père François; de pauvres petites filles malades, obscènes et d'une élégance de cauchemar, se groupaient à deux, à quatre, autour d'un saladier de vin chaud. » Tout, à part le saladier de vin chaud, qui est là comme une statue nègre chez le vétérinaire, tout, dans ce morceau, est d'un aquarelliste pervers. Pour moi, qui connais mieux Paris que les facteurs, rien ne ressemble moins à un apache qu'un apache, et je n'ai jamais rencontré de pierreuses... Les classes s'ignorent, les hommes ne se sont jamais vus, les familles vivent encore comme des tribus, avec leurs superstitions, leurs mythologies et leurs effrois.

Je m'installai près du couple. La sirène riait comme un fruit, et lui semblait terrassé. Il n'y a d'aristocratie que la jeunesse des femmes. Elles sont nues dans un monde encombré. On comprend que les psychologues et les chansonniers pour sentimentalités pauvres en aient fait des énigmes. Ma voisine avait un rire qui venait du fond des siècles, et une simplicité des gestes qui la rattachait à la Mère des Femmes. Les vieux qui étaient là la contemplaient d'un regard d'hommes qui ont laissé passer l'heure.

Et l'homme, qui était à peine maître de ses mains impatientes, s'élevait par arpèges vers des sphères ou brasillaient ses rêves obscurs. Il se sentait splendeur, force, vertige. Il se promenait comme ressuscité dans un éther étrange. Il voyait passer soudain, dans sa tête ra-

mifiée et sensible, des fresques de Muséum. Il se rencontrait nez à nez avec son sosie au sommet de planètes tournoyantes. Il entendait basculer à ses immenses oreilles des étalages de cartes postales. Il mourait sur des champs de bataille, éperdu, mince et trânsparent comme dans un cauchemar, tout petit et sans fin, et tel qu'il se voyait dans les étoiles mauves de l'ivresse avec les copains. Une femme est là. Une femme, un système, et si simple, si ronde! Je le regardais traverser en courant et sans y croire, — car, comme dit l'autre, il faut être riche pour se payer des sensations, — enjamber, avec un peu de honte, d'autres existences, l'antérieure, la future, l'imaginaire et la damnée, et la femme jouissait modestement, un peu stupide de ces embardées qu'elles provoquent toutes sans le faire exprès.

Dehors, d'après les renseignements, la population se fâchait à propos de bottes. Les journaux du soir passaient dans la rue comme des comètes. On racontait que des bouillabaisses de gardes républicains dévalaient les pentes des arrondissements en montagnes russes. Les tripiers, les maroquiniers en chambre, les filles à la fenêtre, aux fesses aplaties et froides, les tireuses de cartes, les bureaucrates, en cure-dents, poil à gratter et suivez-moi jeune homme, les maquerelles, les revendeurs tchèques, les émigrés sarrois, les employés de banque, toute la végétation grimpante des maisons de Paris s'élançait par fragments de corps vers le ciel ou plongeait dans les ruisseaux. Toutes les conceptions du quartier brusquement s'étaient mangées comme des polochons. On n'avait plus rien dans le cœur. Alors, quoi? le monde allait finir? On avait retrouvé Stavisky? Il n'y aurait plus jamais de haute littérature, de poésie, de cinéma? Au loin, les statues connues bougeaient comme des peupliers. Paris tout entier faisait la grimace. Les avenues, les boulevards, les carrefours, les ruelles mobilisaient leurs passants et leur vermine. On versait à pleins seaux des mirages dans le ciel. Des généraux faisaient explosion comme des pétards. Tout montait. On était soulevé sur sa chaise, sur sa femme, sur ses idées. Le fracas de mille déména-

gements simultanés ricochait d'arrondissement en arrondissement. Paris, la ville chantée dans tous les casinos du monde, Paris, la ville-femme, la ville-parfums, n'était plus qu'une fourmilière bousillée par le sabot d'une vachère. Les buveurs et moi-même sentions venir à nous des étouffoirs et des épidémies. Un gentleman-rider allait prendre le pouvoir; on boirait le sang des victimes, et puis, on recommencerait, classe après classe. Les quatre suivants auraient des sous, des places, des poules bien lavées, des guéridons et des objets en marbre. On collerait d'autres affiches, on transformerait les vespasiennes. La religion deviendrait gymnastique et la gymnastique religion, mais d'une façon si brusque et si parfaite, les coutures se verraient si peu, les cicatrices seraient si bien effacées que personne ne serait sensible au changement...

Et puis, peu à peu, le déraillement se conjurait, les curieux rentraient dans leurs coquilles, la rue retombait sur ses pattes. Nous nous retrouvions tous au café, abrutis, contents, fiers de se voir en chair et en os, amis comme avant. Seuls, les deux jeunes gens avaient franchi cet équateur sans le remarquer. Pour eux seuls, des heures avaient passé. Les bouleversements n'étaient pas parvenus jusqu'à eux. Ils étaient sages et passionnés comme des personnages de tableaux. Ils voyaient tout en blanc. Ils montaient des étages non souillés, ils cueillaient des fruits, piétinaient des serpents ravissants, se possédaient, s'entortillaient dans un mirage. Ils n'étaient que poussière cosmique, hors de l'espace, absents, éternels, et si étranges, si comiques, si barbares dans cette exposition de verres d'alcools et de bouches... Ils vivaient, nous étions morts. Ils galopaient dans le divin, tandis que nous étions préoccupés de révolutions. Et, dans ce Paris d'un jour, je pus tendre l'antenne aux stupidités merveilleuses de deux monstres de l'Infini. J'ai toujours envié ceux qui rôdent au delà de l'Inconnu, qui ne sont que combinaisons éternelles.

Or, le Paradis n'était pas autre chose, avant ces temps glaciaires où l'homme se crevait à tailler la pierre, où la femme s'ingéniait à tailler l'amour. Le paradis, je l'en-

tends au-dessus du couvercle de la ville... Et j'y devine de grands paysages à plans étagés, remplis de vivants de toute espèce, tels que les ont peuplés Breughel et Jérôme Bosch. Du monde partout, des arabesques d'enfants autour des chanteurs et des racleurs, des alignements flottants de mains nouées, des vols d'yeux caressants. Des paliers, des talus, des terre-pleins, des demi-lunes, des rotondes, des fumivores, des affûts chargés de mitraille humaine. Les débandades bruissent longuement. De joyeux reptiles de jeunes filles glissent dans des campagnes brodées. Des escaliers, des chemins à pic montent sous des arbres centenaires, engravés de noms, de cœurs et de devises. Des rampes fument leur buée vers le ciel changeant toujours identique. Des sentiers escarpés, tendus de velours, emmènent les amants vers leurs mirages. Partout, des dieux, des chiens, des animaux transparents sautent et plongent, font jaillir et briller un gravier de contes, battant chaudement des jambes, faisant trébucher les enfants, dont pas un pleur ne s'entend...

Et puis, gais ou mélancoliques, confiants, isolés dans des cours fraîches, dans des jardins, comme avant, comme partout, comme plus tard, comme aujourd'hui, dans ce Paris terrible et perfide, dans ce coin d'hommes morts, toujours tendres, rieurs, querelleurs, unis, enlacés sur des perrons, implorants, porteurs de secrets que d'autres paradis n'ont jamais épuisés, assassins, doux, si doux, nous autres, dans les attitudes les plus hautement tendres, rêvant aux bras des canéphores, aux bras autour du cou...

LÉON-PAUL FARGUE.

RÉFLEXION, ÉLECTION, DILECTION

—

« Peut-on créer et maintenir une culture véritable, une culture forte et féconde par le moyen des images et des appareils oratoires? » Telle est la question que je posais, à cette place même, il y a plus de trois mois. Elle n'est pas demeurée sans réponse. Nombreux les commentateurs qui l'ont reprise pour juger avec moi que le cinéma et la radio ne pouvaient suffire à l'édification d'une culture. Moins nombreux et moins affirmatifs les écrivains qui me semblent plaider la cause inverse. Leur témoignage n'en mérite pas moins un examen attentif. M. Louis Le Sidaner a fort bien exprimé son sentiment à ce sujet dans un article de la *Nouvelle Revue Critique*. M. Louis Le Sidaner montre un talent très sûr. Il appartient à la jeune génération, à cette génération qui n'entend pas — je le comprends — se brouiller avec l'avenir, à cette génération qui, vaillamment, veut accepter la vie que le monde lui propose. — Et c'est d'ailleurs, quoi qu'il y paraisse, le conseil que je donne à mes fils. — « Le mal du cinéma et de la T. S. F., dit M. Le Sidaner, vient surtout de ce que ces deux procédés n'ont pas encore trouvé leurs maîtres. » L'écriture et l'impression, dit-il encore, en substance, représentent-elles le seul véhicule possible pour la pensée? Non. M. le Sidaner estime que porter un tel jugement, « serait présomptueux de notre part. Nous n'avons pas même le droit de condamner la radio et le cinéma pour ce motif que presque tout ce qu'ils nous apportent actuellement est médiocre et bas ».

M. Le Sidaner semble croire, somme toute, que ma critique du cinéma et de la radio, comme moyen de cul-

ture, porte sur la médiocrité provisoire des programmes ou des techniques. Nous voici loin de compte. Je suis parfaitement sûr que le cinéma donnera, que dis-je? donne, parfois, dès maintenant, des œuvres tout à fait admirables. Quand un homme de génie choisira le cinéma comme truchement, il y aura du génie sur l'écran. Charlot nous en apporte parfois une prémonition fort nette. Je suis parfaitement sûr que la radio, simple appareil de transmission, n'est donc pas étrangère au génie. Quand elle distribue de la musique de Bach, il y a du génie dans la boîte à vacarme. Je fais, en ce sens, à l'avenir, un crédit illimité. Ce qui m'inquiète, ce sont certaines conditions essentielles à la « Téhessef » et au cinéma, considérés comme moyens de culture.

La culture est fondée sur l'intelligence des phénomènes, des ouvrages et des êtres. Un esprit même vif et bien doué demeure toujours capable d'hésitation, de distraction, de stupeur momentanée, d'inhibition passagère. Un esprit même attentif a toujours besoin de *revenir* sur les données, les éléments, les arguments d'un exposé, d'un problème ou d'une discussion. L'acte de revenir en arrière, en vue d'une compréhension meilleure, s'appelle très exactement réflexion. L'homme qui lit s'arrête à toute minute et demande à réfléchir, c'est-à-dire qu'il souhaite de revenir sur ses pas, de reprendre un paragraphe et d'en refaire deux, trois, quatre, dix fois la lecture. Cette méthode est incompatible avec les arts dynamiques. Si nous entendons une symphonie dans un concert, si nous assistons à la représentation d'une tragédie, nous ne pouvons pas revenir en arrière. Heureusement, le livre est là pour nous permettre une réflexion différée, mais indispensable. Si l'ouvrage est de qualité, nous demandons à le relire, à revoir de près certains détails, à consulter la partition du musicien. Au concert, au spectacle, nous prenons un plaisir. Avec le livre, nous faisons acte de culture véritable.

Je veux bien reconnaître qu'il est possible, si nous le voulons, de consulter un livre soit après une audition de radio, soit après une représentation de cinéma. Je ne

fonde quand même pas grand espoir sur cette possibilité. Le caractère torrentueux de la radio, son apparence de fleuve, voilà qui est tout à fait défavorable à la réflexion, c'est-à-dire à la culture véritable. La radio et le cinéma donnent trop de choses. On n'a jamais envie de contrôler, d'éprouver, de compléter et je dirai même de comprendre. On saisit ce qu'on saisit, au vol et au hasard. Ce que l'on ne saisit pas, eh bien, on le laisse. Voilà qui n'est pas une formule de culture.

Les vieillards, parfois, s'étonnent et nous ouvrent les yeux. Une très vieille dame de mes amies m'a donné, ces jours derniers, matière à méditation. Cette personne, depuis quelques années déjà, ne lisait plus guère, et parce que sa vue baissait et parce que ses facultés d'attention déclinaient aussi quelque peu. La radio représente le triomphe du moindre effort; mais il est des cas où le sujet n'est plus capable que d'un très petit effort et la radio n'est pas mal venue dans ces cas qui n'ont, hélas! rien à voir ni avec l'avenir ni même avec la culture. Les enfants de la vieille dame lui ont offert un appareil de « téhessef ». La vieille dame y prend grand plaisir. Le perpétuel ronron de la machine à bruit remplace pour elle, maintenant, toutes sortes de pensées et de souvenirs mélancoliques. Mais comme cette personne âgée ne renonce quand même pas à comprendre, elle dit, à tout instant, à l'appareil insensible : « Arrêtez! Arrêtez! Recommencez un peu. Oui, répétez ce que vous venez de dire. »

La machine insensible n'arrête pas et ne répète pas. La réflexion semble incompatible avec les nouveaux moyens donnés aux foules pour se faire une âme. Le cinéma et la radio ne répètent pas. Ils marchent, ils coulent, ils se précipitent. Je l'ai dit, ce sont des fleuves. Et que charrient ces fleuves? Un mélange abominable où l'on rencontre souvent le pire et rarement le meilleur, sans d'ailleurs les pouvoir séparer.

Ici, j'arrive au second point de mon problème.

Le mot lecture veut dire choix. Lire, c'est élire, c'est-à-dire choisir. La fonction de choix est primordiale entre

toutes les fonctions naturelles. Un être vivant est tel parce qu'il choisit. Parmi toutes les choses du monde, il prend celles qui sont convenables à former sa nourriture, c'est-à-dire la substance de sa chair. Quand nous lisons un livre, une revue, un journal, nous choisissons la substance de notre âme. Si nous allons au théâtre ou au concert, nous avons, dans une certaine mesure, choisi, d'abord, sur la foi de certains renseignements. Election et dilection. Nous choisissons ce que nous aimons.

La faculté de choix est souverainement méprisée par les grands distributeurs modernes de vagues nourritures morales : cinéma et radio. Pour attraper une belle image, il nous faut en souffrir des milliers d'autres, que je préfère ne pas juger. Pour entendre un bon concert à la radio, il nous faut rencontrer, croiser, supporter mille bruits odieux ou ridicules. Les vrais consommateurs de radio, les esprits simples, les gens qui, justement, ont besoin de culture, ceux qui commencent à dédaigner le livre pour se contenter du bruit, ceux en somme dont je plaide ici la cause et dont je défends les intérêts, ceux-là n'y regardent pas de si près. Ils ouvrent le robinet et ils boivent, au petit bonheur. Ils absorbent tout, pêle-mêle: la musique de Wagner, le jazz, la conférence politique, la publicité, l'heure sonore, le numéro de music-hall, les parasites et les miaulements des ondes folles.

Je dis ou plutôt je répète qu'un système de culture où la réflexion et le choix sont impossibles est précisément la négation de ce qu'on a, jusqu'ici, nommé la culture.

GEORGES DUHAMEL.

LA DAME DES ILES

—

Comme je passais devant la loge, la concierge entrebâilla la porte.

« Tiens me dit-elle, il y a une lettre pour ton père, avec le journal. J'aime autant que tu t'en charges. Quand il rentre de son bureau, je ne suis jamais sûre de l'attraper au passage. Et s'il faut que moi, alors, je m'amuse à monter tous ces escaliers!... »

Elle me regarda plus attentivement, ouvrit davantage la porte.

« Tu es pâlot. Tâche de ne pas tomber malade à ton tour. On a eu assez de tracas avec ces pauvres gens là-haut. »

Elle soupira.

« Enfin, c'est débarrassé. La maman va partir passer quinze jours chez une sœur à la campagne; quant au papa, il a heureusement son travail pour le distraire. On finit par rentrer dans l'ordre. Ça fera déjà une semaine vendredi, cet enterrement... »

Avec un nouveau soupir, elle me remit le courrier, non sans m'avoir gratifié d'une tape qui voulait être amicale et qui me caressa désagréablement la joue.

Je montai l'escalier en appuyant, à mon habitude, ma poitrine sur la rampe. Parvenu au second palier, je me redressai, retins mon souffle. Un silence massif régnait, au sein duquel je perçus, au bout d'un moment d'attente, comme un frôlement léger, comme le bruit qu'aurait fait une main frottant légèrement, du plat de la paume, une étoffe tendue. C'était tout proche, derrière la porte. Je me représentai Mme Vidal, assise là, contre le seuil, lissant d'un geste machinal la petite veste grise que j'avais vue

sur les épaules de son fils, les dernières semaines... Mais peut-être n'y avait-il personne; peut-être, dans l'appartement vide, ce frottement mystérieux indéfinissable... Saisi d'une angoisse absurde, sur la pointe des pieds je m'éloignai.

A mon entrée dans le vestibule, ma mère leva à peine les yeux. Elle était occupée à ravauder des chaussettes et, dès le seuil, je la vis assise au fond de la perspective du vestibule et de la salle à manger, comme une image exacte et patiente, comme une représentation du travail muet et de la solitude.

« Tu arrives tard, dit-elle. Ton goûter t'attend. »

Sans souci de la tartine déposée sur une assiette au coin de la table, je m'avançai, quêtant un baiser. Fut-ce pour me punir de mon retard ou parce que des pensées auxquelles je n'avais point part occupaient sa cervelle? La caresse dont ma mère effleura mon front fut si brève que je me retirai aussitôt, décontenancé, pour aller m'asseoir au bout de la table.

« Il a encore fait un trou à son bas, observa une voix. Au milieu du mollet, cette fois ».

C'était Berthe. Ma cadette de deux ans, elle aimait à lire, assise à même le plancher sur un coussin, les genoux relevés, le dos appuyé au poêle cylindrique à catelles dont une moitié s'arrondissait dans la salle à manger, l'autre dans la chambre de mes parents. Elle était toujours prodigue de remarques peu charitables à mon endroit; bien que ses façons agressives me fussent depuis longtemps familières, il m'arrivait encore de m'étonner que, dans un si mince corps de fillette, tant de vigilante malice pût être incluse. Vivement, je ramenai mon mollet droit sur ma jambe gauche.

« Là, dis-je. Ça te gêne, petite peste? »

Berthe déclara qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce que mes bas fussent troués. Ce n'était pas elle qui les raccommodait, heureusement. Elle, d'ailleurs, est-ce qu'elle trouait les siens? Les filles ne trouent jamais. Les filles sont soigneuses. Elles savent ménager leur habillement et si, par hasard, elles font un accroc (ça peut arri-

ver, tout arrive), eh bien, elles n'ont besoin de personne pour réparer le dégât.

Elle se tut brusquement, les pommettes en feu, rouvrit au petit bonheur le livre qui s'était fermé entre ses genoux et feignit de s'absorber dans sa lecture. Je haussai les épaules et, par-dessus ma tartine, jetai un coup d'œil vers maman. Souvent un simple échange de regards suffisait à dissiper mon amertume, — un échange silencieux qui me rassurait, qui attestait que d'elle à moi rien d'essentiel n'était atteint par les remarques acrimonieuses de Berthe. Mais, ce jour-là, le front de ma mère resta obstinément baissé. Voulait-elle ainsi me punir? Je rassemblai mon sang-froid, mon courage; patiemment j'attendis qu'au bout d'un instant s'élevât, intentionnellement vague, à peine teintée de réprobation, la conclusion qui, d'habitude, mettait fin à nos débats :

« Cessez donc de vous chamailler à journée faite, mes pauvres enfants! »

Rien ne vint. Un camion passa dans la rue, ébranlant les vitres; un peu plus tard, à la pendule fixée au-dessus du bahut, la demi-heure de quatre heures rêveusement tinta. Le cœur en désordre, j'attendis, j'attendis encore, puis, la dernière bouchée de ma tartine avalée, comme Berthe s'était mise à chantonner, un doigt au coin de la bouche, je me levai sans mot dire. A l'instant où je quittais la place, j'entendis le claquement net des ciseaux reposés sur la table, un claquement péremptoire, sec comme un verdict.

Où trouver un semblant d'accueil? Sur le poêle du corridor, la bouilloire ronronnait comme une bête à demi somnolente. Le sentiment que la compagnie d'un chat m'eût consolé fut comme un poids nouveau ajouté à ma déception, à ma fatigue. Maintes fois déjà, tandis que je regagnais ma chambre, je m'étais imaginé armé contre les traîtrises du sort parce qu'un glissement souple frôlait ma cheville et que, me baissant, je caressais le bienfait d'une présence amie, une tiède réalité vivante, toute à moi. Mais mon père n'aimait pas les bêtes et, de saison en saison, le rêve de mes douze ans

devenait plus chimérique. Tristement, j'ouvris la porte de ma chambre et, obsédé par le sentiment de l'injustice, je me laissai tomber sur la petite chaise, placée à côté du seuil. Autour de moi, un ordre strict régnait, lisse, indifférent, terne comme le silence; le rayon des livres s'établissait en vis-à-vis de la commode, la glace du lavabo en tête-à-tête avec l'armoire. Devant le lit, l'antique carpette à fleurs rouges et jaunes semblait neuve comme si elle avait été achetée de la veille. En face de moi, au delà de la fenêtre, s'inclinait une pente de tuiles, croûtée de neige autour des cheminées; plus haut régnait un ciel gris-blanc, fade, empli d'une clarté insaisissable et voyageuse. Mon regard se mit à errer dans cette pâleur déserte.

L'après-midi de février était plus qu'à moitié passée. Encore une heure de ce jour incolore, une heure de cette clarté de vitre, inexpressive et froide, et, presque subitement, tout descendrait, s'enfoncerait dans une ombre grise, puis noire, aussi pauvre en secrets que l'avaient été les heures insipides de l'après-dîner. De la place où j'étais assis, mille indices imperceptibles laissaient deviner que le jour avait depuis longtemps tourné, mais qu'il n'avait pas encore consenti à retirer d'une seule ligne son flux qu'il fouillait chaque recoin, qu'il s'infiltrait dans chaque rainure, comme une lame dure et froide insérée entre deux planches. La réalité des choses qui m'entouraient était si nue, si complètement privée de feinte que, tout refuge de loisir m'étant refusé, il ne me restait plus, je le sentais, comme un animal traqué se jette dans le piège, que la ressource de m'absorber dans le travail. Mais au moment où mes jarrets serrés l'un contre l'autre me mettaient debout, mon regard, dirigé vers la bibliothèque, rencontra la Dame des Iles. Traversé d'une onde de réconfort, doucement je me rassis.

C'était l'ancienne image familière, au cadre d'or terni, au verre bleuâtre, l'image nostalgique d'où émanait, ensorcelante, comme une bouffée d'inconnu. Du naïf assemblage des couleurs vieillottes et denses, l'appel de la féerie s'exhalait et, chaque fois, je le percevais si abso-

lument étranger au monde où je m'efforçais de vivre, qu'il me semblait prêter l'oreille et le cœur à une incompréhensible et consolante chimère. C'était elle, à jamais lointaine, et qui pourtant m'était livrée. Parce qu'elle rêvait debout sous les cocotiers, devant une mer indigo où croisait une corvette, parce qu'elle avait sur le tulle bouffant de son épaule un singe minuscule perché, parce que l'indolent sourire qu'elle laissait voir mettait au bas de sa face créole comme une lumière nacrée, je n'avais garde de la mêler aux chagrins, aux rancunes et aux espoirs dont était faite la trame de mes journées. Mais précisément, rien de ce qui m'enchaînait à ma vie ne l'engageant, je trouvais en elle, sans trop m'en rendre compte, mon havre de grâce et mon repos. Plus l'existence me paraissait injuste, avare et tyrannique, plus le doux visage de la Dame des Iles, pénétré d'une roseur mate, m'était enivrant à contempler, plus sa souple silhouette devant les eaux lumineuses engendrait comme un chant indicible, que je n'entendais point, mais que je sentais quelque part naître à la pulsation de mon sang plus rapide, à je ne sais quelle irradiation que je ne me défendais pas de laisser sournoisement, délicieusement, se propager en moi.

Ce jour-là, elle m'accorda d'oublier maintes choses. Il me sembla (ma tête étant près de la porte, je la voyais de biais) qu'elle glissait le long de la paroi et s'établissait un peu au-dessus d'elle-même, comme pour signifier que, plus proche, plus humaine, elle mettait la féerie à portée de ma main. Ensuite, elle me parla. Ce qu'elle me dit, je ne saurais m'en souvenir; peut-être même, à l'instant où je fus tout à l'entendre, ne percevais-je rien sinon un bruissement sans phrases, un murmure plus semblable à une écume de soleil sur la mer qu'à l'écho d'une voix réelle. Peut-être aussi ne se manifesta-t-elle que par un souffle pareil à une bouffée de songe, un remous délicat soulevant une odeur faiblement défaite, la mince et pâle odeur des citronniers. Peut-être enfin ne fut-elle que la présence d'une image, un faux bonheur à deux sous. Mais ce que je sais bien, c'est que, sans cette présence,

les grises parois qui m'emprisonnaient ne se seraient point écartées; seul, je n'aurais pas trouvé en moi-même les ressources de l'évasion, je n'aurais pas su me frayer passage juqu'au refuge dont j'avais besoin; cerné, livré au flux du jour sournois, je n'aurais...

Chaque objet reprit sa place. Sur le faîte des toits, amortie, la clarté blanche traçait comme un signe d'adieu. C'était le soir dans l'air, un confus déplacement de masses incertaines, un sévère investissement par plans successifs dont chacun épaississait celui qui l'avait précédé. Je me levai, attirai la petite table en retrait du lit pour aller l'établir sous l'ampoule. Ma mère entra.

— Où en es-tu de tes devoirs?

— Je commence, je commence...

Un lent, un sûr courage emplissait ma poitrine. Vivre était bon, vivre était fort, — c'est-à-dire entretenir au fond de soi cette chaleur de la confiance, ne pas lâcher d'une ligne le contact avec la chaîne du temps qui se déroule. Maintenir, accroître, poursuivre. Et puis se soulever, les jarrets rassemblés, étendre le bras vers le rayon de l'étagère, saisir sans hésitation le cartonnage rugueux des *Problèmes d'arithmétique,* au dos fourré de serge noire. Et, sitôt une chose conquise, dépassée, marcher à l'assaut de la suivante, la dominer, la couvrir...

— A table!

Papa ne disait rien de plus que d'habitude. Rien d'autre, ce soir-là, que tous les autres soirs. Il avait autour des yeux des cernures grises qui, sous la lumière de la lampe, s'effaçaient ou s'accusaient selon qu'il relevait ou inclinait la tête. Tout à l'heure il avait été obligé d'aller visiter des gens dont la vue, disait-il, lui avait coupé l'appétit. Pourtant il se resservit de viande et reprit des légumes...

Ensuite, la soirée s'ouvrit. Pendant le repas, Berthe n'avait fait aucune remarque nouvelle sur mon bas troué; elle m'avait même laissé mettre les coudes sur la table sans en informer ausitôt mon père. De bonne heure elle disparut. Maman me proposa de prendre part à la partie de dominos, sous la lampe.

— Seulement si tu as fini tes devoirs, précisa-t-elle.

— Je n'ai pas fini.

Je regagnai ma chambre. L'ampoule allumée me montra le dictionnaire ouvert, le livre de thèmes couvrant la page du cahier. Je me remis au travail. Au bout d'un moment, la vue des carreaux de la fenêtre me donna une vague impression de nudité hostile; j'allai fermer les rideaux, revins m'asseoir, m'absorbai longtemps encore. Derrière son verre, à la paroi, la Dame des Iles était un objet parmi d'autres objets dans une chambre tiède, close de toutes parts. De temps à autre, comme pour m'assurer de sa présence, je levais vers elle un regard rapide, machinal. Chaque soir, j'avais depuis longtemps remarqué cela à cause de la lumière oblique filtrant sous l'abat-jour, les couleurs de l'image devenaient plus sourdes : l'indigo était presque noir, la robe vieux-rose avait des reflets cramoisis; sur l'épaule, le petit singe sombre semblait un étrange point d'interrogation; le grand nuage blanc éclos à l'horizon marin prenait des teintes d'ivoire. Dans ma cellule, amarrée comme un radeau sur une eau de ténèbres, c'était chaud, profond, magique — comme ce devait être. Et moi, porté dans mon travail, baigné du recueillement où semblait, par la vertu d'une présence invisible, s'abîmer chaque instant, j'écoutais sous mes doigts le grincement minuscule de ma plume...

Puis ce fut l'heure d'aller au lit. Comme j'écartais les draps pour m'y glisser, la pensée que le petit Vidal était mort m'atteignit comme une onde. Il était, bien sûr, avec les anges : hors d'atteinte, merveilleusement pur, son corps vêtu de blanc visitait les espaces bleus, bénis d'éternelle lumière. Heureux du bonheur des anges, qui n'est sans doute pas très différent de celui des enfants de la terre, presque endormi, rassuré comme peuvent l'être les enfants des hommes...

Et ma mère entra pour m'embrasser. A travers la clarté couleur de miel, je la vis s'avancer, se pencher. Confiant, j'ouvris les bras.

— Maman, chuchotai-je à son oreille, n'est-ce pas qu'elle est belle, la Dame des Iles?...

Elle, son visage proche du mien, sourit sans bien comprendre.

— Bien sûr, fit-elle. Dors!

Mais je ne voulais pas dormir encore. Puisque tout était redevenu sûr, puisque la mauvaise journée s'achevait douce et miséricordieuse, il ne fallait pas que maman fût exclue du royaume de mon bonheur.

— Ecoute! dis-je, suppliant.

Je lui racontai ces choses incohérentes et tendres que l'on n'accepte de laisser connaître que quand le cœur s'endort. Parce que la dame créole faisait penser à quelque pays plus beau, plus lointain, parce que... — ah! maman, comment dire? parce qu'il y a des soirs où l'espoir trébuche, où la journée a été pareille à une prison sans écho, il suffit de tourner ses regards vers elle qui, toute privée de mouvement et parole, est pourtant plus vivante qu'une flamme. On ne saurait la comparer à rien ni à personne (et sans doute, ne tentais-je pas de le faire; à peine si, en phrases absurdes, balbutiées, je laissais deviner qu'elle me semblait plus merveilleuse que la vie); on ne peut que se soulever dans son lit et, à gestes maladroits, pareils à des caresses d'aveugle, dessiner dans l'air vide, au delà de ce qu'on sait dire, un peu de cette adoration qu'il faudrait tant qu'on partage...

— Comme tu t'exaltes! murmura maman.

Elle se redressa, hésitante, puis, se détournant à regret, alla examiner l'image. Un instant, je vis son profil net, attentif, comme en arrêt sur le fond sombre des rideaux.

— Tu as raison, fit-elle à mi-voix. C'est une belle image.

Elle se rapprocha, me pressa hâtivement la main.

— Et maintenant, dors, dors tout de suite! soufflat-elle.

Ce fut, si ma mémoire est fidèle, au début de la semaine suivante que, rentrant de l'école, je m'aperçus que

la Dame des Iles avait disparu. Prompte à prévenir mon étonnement, ma mère apparut sur le seuil de ma chambre pour m'informer que le verre, échappant à ses mains, s'était brisé en mille morceaux sur le plancher; quant à l'image, elle était si ancienne qu'elle tombait presque en poussière. Valait-il la peine de porter chez l'encadreur cette vieille feuille coloriée et de faire couper tout exprès pour elle un morceau de verre?

— Nous avons au galetas toute une collection de gravures qui nous viennent de l'oncle Henri, conclut maman. Je t'en donnerai une pour orner la paroi, si vraiment la place te semble trop nue. Quatre petits clous feront l'affaire.

Le printemps survint. Je commençai à grandir beaucoup, je toussai, j'étais pâle. Cette année-là, maintes choses réelles et imaginaires me tourmentèrent; mais j'appris mieux qu'auparavant à les taire, car un garçon doit envisager pour son propre compte ce qui le trouble ou le déconcerte, et la vie enseigne la ruse.

EMMANUEL BUENZOD.

POÈMES

—

LES FANTOMES

Vous connaîtrez les matins clairs de l'avenir,
Où ce qu'on n'a voulu ni être ni comprendre,
Devant votre maison, dans un air bleu de cendre
Chante comme un reproche ou comme un souvenir.

Vos yeux vieillis verront passer nos amours mortes
Et vous regretterez, ayant trop tard compris,
De n'avoir pas vers vous en ce jour bas et gris,
Un amant attentif assis sous votre porte,

Et qui, dans la clarté de ce triste matin,
Pour compter un à un les mois et les années
En habits démodés, en robes surannées,
Prendrait, tremblant un peu, votre main dans sa main.

—

Vous qui serez les chers fermeurs de mes yeux morts,
Vous dont les pieuses mains amèneront les voiles
Quand, usé par la course inutile aux étoiles,
Mon navire s'amarrera enfin au port;

Vous qui serez les arrangeurs de mon suaire,
Enfants aux doigts sans tache et qui m'aurez aimé,
Sachez que je serai heureux si l'ossuaire
A la vaine chanson du monde est bien fermé.

Car je voudrais renaître aux futures lumières
Que la mort fait lever sur nos nouveaux destins,
Lavé de la clameur qui roule en notre ornière
Et purifié du bruit que fait l'homme incertain.

—

Ce midi tropical, nous l'avons écouté
Dans le silence ardent de ce patio mauresque.
Ton ombre décorait le mur blanc d'une fresque.
La punka remuait l'odeur verte du thé.

Les choses sur leur âme avaient posé des masques.
Les jets d'eau fleurissaient, ennuyés et pensifs,
En roses de cristal sous l'ébène des ifs,
Et les roses coulaient, fluides, dans les vasques.

Vous regardiez de vos yeux las — et sans rien voir —
Dans l'ombre des arceaux dormir un jeune nègre.
Un chanteur inconnu nasillait un air aigre.
Les yeux fermés, vous caressiez un sloughi noir.

De votre corps montait, dans la fraîcheur des palmes,
Une odeur de fruit mûr, vénéneux, âpre et doux,
Et moi, je dégustais, troublé, penché sur vous,
Votre cœur enfin sûr et votre âme enfin calme.

—

Cités lasses du jour, blottissez-vous dans l'ombre.
Le soir coule sur vous tel un fleuve d'oubli.
Apaisez votre fièvre et comme dans un lit
Etendez-vous dans la fraîcheur des jardins sombres.

Endormez-vous au rythme clair de vos jets d'eau,
Scandé par le bruit mat des oranges qui tombent
Et par la pâmoison chantante des colombes
Réfugiées pour l'amour dans les bambous royaux.

La Giralda t'apprend, Séville, l'heure brève.
Ferme tes yeux sur les jardins de l'Alcazar,
Et par les routes du sommeil laisse au hasard
Ton désir éternel errer de rêve en rêve.

Et toi, dernier amour du dernier conquérant,
Toi qui gardes l'orgueil du suprême Calife,
Alhambra rafraîchi par le Généralife,
Effeuille tes regrets au fil de ses courants.

. . . .

Et puis, non ! Que m'importe et Grenade et Séville !
Ne te mens pas en vain, cœur éperdu d'amour.
Ce qui demeure en moi du rêve de ces villes,
C'est d'y avoir pleuré près de toi quelques jours,

C'est d'avoir dans tes yeux vu palpiter leur flamme
Et la calme fraîcheur de leurs patios ombreux.
C'est d'avoir dégusté une âme dans leur âme
Et pendant un instant cru que j'étais heureux.

—

Ce soir, au Parthénon, dans l'ombre et le mystère,
J'irai porter aux Dieux des offrandes pour vous,
A Pallas Athéné du miel et du vin doux,
Un taureau noir et blanc à la Victoire Aptère.

Je prierai les divins qui règnent sur la terre
D'écarter de vos pas les ronces et les houx,
De détourner de vous leur céleste courroux,
De bénir toujours vos Lares héréditaires.

Et quand l'ombre viendra sur le Taygète altier,
Si vous errez encor dans l'ombre des sentiers
Vers les eaux d'Abydos aux sources parfumées,

Vous verrez dans le soir tendre et silencieux,
Au-dessus des autels, monter une fumée
Qui portera mes vœux pour vous jusques aux cieux.

—

Le brouillard est si paresseux et si nacré
Ce matin, il confère aux choses de la terre
Tant de charme ouaté, tant de tendre mystère,
Il caresse si doucement l'eau et les prés,

Il fait la Ville si intime et si lointaine,
Il dorlote si tendrement nos déceptions,
Il nous grise avec tant d'amour, d'illusions,
Il nous verse tant de choses belles et vaines

Qu'il chante en moi des vers, des vers, des vers à flots,
Des vers inexprimés, des vers inexprimables,
Esquisses de péans, rythmes insaisissables,
Murmures d'hyménée, ébauche de sanglots.

L'écho désespéré de la Terre infinie,
Le bruissement joyeux des vignobles roussis,
Le cri des moissonneurs sur les gerbes assis
Et l'hymne des sapins pleurant en harmonie,

Le silence de l'eau dédaigneuse et chantant,
De l'eau mate et dolente en ce matin de rêve,
Le rifle aigu des bécassines sur la grève,
Les battements du cœur qui distillent le temps,

Le souffle brouillardeux des grands bœufs qui pâturent,
Le sonore clocher dont la cloche, aux humains
Jette, songe éternel, l'espoir du lendemain
Et la beauté d'aimer, éternelle imposture...

Que ne passe-t-il pas encor d'inachevé
Dans ton insaisissable et glaciale caresse,
Brouillard, berceur divin de toutes nos détresses
Qui, ne laissant rien voir, permet de tout rêver!

—

SEUL

O l'orgueil de ma solitude,
Qu'es-tu dans mon cœur devenu ?
Tête à tête de l'inquiétude
Avec mon pauvre cœur à nu.

Nuits de silence et de mystère
Où dans mon cerveau enfiévré
Je me découvrais sur la terre
Fantôme absurde et déchiré.

Jour de doute où, seul, face à face,
Avec la forme que je suis,
Je cherchais en vain une trace
De mon être vrai qui me fuit.

Oh ! la beauté d'être en ce monde
Seul avec son spectre changeant,
Et las de mon ombre inféconde,
De me dissoudre dans le vent.

L'éclat de mon réel visage,
Mon reflet de divinité,
Tu l'as, tueuse de mirage,
Etouffé sous tes vanités.

MARCEL ROUFF.

CHEMINS DE FER ANGLAIS

OU DE QUELQUES MÉTHODES SPORTIVES POUR RETROUVER LA PROSPÉRITÉ

—

La dépression générale des affaires dont souffrirent les Iles Britanniques, jointe à la concurrence grandissante des transports sur routes fit que, jusqu'en 1932, les recettes de la London Midland et Scottish Railway Company ne cessèrent de baisser. En juillet 1932, comprenant que cette baisse continue conduirait la Compagnie à la ruine, le Conseil d'administration décida d'appliquer les remèdes énergiques propres à redresser la situation.

La London Midland et Scottish Railway Company — communément L. M. S. — est la plus importante compagnie de chemins de fer britanniques. Le capital investi au 31 décembre 1934 atteignait 413.778.837 £, soit, en comptant la livre à 75 francs français, plus de 31 milliards de francs. La longueur de ses lignes ouvertes au trafic est de 9.500 kilomètres, desservies par 2.930 gares et stations. Son personnel, en 1934, était en moyenne de 222.920 employés et ouvriers. 302.310.693 voyageurs, plus 217.316 porteurs de cartes d'abonnements empruntèrent son réseau en 1934, produisant une recette de 18.236.722 £ à laquelle s'ajoutaient 4.885.186 £ pour colis transportés par trains et au tarif de voyageurs. Le trafic marchandises atteignait, cette même année, 124.408.581 tonnes qui, avec 6.606.105 têtes de bétail transporté, donnaient une recette de 35.235.597 £. Le total des recettes du réseau atteignait donc en 1934 la somme de 58.357.505 £, soit, toujours sur la base de 75 francs par livre, plus de 4 mil-

liards 300 millions de francs. Ces chiffres, que nous nous excusons d'avoir dû citer et qui seront d'ailleurs les seuls, donnent une idée de l'énorme importance du réseau L. M. S.

Le président de la Compagnie, président du Comité exécutif, est Sir Josiah Stamp, administrateur de la Banque d'Angleterre, économiste éminent, connu dans le monde entier, esprit pratique et réalisateur. C'est sous l'énergique impulsion de Sir Josiah Stamp que furent adoptés les moyens simples et efficaces qui recréèrent le réseau L. M. S. et lui permettent de retrouver progressivement sa prospérité.

Nous exposons, dans les lignes qui suivent, le principe général visé par le Conseil dans la réorganisation de la Compagnie, la manière dont les services furent réorganisés, enfin les améliorations qui en résultèrent pour les usagers du réseau. Ces renseignements sont extraits de rapports et documents mis aimablement à notre disposition par le président de la Compagnie, pour le bénéfice du public français, ce dont nous tenons à le remercier. Ils doivent intéresser les hommes éminents qui administrent et dirigent nos grands réseaux français, le personnel de ces réseaux, les voyageurs et les commerçants qui verront ce que les chemins de fer, administrés de façon moderne et libérés des entraves administratives, peuvent leur assurer comme services, les actionnaires des Compagnies qui profiteront de leur redressement, enfin la grande armée des contribuables qui ont le privilège d'en combler les déficits d'exploitation. Les uns et les autres verront comment une grande exploitation, dont le personnel était encore imbu de l'esprit monopole, quoique le monopole eût cessé d'exister, fut, grâce à des mesures pratiques, imprégnée du haut en bas de l'échelle d'un esprit commercial nouveau, d'un désir sportif d'augmenter le trafic du réseau et de la volonté de bien servir le public.

Donc, le Conseil d'administration de la Compagnie, en juillet 1932, prenait les décisions et dispositions ci-après.

NÉCESSITÉ D'UN MEILLEUR CONTACT ENTRE LA COMPAGNIE ET LES USAGERS DU RÉSEAU

Le Conseil considérait que des mesures exceptionnelles devaient être prises pour renforcer et améliorer le contact entre la Compagnie et le public ou le commerce, afin de déterminer nettement les besoins et désirs des clients de la Compagnie et de les satisfaire, dans le but d'accroître le trafic du réseau, voyageurs et marchandises. Il prenait en considération le fait que, par suite de la faculté réduite de dépenses de la population, il était essentiel que des facilités attrayantes soient créées pour engager le public à dépenser les sommes à sa disposition pour vacances et amusement, en utilisant le réseau. Ces divers buts devaient être atteints par une refonte des administrations, en vue d'assurer ce contact intime et permanent avec les usagers possibles du réseau.

CONCENTRATION DES FONCTIONS COMMERCIALES

Le Conseil décidait de supprimer les postes de surintendant général en chef (Chief General Superintendant) jusque-là responsable du trafic voyageur, et de directeur en chef des marchandises (Chief Goods Manager), responsable du trafic marchandises. Il décidait de confier à une direction unique les fonctions commerciales, tant pour voyageurs que pour marchandises, les opérations du trafic étant confiées à un autre département, constitué dans ce but.

Le directeur commercial en chef (Chief Commercial Manager) fut nommé pour l'ensemble du réseau, sauf l'Ecosse qui, dans un but de décentralisation, fut placée sous une direction autonome. Ces nominations prirent effet à la date du 1er septembre 1932.

Le directeur commercial en chef est responsable vis-à-vis du vice-président-délégué et, par celui-ci, du Comité exécutif, des mesures à prendre en vue de développer le trafic pour toutes les variétés de transports assurés par la Compagnie et des résultats obtenus par leur application. Il est le fonctionnaire de la Compagnie chargé des

relations avec le commerce et le public, appelé à introduire toutes mesures et facilités, selon les conceptions les plus modernes, pour que la demande de transports par rails, loin d'être autorisée à diminuer, soit au contraire nettement stimulée. Les autres départements techniques de la Compagnie auraient à coopérer avec le directeur commercial en chef pour réaliser de façon effective les mesures décidées par lui.

PRINCIPE COMMERCIAL

L'objectif principal de la réorganisation nécessitait une concentration d'attention sur les problèmes de transport par rail, envisagés du point de vue commercial. Il était admis que, pour réussir dans toute campagne comerciale, on devait s'assurer que :

1° L'article offert à la vente soit suffisamment attrayant et de qualité telle qu'il puisse être l'objet de la plus large demande possible;

2° Qu'il soit offert à un prix suffisamment bas pour attirer le plus grand nombre possible d'acheteurs, et en rapport tel avec le coût de production qu'il permette un maximum de recette.

Ce sont là les standards que la Compagnie L. M. S. visait, en ce qui concernait les facilités de transports offertes au commerce et au public.

LES SERVICES DE TRANSPORTS L. M. S
ET LEUR AMÉLIORATION POSSIBLE

La Compagnie assure plusieurs variétés de transports pour voyageurs et pour marchandises. Relativement à chacun de ces services une enquête fut instituée, afin d'obtenir des réponses aux questions ci-après :

a) Le service offert répondait-il parfaitement aux besoins du public et du commerce et permettait-il au maximum de trafic d'être assuré par le rail?

b) Si tel n'était pas le cas, à quels points de vue était-il défectueux?

Les réponses à ces questions devaient être obtenues par deux moyens :

1° Des conférences furent organisées avec tous les employés du réseau en contact avec le commerce et le public, et la liste des améliorations possibles aux divers services fut dressée.

2° Deux annonces particulièrement frappantes furent publiées dans l'ensemble de la presse britannique, invitant le public à coopérer à l'enquête ouverte. En voici la traduction :

« Sir Josiah Stamp, président de l'Exécutif London, Midland et Scottish Railway, introduit le directeur commercial en chef du L. M. S. Railway.

Nous voulons faire le service encore meilleur.

Quand je fus nommé directeur général en chef du L. M. S. Railway, mon rôle était d'établir ce que le public voulait en fait de service et de veiller à ce qu'il l'obtienne. Comme vous le savez, beaucoup a déjà été fait. Des trains ont été accélérés, les services marchandises augmentés en vitesse et en fréquence, de meilleures voitures sont en circulation, les billets à prix réduits ont été généralisés et les restrictions supprimées. Nous allons faire plus encore, beaucoup plus. Des fonctionnaires expérimentés ont été nommés, dont le travail consiste à circuler continuellement sur le territoire desservi par le réseau L. M. S., pour inspecter les services et trouver ce qui peut être appliqué en fait de perfectionnement.

Mais cela ne nous suffit pas.

Si je dois tenir les promesses résultant de ma nomination, je dois voir le service, non pas comme un homme des chemins de fer le voit, mais comme un voyageur ou un commerçant le voit. C'est la chose la plus difficile au monde, pour un homme des chemins de fer, de se mettre à la place d'un voyageur qui a payé son billet ou d'un commerçant qui envoie des marchandises par la ligne. Il en sait trop sur le travail des chemins de fer pour voir le service sous l'angle nouveau dont l'homme du dehors le voit.

Ceci me donne une idée. Chaque employé de chemin de fer sait que, en quelque lieu qu'il voyage, lorsqu'il cause avec son voisin dans le train (comme il est toujours censé devoir le faire), il apprend bien des choses.

Voilà où le public peut nous aider.

Je veux que vous vous imaginiez avoir rencontré dans le train le directeur commercial en chef du L. M. S. et que vous lui ayez dit quelques-unes des choses que vous pensez qui devraient être faites, quelques-unes des choses que vous feriez, si vous étiez le directeur commercial en chef. Prenez alors un papier, notez ces observations et envoyez-les moi. Cela n'a pas d'importance que vous écriviez sur l'un ou l'autre sujet, que ce soit à propos des services de trains de voyageurs ou de tarifs, ou de billets à prix réduits, ou du tarif des colis, ou du confort des trains, ou des services marchandises. Envoyez-moi vos commentaires, critiques et suggestions sur n'importe quel aspect du service L. M. S. Ils seront étudiés avec le plus grand soin. En particulier je veux que les jeunes m'écrivent. Il m'est plus difficile de me placer à leur point de vue; cependant, comme ils sont destinés à utiliser le service à l'avenir plus que n'importe qui, il faut que je sache ce qu'ils pensent. Bien entendu, certaines améliorations suggérées peuvent ne pas pouvoir être réalisées pour de bonnes raisons, mais vos commentaires et suggestions auront une qualité par eux-mêmes que je ne puis obtenir de mes employés, parce que vous voyez le service comme un voyageur payant ou comme un commerçant et qu'eux ne le peuvent pas.

Si vous voulez faire cela pour moi, je ferai de mon mieux pour rendre le service meilleur. Ce n'est pas un grand dérangement pour vous, n'est-ce pas? Après tout, les employés du chemin de fer sont les serviteurs du public et, si le public veut qu'ils soient dévoués dans leur service, il faut qu'il prenne un peu de peine lui-même. Le caractère d'un service public dépend du public autant qu'il dépend du service.

Voulez-vous, s'il vous plaît écrire à Ashton Davies, département du nouveau service? Gare d'Euston. Londres N. W. I.

§

Revenons sur le sujet des lettres et parlons de colis.

Je suis content que les lettres que je souhaitais recevoir il y a quelques mois continuent à affluer. Maintenant que je suis habitué à elles, je ne voudrais pour rien au monde en être privé. Elles me rappellent ce que H. G. Wells disait à la fin d'une longue causerie radiophonique, au B. B. C. : « Je

souhaiterais pouvoir maintenant retourner l'appareil et entendre ce que vous avez à dire ». Voilà ce que ces lettres font pour moi. Elles me donnent une image du service tel que le voyageur et le commerçant le voient, et grâce à elles je ne considère pas les choses trop exclusivement du point de vue « chemin de fer ». Prière par conséquent de continuer a m'écrire chaque fois que le service n'est pas ce qu'il devrait être. Ne croyez pas que, parce que je suis un homme très occupé, je n'aurai pas le temps de lire vos lettres. Aucun travail n'est plus important pour un homme d'affaires que de chercher à apprendre ce que ses clients désirent. Rappelez-vous que j'ai été nommé ici pour parler pour vous dans le cercle intérieur de l'administration L. M. S. et que je le ferai beaucoup mieux si vous m'envoyez quelques lignes chaque fois que vous avez quelque chose à suggérer.

Bien entendu, je veux que vous me disiez aussi quand le service vous paraît être particulièrement bon. Vous pouvez dire que je cherche des compliments, mais cela m'est égal si vous le dites. En effet, personne ne peut travailler avec cœur, s'il reçoit des plaintes chaque fois que les choses vont mal, mais aucun mot d'approbation quand il a fait quelque chose de particulièrement bien. Non pas que nous ne recevions pas déjà des lettres d'approbation. Nous en recevons. J'en ai eu une il y a quelque temps d'un homme dont les marchandises ont été prises à une exposition et livrées à temps pour l'ouverture d'une autre exposition, le jour suivant. Il écrivait pour dire : « L'homme du L. M. S. le fit avec une telle fougue qu'il aurait pu être un gros actionnaire, au lieu d'un simple voiturier ». N'est-ce pas beau?

Naturellement, nous ne considérons personne, dans le service du L. M. S., comme un « simple voiturier ». Un voiturier du L. M. S. est un homme important, et son poste un poste de responsabilité. Il a un intérêt aussi grand dans le L. M. S. que n'importe quel actionnaire. Il y a toute son existence investie. Ce n'est pas un cas isolé; j'ai eu par d'autres lettres la preuve que les hommes du L. M. S. sont soucieux et désireux de plaire à leurs clients; rien ne peut me donner plus de satisfaction.

Maintenant je voudrais vous parler affaires pour une minute. A propos de colis. Vous pouvez penser que les colis

sont plutôt de la petite bière; cela n'est pas. Notre recette des colis atteint 5 millions de livres par an, mais je veux qu'elle soit deux fois plus forte. Nous faisons très bien, mais nous ferions encore mieux si vous vous souveniez que, chaque fois que vous voulez expédier n'importe quoi, tout ce que vous avez à faire, c'est de trouver un homme du L. M. S., que ce soit au téléphone, à un bureau de ville ou à une station et de lui dire ce que vous voulez qui soit fait; il le fera pour vous. C'est extraordinaire de voir combien il est difficile de faire comprendre cela aux gens. J'entendais deux de mes amis, l'autre jour causer au sujet d'une machine à écrire à transporter de Birmingham à Londres. J'étais assis et j'écoutais pendant qu'ils cherchaient le moyen de l'expédier. La machine ne pouvait pas partir de telle manière, parce qu'elle était trop lourde, et pas non plus de telle autre, parce qu'il n'y avait pas d'emballage. A la fin, je leur dis : « Pourquoi ne me demandez-vous pas? Vous savez que je suis dans les transports. — Oh! c'est vrai, dirent-ils, nous l'avions oublié. Apprenez-nous ce qu'il faut faire. — Envoyez-la comme colis. Mettez-y une adresse et portez-la à une gare ou au bureau de ville le plus proche, ou demandez à la gare de la faire prendre. — Et pour l'emballage? — Pas utile. — Et pour le paiement? — Payez au bureau, quand vous l'enverrez ». Ne croyiez-vous pas que chacun saurait cela? Mais ils ne le savent pas et nous manquons des affaires tous les jours parce qu'ils ne le savent pas. Je veux que chacun prenne l'habitude de demander le L. M. S. chaque fois qu'il voudra faire transporter quelque chose. Pas à se préoccuper du poids, ou de l'emballage, ou du paiement. Demandez à l'homme du L. M. S. et il répondra à toutes les questions, d'emblée.

Le L. M. S. transporte n'importe quoi, d'une passerelle de cuirassé à un poulailler rempli de volailles. Voici comment nous avons transporté une ferme, il n'y a pas si longtemps. Enlevée après le lever du soleil et déposée à 230 kilomètres avant le coucher du soleil, le même jour. Chevaux, porcs, bœufs et vaches, poules, poulets, chiens, toutes les voitures de la ferme et tout l'outillage. Tout dans une journée, entre le temps d'une traite et de la suivante. Au cours du voyage, service de restaurant pour les animaux qui reçoivent les soins nécessaires. Les vaches ont été traites le matin, dans

le vieil endroit, et dans le nouveau le soir. Les hommes du L. M. S. n'ont rien laissé derrière eux, sauf le sol, et si le fermier l'avait voulu, nous l'aurions également emporté par le train pour lui. Ça, c'est du service, n'est-ce pas?

Si nous pouvons transporter une ferme, nous pouvons transporter n'importe quoi. En conséquence, voulez-vous être assez aimable pour vous dire : Quand je voudrai avoir quelque chose de transporté, je demanderai à l'homme du L. M. S. de le faire pour moi. Et si vous voyez un ami considérant avec embarras une chose qu'il désire faire transporter, chuchotez-lui à l'oreille: « Demandez l'homme du L. M. S. Il est l'homme qui vous le dira. »

ASHTON DAVIES.

§

La coopération demandée fut libéralement accordée par le public britannique. 5.500 points furent signalés à l'attention du directeur commercial en chef, qui signa ces deux appels. Un organisme temporaire fut créé sous le nom de département du nouveau service (New Service Department), pour lire et analyser chaque lettre reçue, en extraire chaque point signalé qui devait être examiné avec les employés compétents du département intéressé. Outre que les solutions adoptées, comme conséquence directe de la consultation, permettent à la Compagnie de retrouver le trafic perdu, une excellente impression fut créée dans le public, qui contribua largement à restaurer sa confiance dans la Compagnie L. M. S., et à la désigner comme le meilleur serviteur du public britannique.

ORGANISATION DES SERVICES DE LA DIRECTION GÉNÉRALE COMMERCIALE

Le poste de directeur commercial en chef ayant été pourvu d'un titulaire particulièrement qualifié, dans la personne de Mr. Asthon Davies, les services commerciaux de la Compagnie furent organisés par ses soins. Le principe essentiel est celui de la décentralisation qui permet le meilleur contact possible avec le public.

Le réseau fut divisé en certain nombre de districts,

placés sous la direction de directeurs de districts. Dans les régions les plus importantes, telles que celles de Londres, Birmingham, Liverpool et Manchester, il y a deux directeurs de district, l'un responsable principalement du service voyageurs (District Passenger Manager), l'autre, du service marchandises (District Goods Manager). Dans les autres régions, le directeur du district est responsable des deux services et son titre est « District Goods and Passenger Manager ». Il y a 33 directeurs de districts nantis des responsabilités commerciales, dans l'ensemble du réseau.

En vue de permettre à ces hauts représentants de la Compagnie de réserver le maximum de leur temps au contact avec le public et le commerce, les directeurs de districts sont libérés de tout travail de détail, ce dans la mesure du possible.

Les chefs de gares et les agents aux marchandises des gares et stations du district sont placés sous l'autorité du directeur du district, et des mesures ont été prises pour que ces importants représentants de la Compagnie soient pénétrés de l'esprit commercial moderne et soient mis à même d'apprécier la nécessité d'établir et de maintenir avec le public des relations directes, effectives et satisfaisantes.

Dans le but d'organiser rapidement et parfaitement le personnel commercial dans l'ensemble du réseau, selon des lignes uniformes et efficaces, une inspection de tous les districts fut entreprise par les assistants commerciaux de la direction générale commerciale, en conjonction avec le surintendant du personnel et les directeurs des districts respectifs. Le personnel commercial de chaque district fut choisi, une attention spéciale étant apportée à sélectionner les hommes les plus qualifiés pour ce travail, et à veiller à ce qu'ils possèdent des connaissances sur les conditions d'exploitation des entreprises commerciales et industrielles avec lesquelles ils allaient être en contact; et à nommer enfin un nombre d'employés suffisant pour assurer le meilleur contact avec la clientèle. Un certain nombre de voitures automobiles fut affecté à diverses régions,

pour que les agents commerciaux puissent visiter rapidement les clients importants du réseau.

Parmi les diverses mesures adoptées pour imprégner tout le personnel commercial de l'esprit nouveau de la Compagnie, une brochure intitulée « Sales Promotion Campaign » fut distribuée à tous, et ce remarquable document, que nous regrettons de ne pouvoir publier faute de place, fit incontestablement beaucoup pour inculquer aux représentants commerciaux les vues correctes sur la manière d'approcher le public et de traiter avec lui. De façon générale, les plus grands efforts ont été faits pour donner à tous la notion que les clients de la Compagnie devaient être traités comme ceux de toute autre entreprise commerciale, c'est-à-dire qu'ils devaient être servis dans toute la mesure du possible exactement selon ce qu'ils désiraient, et que, s'il arrivait, comme cela peut se produire dans toute affaire, que des réclamations surgissent, celles-ci devaient être envisagées selon le principe que « le client a toujours raison ».

COOPÉRATION DES EMPLOYÉS DU RÉSEAU

Indépendamment de l'activité normale des forces commerciales à son service, le directeur commercial en chef fit savoir que chaque personne employée par la Compagnie devait se considérer comme un potentiel-placier chargé de trouver du trafic pour le réseau. De temps en temps, de remarquables lettres, que nous aurions aimé reproduire, ont été adressées aux 220.000 membres du personnel, les exhortant à saisir toutes occasions pour faire connaître à leurs parents, amis et aux personnes avec lesquelles ils seraient en contact les services et facilités offertes par la Compagnie pour le transport des voyageurs et des marchandises.

Les efforts commerciaux déployés par les districts, les stations et les agents individuels, comme résultats de la bonne volonté et de l'enthousiasme créés, furent placés sur une base de compétition sportive, selon un arrangement connus sur le réseau sous le nom de « Quota Scheme », comportant des honneurs spéciaux pour ceux

ayant obtenu les meilleurs résultats. Le *Railway Gazette* du 29 mars 1935 donne à ce sujet des explications dont nous publions des extraits :

Se référant aux services publics, des cyniques ont dit que ces vastes conjonctions de capital et de main-d'œuvre n'avaient pas d'âme. Littéralement, ces affirmations sont des vérités élémentaires, mais en les acceptant nous ne devons pas perdre de vue une autre vérité, c'est qu'il y existe une grande force commune qui pourrait être appelée la psychologie de l'esprit collectif. Ce potentiel collectif est présent dans le personnel de toute vaste organisation de travail, telle que les grandes Compagnies de chemin de fer, mais il peut rester et probablement restera latent, à moins qu'il ne soit encouragé et poussé pour répondre à un certain idéal, à une cause commune.

La clef de voûte du service commercial de la compagnie L. M. S., tel qu'il fut organisé en 1932, est à la fois le désir d'obtenir le trafic et de servir le public de la façon la plus complète. La direction du réseau a reconnu que ce résultat ne pouvait être acquis qu'à condition de mobiliser la bonne volonté et l'intérêt personnel de chaque employé. Ce fut pour y arriver qu'a été organisée la compétition qui transforme la recherche du trafic en une vaste épreuve sportive.

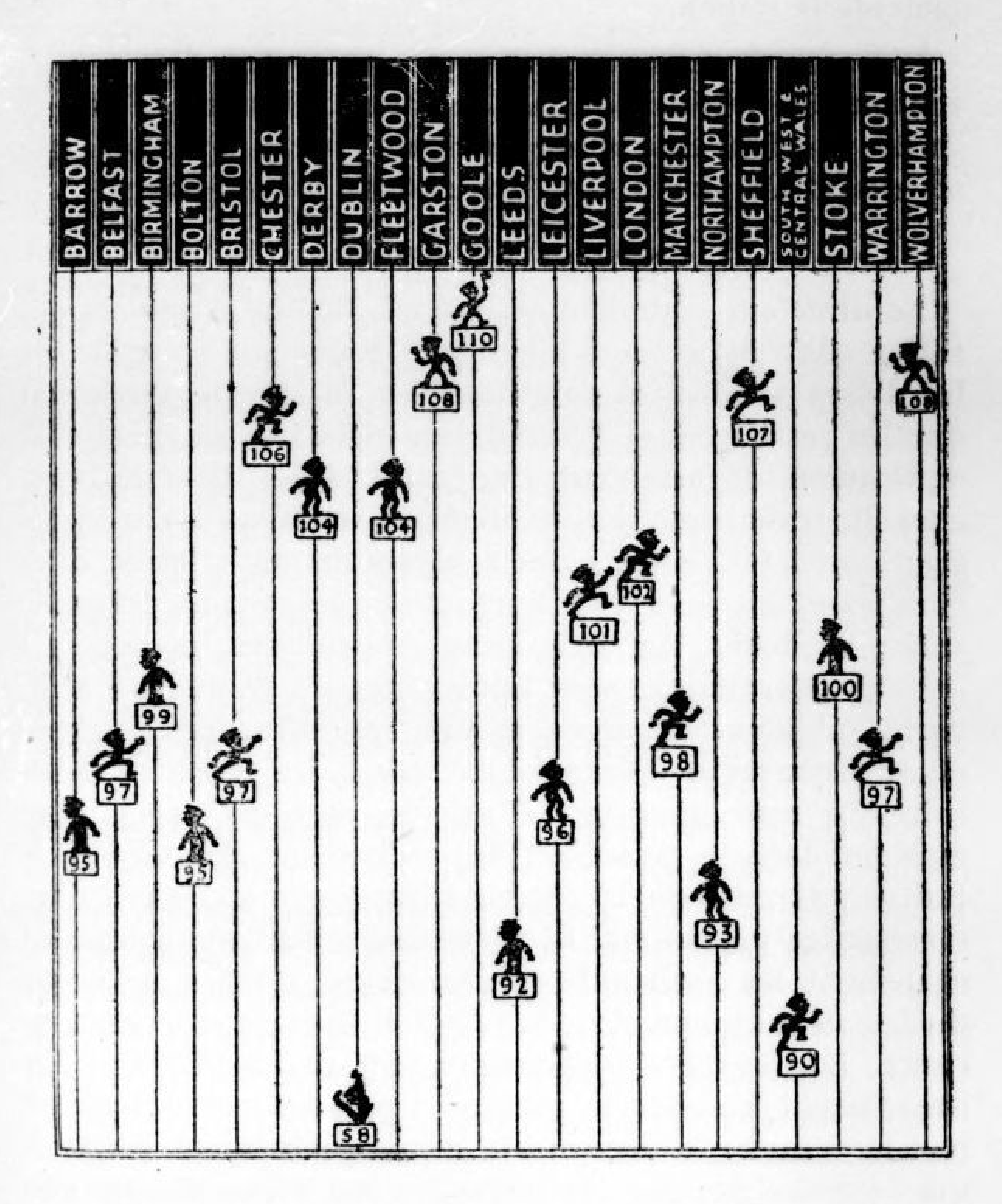
Dans ce but, une formule fut mise au point, qui permet de mesurer et comparer l'effort fait et les résultats acquis : 1° de chaque agent commercial individuellement; 2° de chaque groupe d'agents, représenté par les stations individuellement; 3° de chaque groupe de stations, représenté par le district. Chaque nature de trafic a son pourcentage fixé, la base étant les chiffres de trafic en 1929 d'une part, ceux de l'année précédente d'autre part.

Le tableau ci-dessous montre le rang attribué pour une période déterminée aux divers districts en concurrence, celui qui tenait la tête à l'époque étant le district de Goole.

Mais continuons l'article du Railway Gazette :

Aucun vrai Anglais ne peut regarder un tableau de ce genre et demeurer calme. Ou bien un des boutons de son

gilet sautera au loin lorsque, la poitrine gonflée d'orgueil, il regardera la position de ses rivaux moins heureux, ou bien il limera ses dents en grinçant de désespoir, s'il a la disgrâce d'occuper l'une des places les plus basses de la compétition.



Quand une station est dans la zone de « relégation », chaque agent commercial, voiturier, receveur et contrôleur en entendra parler et, d'une manière ou d'une autre, chacun ne manquera pas de réagir. Le chef aiguilleur persuadera aux membres du chœur de la paroisse que l'air vivifiant de Blackpool est juste le tonique nécessaire pour les remettre

en forme. Le chef de gare en est informé et il décide de faire du groupe des choristes le noyau d'un train complet pour Blackpool, auquel le public de la ville est invité à se joindre. Et voilà cinquante livres de plus de recette sur la feuille comptable de la station.

Des coupes challenges d'argent et des écussons de mérite ont été offerts par la Compagnie. Ces trophées sont gardés pendant une année par les districts et stations qui on atteint les places supérieures dans le classement.

ORGANISATION CENTRALE

Le directeur commercial en chef dispose d'une organisation centrale, grâce à laquelle il exerce son contrôle sur les divers services et ramifications du réseau, s'assurant que les ressources et l'initiative nécessaires ne manquent dans aucun département. Les résultats des diverses branches du trafic sont continuellement soumises à des investigations détaillées et à des analyses de statistiques. Elles établissent les causes de fluctuations importantes dans le trafic, en dehors des influences saisonnières; des comparaisons scientifiques sont faites entre les résultats des diverses régions et, par ce moyen, les influences adverses étant découvertes à leur source même, les remèdes nécessaires y sont apportés. Plusieurs sections spécialisées existent dans le personnel des recherches et analyses, le Railway Gazette du 15 février 1935 donne à ce sujet d'intéressantes précisions. L'organisation centrale comprend également les assistants commerciaux, dont nous avons dit le rôle au moment de la création des services commerciaux. En tournées d'inspection des divers districts, ils contribuent à styler le personnel par des conférences et par la remise de documents remarquablement écrits et qui le renseigne sur les nouvelles méthodes et formules adoptées.

DÉPARTEMENT DE LA PUBLICITÉ

Le système ayant été décrit, par lequel le contact personnel est établi et maintenu entre la Compagnie et ses clients, nous allons passer en revue les méthodes égale-

ment importantes grâce auxquelles le contact impersonnel est établi de façon scientifique au moyen du mot imprimé, diffusé par le département de la publicité.

Ce département fait partie intégrante de la direction générale commerciale. Il expose au public ce que la Compagnie a à offrir comme services, par les affiches, les brochures et les annonces dans la presse. Son organisation comprend des rédacteurs d'annonces, dessinateurs et copistes, qui préparent les annonces et les brochures, des acheteurs d'espaces libres et des comptables. La section journalistique du département communique à la presse nationale et à la presse locale les nouvelles concernant la Compagnie; le public est ainsi informé de première main, par les colonnes de journaux, de tous les développements du réseau et nouvelles d'intérêt général, une importante publicité étant réalisée de ce fait. La section photographique s'occupe des photographies à placer dans les voitures de voyageurs, clichés de projection, fourniture au public de photographies et films cinématographiques, fourniture de clichés d'illustration pour les brochures, pour les éditeurs d'ouvrages de voyage, guides et publications popularisant le tourisme. La préparation et l'exhibition d'affiches illustrées, intallations de stands et kiosques de propagande aux expositions, concours agricoles, foires et autres manifestations sont également des fonctions assurées par le département.

Une partie du budget pour annonces de journaux et imprimés est réservée pour publicité en commun avec les centres de villégiature et stations thermales et climatiques du réseau, la Compagnie payant généralement une moitié et les centres ou stations l'autre moitié de la dépense. La Compagnie assure la préparation des annonces et brochures, affiches illustrées, etc.; elle est responsable de l'achat des lignes dans les journaux. Ce système a démontré sa valeur comme moyen efficace de créer la popularité des stations et centres du réseau.

Les brochures éditées par la Compagnie et qui sont presque toutes distribuées gratuitement, peuvent être groupées en trois rubriques :

a) Celles qui sont destinées à créer du trafic voyageurs.

b) Celles qui sont destinées à créer du trafic marchandises et des facilités de manutention.

c) Celles qui concernent les trente hôtels de la Compagnie.

Les publications pour le trafic de marchandises visent à exposer aux commerçants, en un langage clair et simple, appuyé de photographies, les facilités qui leur sont offertes. Celles qui ont fait le sujet de brochures récentes sont en particulier les suivantes :

Entreposage. — Stockage et distribution de marchandises par les gares. — Les divers types de cadres (containers). — Le transport des marchandises par cadres. — Le transport de machines par cadres. — Le transport de mobiliers par cadres. Déménagements. — Le transport de poids exceptionnellement élevés et encombrants. — Services de camions desservant les campagnes. — Services de marchandises livrées, payables à la livraison. — Services de transport à délais garantis.

Cela a été une pratique constante de la Compagnie d'obtenir les avis et l'assistance d'experts en publicité, pour être sûre que tout nouveau développement sera présenté au public de la façon la plus attrayante, de manière à stimuler constamment son intérêt pour les services et facilités que la Compagnie a à offrir. Un agent de publicité et publiciste connu est ainsi attaché, comme conseil en publicité, à la personne du président, à qui il fait de temps en temps des suggestions pour perfectionner les méthodes du département, donnant son avis sur les modes d'approche qu'il considère comme les plus effectifs, à l'égard du public. Un artiste, spécialiste connu de l'affiche illustrée, est également attaché à titre de conseil artistique à la Compagnie. Il est consulté au sujet des nouvelles affiches et brochures illustrées et il exécute chaque année un certain nombre d'affiches illustrées nouvelles.

CE QUI A ÉTÉ ACCOMPLI COMME AMÉLIORATIONS SUR LE RÉSEAU L. M. S.

A la suite de la grande enquête instituée auprès du

public et qui valut près de 5.500 observations, lesquelles furent soigneusement étudiées par les départements compétents, à la suite également des conférences de réseau, ou les agents signalèrent les améliorations réclamées par les usagers dans les multiples services, le public et le commerce ont été pourvus de facilités d'une ampleur et d'une importance telles qu'il n'en avait jamais été effectué et dont les lignes qui suivent ne peuvent donner qu'une impression.

POUR LES VOYAGEURS

a) Plus de 2.000 trains de voyageurs ont été accélérés;

b) Approximativement 1.800 nouveaux services améliorés (en dehors de l'accélération de trains existants) ont été créés;

c) un programme varié de services d'excursion a été créé, comportant des billets d'aller et retour à tarifs réduits pour : une journée, une demi-journée, une soirée. — Visite de points de vue, curiosités, etc. — Voyages d'études et d'éducation. — Excursions diverses et croisières par rail, combinant les frais d'hôtels pour séjours de durées variées. — Billets mensuels.

Ces diverses classes de billets répondent à des besoins existants, mais des possibilités ont été reconnues de créer un montant considérable de trafic entièrement nouveau, par l'extension des facilités existantes à tarif réduit, et par la création de formules inédites pour voyages par le rail. Nous indiquons ci-après quelques-unes des facilités qui furent offertes au public et qui sont un formidable succès :

d) Billets régionaux pour dix régions différentes d'Angleterre et du Pays de Galles, coûtant un prix nominal par semaine (généralement 15 shillings ou 56 francs en première classe et 10 shillings ou 37 fr. 50 en troisième classe), donnant au porteur le droit de circuler à volonté pendant cette période sur toutes les lignes du réseau dans le périmètre fixé. En 1934, pas moins de 228.894 de ces billets ont été émis dans les dix régions.

e) Billets à prix extrêmement réduits, des grands cen-

tres de population aux lieux de villégiature voisins, pour excursions, sorties, récréations, danses, etc., pour l'après-midi et la soirée;

f) Billets à très bon marché des villages ou petites villes aux grands centres ou villes voisines, pour sorties du soir, amusements, etc.;

g) Billets rail et route combinés, reliant le rail aux villages distants de la région. Depuis qu'en 1928 le Parlement accorda aux compagnies de chemins de fer le droit d'opérer des véhicules sur routes pour voyageurs et marchandises, les compagnies, au lieu de créer des services nouveaux d'autobus et de cars qui auraient concurrencé ceux déjà existants, prirent un intérêt dans ces entreprises et réalisèrent la coordination grâce à laquelle la route prolonge le rail, les voyageurs étant cherchés au cœur même des agglomérations et y étant ramenés.

h) Pour les amateurs de camping, un grand nombre de vieilles voitures de voyageurs ont été aménagées en roulottes, qui leur sont louées à très bas prix, à condition qu'ils se rendent à l'endroit choisi en utilisant le réseau.

i) Le matériel roulant en usage sur le réseau pour les trains de voyageurs, particulièrement pour les voyages de longue distance, a été considérablement amélioré; notamment, des sièges capitonnés avec accoudoirs, dans les voitures de troisième classe du plus récent modèle, assurent le meilleur confort à chaque voyageur.

POUR LES MARCHANDISES

A) Des améliorations considérables ont été apportées dans le temps de transport des marchandises, tant par l'accélération du transport par rail que des services de ramassage et de livraison; un grand nombre de wagons de marchandises ont été pourvus de freins à vide et autres, permettant aux principaux trains de marchandises entre grands centres de rouler à la vitesse de trains de voyageurs, avec un horaire de service assurant des heures de départ, d'arrivée et de livraisons précises.

B) Les services auxiliaires de transports automobiles de la Compagnie ont été étendus et améliorés, tant en ce

qui concerne leur rayon d'action que le nombre de centres où ils fonctionnent. Les marchandises ou produits peuvent être chargés à la porte même de l'expéditeur et livrés à la porte du destinataire par le propre matériel de la Compagnie, en combinaison avec les transports par rail. Le transport entre grands centres, qui constitue la plus substantielle partie du trafic, est assuré par wagons directs, avec camionnage au départ et à l'arrivée, chaque fois que c'est nécessaire. Le transport entre des villes secondaires, situées à proximité de grands centres, est considérablement accéléré par l'emploi partiel de véhicules automobiles, qui ramassent et groupent les produits au départ, les amènent au centre où ils sont chargés sur wagons, le train les conduisant à un autre centre, d'où ils sont livrés à la ville de destination, dans un rayon de 30 kilomètres, par automobiles. Le transport de marchandises ou produits partant de ou à destination des campagnes est assuré par le service de camionnage pour les campagnes (Country lorry services), qui collecte et livre les marchandises dans un rayon de 15 kilomètres des gares, au moyen de véhicules automobiles, les transports étant ensuite assurés par le rail. 679 stations du réseau L. M. S. assurent un service de ce genre, grâce auquel le ramassage, groupage et expéditions de denrées agricoles par les producteurs eux-mêmes sont assurés. Enfin, les marchandises ou produits expédiés à une distance inférieure à 25 kilomètres sont transportés entièrement par la route, au moyen de véhicules automobiles de la Compagnie, qui les chargent à la porte de l'expéditeur et les livrent à celle du destinataire. Ces services de camionnage sont assurés par les propres véhicules des quatre compagnies de chemins de fer britanniques. En 1933, ces quatre réseaux possédaient 6.512 véhicules automobiles, 27.577 voitures à chevaux et 14.402 chevaux. Le tonnage camionné par le seul réseau L. M. S. en 1933 atteignait 13.500.000 tonnes. L'acquisition relativement récente, faite par les quatre réseaux, des firmes Carter, Paterson et C°., Pickford et Hays's Wharf Cartage Company, ont mis sous leur contrôle des organisations im-

portantes, spécialistes des transports à courtes distances qui, pour la grande partie, sont effectués par la route. Le matériel supplémentaire à la disposition des réseaux s'est accru de 1.300 véhicules automobiles et 1.000 chevaux de trait pour la première firme, et de 800 automobiles et 432 chevaux pour les deux autres.

C) Les transports combinés par rail et route sont encore facilités par la généralisation d'emploi de cadres (containers) qui permettent aux expéditeurs d'emballer leurs produits, matériel, etc., au départ, les cadres étant fermés et scellés pour n'être ouverts qu'à destination. Les cadres peuvent être facilement chargés sur bateaux, camions, etc., sans risques de détérioration, vols ou avaries. 3.000 cadres additionnels ont été mis en service; des types nouveaux pour l'emballage de certains produits, matériel, etc., ont été étudiés, éprouvés et sont ou seront également mis en service. Les demandes des expéditeurs pour l'emploi de cadres tendent à se généraliser; des outils spéciaux facilitant le chargement et le déchargement ont été combinés.

D) De nouvelles facilités, résultant de recherches scientifiques, permettent l'entreposage et le transport en cadres réfrigérés ou isolés de produits périssables, en particulier poisson, viande, lait, fruits, fleurs, etc.

E) Le service d'entreposage et distribution de gares (L. M. S. Railhead Storage et Distribution) fournit aux comerçants de très grandes facilités. Il permet la réception de marchandises ou produits en grandes masses ou quantités, leur entreposage dans des conditions parfaites de conservation et d'économie, et leur livraison en détail, par le propre matériel et personnel du réseau, dans un rayon de 45 kilomètres des gares, selon les instructions du propriétaire des marchandises et pour un minimum de frais. Le système est adopté par les industries les plus variées, allant des fabriques de ciment à celles de chocolat ou de jouets, et il tend de plus en plus à se développer.

F) Des méthodes particulières ont permis d'éviter, dans toute la mesure du possible, les détériorations ou avaries survenues en cours de route aux produits confiés à la

Compagnie, permettant à celle-ci d'en effectuer les livraisons dans des conditions satisfaisantes.

G) Une nouvelle formule a été introduite pour développer les déménagements de mobiliers par rail.

H) Un nouveau service pour transports de marchandises expédiées par le commerce, payables à l'arrivée par les destinataires a été introduit, dont les commerçants font un très important usage.

I) La question des tarifs de transports pour marchandises a été l'objet d'une révision totale, afin de donner satisfaction aux demandes du commerce dans toute la mesure possible :

1° pour donner rapidement une quotation pour toute expédition, même comportant des services et conditions complexes;

2° pour réduire le coût des divers services à un minimum de nature à assurer au rail la plus large proportion possible de trafic.

EMPLOI D'UNITÉS LÉGÈRES COMME MOYEN DE COMBATTRE LA CONCURRENCE DE LA ROUTE

Les automotrices, en raison du coût réduit de leur emploi, semblent à première vue d'un usage intéressant pour concurrencer les transports sur routes de voyageurs, en en transportant un nombre réduit avec des services fréquents. Des difficultés pratiques existent pourtant contre l'emploi de ces unités.

Elles n'ont de valeur que pour un trafic léger et régulier; il y a souvent un nombre de voyageurs à transporter au delà de leur capacité, ce qui exige un matériel disponible d'un autre type. En outre, dans les services de régions agricoles, il a été trouvé avantageux dans le passé d'utiliser le même pouvoir de traction pour les voyageurs et les marchandises, ce qui est un arrangement économique. Il y a souvent un trafic important de lait à assurer à certains voyages pour lequel une automotrice ne saurait convenir. Il arrive souvent que des véhicules à chevaux ou du bétail doivent être transportés, même par de petits trains. Dans d'autres cas, la capacité de la ligne

intervient et comme l'automotrice, contenant peut-être une demi-douzaine de voyageurs, occupe la ligne pendant à peu près le même temps qu'un train complet, la question se pose de savoir si cela en vaut la peine, une partie du parcours pouvant être sur une ligne principale, au détriment d'un trafic de plus grande valeur.

Encore que les conditions présentes montrent qu'une utilisation intensive d'automotrices n'est pas indiquée, un certain nombre sont cependant en service sur le réseau L. M. S. A côté d'elles, des résultats intéressants ont été obtenus par un type de rames légères, connu sous le nom d'unités pousse et tire (push and pull unit). Cette unité comprend une locomotive-tender légère et, de façon générale, deux voitures, laissant une marge suffisante de force disponible pour des véhicules supplémentaires, la locomotive détachée étant en outre disponible pour des manœuvres de gares. Ces unités peuvent être conduites dans les deux sens, évitant le changement de position de la locomotive aux terminus, économisant ainsi du temps, et, comme le personnel de la rame comprend deux hommes seulement, au lieu de trois, c'est, à beaucoup de points de vue, l'automotrice débarrassée de ses inconvénients.

§

De tout ce qui précède, on peut conclure que, dans l'organisation adoptée par la Compagnie L. M. S., la question de relations avec le public et le commerce est le point principal, le directeur commercial en chef s'en chargeant avec ses assistants, ses directeurs de districts et leur personnel commercial, lequel comprend les chefs de gares et les agents aux marchandises de toutes les stations, dans tout le pays desservi, le personnel entier du réseau coopérant.

Le stimulant qui a été donné, comme résultat de la concentration des activités commerciales de la Compagnie et de l'attention qui a été apportée à la commercialisation du réseau, a revitalisé les affaires et permet d'obtenir les meilleurs résultats.

Comme ce fut le cas pour les chemins de fer britan-

niques, la crise et la concurrence de la route ont contribué à la baisse continue des recettes des chemins de fer français. Les moyens qui ont réussi à la London Midland et Scottish Railway Company pourraient avec avantage être appliqués par eux. Certains le sont déjà.

La concurrence de la route exige des mesures de l'Etat, bien plus énergiques que celles qui ont été prises jusqu'alors pour en limiter les effets désastreux. Le pays ne s'enrichit pas en laissant transporter par la route ce que les chemins de fer sont outillés pour véhiculer par le rail, au contraire; le contribuable en supporte deux fois les frais, d'abord en comblant le déficit des réseaux, ensuite en supportant les frais d'entretien et de construction de routes que les mastodontes toujours plus gros, toujours plus lourds, empruntent en entravant le trafic productif des voitures de tourisme.

En montrant de l'initiative, les chemins de fer français retourneraient la situation, comme l'a fait la Compagnie L. M. S., et l'Etat qui les contrôle doit leur en laisser les moyens. Par des tarifs et des facilités appropriés, ils retrouveraient le trafic de marchandises dont des transporteurs parasitaires leur enlèvent la partie intéressante. Par une propagande mieux comprise, faite avec l'Office National du Tourisme et les Syndicats d'Initiative, ils retrouveraient leur clientèle de voyageurs et chercheraient des clients nouveaux là où ils se trouvent, surtout en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Les chemins de fer français sont parmi les meilleur marché d'Europe, et les hôtels français sont nettement les meilleur marché. Un système de voyages forfaitaires, analogue au « Hotel Plan » suisse, comprenant les dépenses de chemins de fer, automobiles, séjours d'hôtels, restaurants, spectacles, cures thermales, plages, etc., amènerait à diverses époques de l'année un courant considérable de tourisme, — tourisme au rabais sans doute, mais cela ne vaut-il pas mieux que des trains et des hôtels vides? Il leur faudrait aussi rendre les voyages en chemin de fer plus agréables et plus faciles. Certaines mesures aisées à prendre y contribueraient.

Il en coûterait peu aux cinq grands réseaux français d'organiser un service commun de propagande et de perfectionnement, qui s'inspirerait de tout ce qui a réussi à l'étranger, coopérerait avec les grandes compagnies et organisations internationales de voyages, avec les compagnies maritimes et les chemins de fer étrangers, et appliquerait des formules nouvelles.

Espérons que l'exemple de la compagnie L. M. S., que l'obligeance de son distingué président nous a permis de donner, y contribuera.

CHARLES SÉE.

MEYERBEER A PARIS
AVANT "ROBERT LE DIABLE" (1831)
D'APRÈS SON JOURNAL INÉDIT [1]

—

Avant l'année 1831, qui marque son véritable début parisien, avec *Robert le Diable,* représenté à l'Opéra le 21 novembre, Meyerbeer avait fait plusieurs séjours en France. Agé de vingt-quatre ans, il était venu pour la première fois à Paris, en 1815, avant de se rendre en Italie, et y avait passé toute l'année, jusqu'en février 1816.

Dix ans plus tard, il s'y retrouvait pour préparer le succès de son *Crociato in Egitto* au Théâtre Italien (alors à l'Odéon, et dont la direction était commune avec celle de l'Opéra). Il en avait dirigé lui-même les répétitions, qui furent nombreuses et bien faites, dit Fétis; mais le succès ne fut peut-être pas aussi « complet » que le prétend le directeur de la *Revue musicale,* puisqu'il se traduisit

(1) « Il n'existe pas de travail un peu complet et définitif sur Meyerbeer, et il sera même inutile d'en tenter un, tant que ses papiers, ses notes, ses manuscrits inédits, domaine aussi considérable qu'inexploré, resteront sous les scellés que sa famille, fidèle aux prescriptions expresses de son testament, a toujours maintenus dans toute leur rigueur », a écrit notre érudit confrère et ami Henri de Curzon, à la fin de sa biographie de *Meyerbeer,* parue en 1910 (collection des *Musiciens célèbres*).

A part les lettres conservées dans les collections publiques ou privées, on ne connaît, en effet, que peu d'écrits de Meyerbeer. Le hasard m'a fait retrouver, dans les Archives de l'Opéra, deux fragments du « Journal » que le compositeur rédigea à différentes époques : l'un en 1813, l'autre en 1831. Ce document, rédigé en allemand, n'est pas autographe; il semble avoir été copié pour ou sous la direction de J.-B. Weckerlin. Le copiste, un Alsacien probablement, y a joint une traduction aussi mauvaise et fautive que le texte lui-même, où les noms propres ne sont pas moins massacrés que les langues française et allemande. On est parvenu, non sans peine, à le rétablir à peu près complètement. L'article ci-après résume le journal, tôt interrompu, que Meyerbeer entreprit au début de l'année 1831, première du règne du roi-citoyen et du docteur Véron à l'Académie royale de musique. La Bibliothèque nationale de Berlin possède d'autres fragments du « journal » du compositeur.

seulement par huit représentations, suivies de sept autres à la reprise de 1828.

Jusque-là, son nom était à peu près inconnu des Parisiens, à tel point que, naguère, *le Miroir* du 30 mai 1822 avait publié sur l'auteur de *l'Esule di Granata,* qu'on venait de représenter en Italie, cette information :

Nous apprenons qu'un jeune Prussien, nommé Meyer-Bur a fait jouer à Milan un opéra qui a été accueilli avec enthousiasme. M. Meyer-Bur est élève du fameux Vogler, ainsi que M. Charles-Marie de Weber, déjà célèbre en Allemagne.

L'élève de Vogler revenait en 1826 pour la première de *Margherita d'Angiu* — au Théâtre Italien, qui s'était transporté à la Salle Favart, le 11 mars, — et y résidait, l'année suivante, jusqu'à l'époque de son mariage, à Berlin, avec sa cousine Mina Mosson. Il logeait alors rue Vivienne, à l'hôtel de Bristol. Il fréquentait les Pillet-Will (chez qui il entendait le célèbre quatuor Baillot), Victor Cousin, Victor Hugo, Deschamps, Delacroix, Bertin, directeur du *Journal des Débats* qui, dans son numéro du 1er mai 1827, consacrait quelques lignes au jeune maestro.

Deux ans plus tard, ayant définitivement jeté son dévolu sur Paris, Meyerbeer revenait s'y installer, en compagnie de sa femme, de sa mère et de sa tante. Il se fixa rue de Richelieu, à l'Hôtel de Paris, où il occupait un appartement au premier, au fond de la cour. Il se trouvait ainsi à proximité des théâtres lyriques : Opéra de la rue Lepeletier, Théâtre Feydeau (Opéra-Comique), salle Favart (Italiens). L'Opéra-Comique avait, cette année-là, donné *les deux Nuits* de Boieldieu, — l'Opéra, *Guillaume Tell,* de Rossini.

En décembre, Meyerbeer signait, le 1er et le 29, un traité avec le directeur de l'Opéra, Lubbert, d'une part, et ses collaborateurs Scribe et Germain Delavigne, d'autre part, auteurs du livret de *Robert* qui, d'abord destiné, comme on sait, au Théâtre Feydeau, devait, modifié, paraître finalement sur la scène de la rue Lepeletier et inaugurer la glorieuse carrière parisienne du compositeur.

Survinrent les événements de 1830 et la chute de Charles X, qui entraînèrent, à l'Opéra, le départ de Lubbert, remplacé par le célèbre docteur Louis Véron. Après les journées de Juillet, Meyerbeer partit faire une cure à Spa, où il descendit, avec sa femme et sa mère, à l'hôtel d'Orange. Il regagna ensuite Paris, où régnait une certaine agitation politique. En novembre, la partition de ***Robert le Diable*** était remise à la copie. Le 6 mai 1831, il signait un nouveau traité avec le docteur Véron et les « membres de la Commission de surveillance » de l'Opéra.

Le 1er janvier de cette même année, il avait pris la résolution, — à laquelle il ne se conforma, comme nous allons le voir, que pendant trois mois, — de tenir un journal régulier de ses faits et gestes, ainsi qu'il en avait pris l'habitude jadis.

A la fin de chaque année, écrit-il au début de ce journal, on verrait comment se sont comportés le *vouloir* et le *faire*, sous tous les rapports. Le temps émousse le souvenir des expériences et des moments désagréables et agréables; à la fin on les oublie complètement, tandis qu'ici chaque événement trouvera fidèlement, sur le moment même, sa petite place d'honneur.

Il a l'intention de conserver la description des œuvres d'art et l'impression qu'auront faite sur lui les artistes. Pour cela, il « capitule », dit-il, avec ses deux puissants adversaires : la paresse d'écrire et la négligence. Il évitera tout « embellissement de style », écrivant même « avec négligence », tous les matins, au lit, les événements de la veille.

Après ce bref préambule, il commence son journal de l'an 1831 :

Aujourd'hui (1er janvier), je me suis réveillé avec beaucoup de bonnes intentions. Je veux occuper mon temps régulièrement, écrire et répondre aux lettres avec plus de régularité, acquérir une humeur plus uniforme, tenir un compte exact de mes dépenses. Mais surtout rendre ma chère Mina

bien-aimée aussi heureuse qu'il peut être en mon pouvoir de le faire, et travailler toujours à l'une ou à l'autre de mes œuvres musicales. Si j'avais toujours agi ainsi, combien plus d'ouvrages j'aurais pu livrer déjà!... Aujourd'hui, ma fillette Wanda a cinq mois et demi. Que Dieu me les conserve, elle et sa mère, cent ans encore en bonne santé et heureuses!

Il a passé sa journée à déposer lui-même sa carte de jour de l'an chez les personnes qu'il connaît. « Perte de temps inutile. » Il a reçu de sa mère un pardessus ouaté, de sa tante Mosson une jumelle et des boutons de manchettes; sa femme lui a donné une paire de bretelles et une douzaine de gants blancs. De son côté, il a donné à Mina une montre émaillée et 25 louis d'or, — maigre cadeau si l'on considère sa grosse fortune.

Le lendemain dimanche, comme il n'a pas écrit la lettre qu'il se proposait d'envoyer à Liebermann Schlesinger de Berlin, à l'occasion de la nouvelle année, il s'écrie : « Ah! les intentions du 1er janvier! » Il est allé à l'Opéra-Comique entendre *Joséphine ou le Retour de Wagram*, d'Adam. Cette œuvre n'a point procuré « à ses sens » une impression agréable.

La musique est pleine d'idées fraîches et gentilles, mais l'instrumentation est ordinaire, bien que brillante.

Lors de son séjour à Paris en 1825, Meyerbeer avait acheté au « jeune » Champein, le fils de l'auteur de beaucoup de partitions fort estimables, une collection d'ouvrages comprenant au moins « cinq cents mains [de papier à musique] pour le prix minime de 3.000 francs ». Il avait emporté une quinzaine de ces ouvrages à Berlin et laissé les autres en garde à Biagioli, le grammairien italien. Et voilà qu'à l'improviste il apprend par les journaux que Biagioli est mort. Or, celui-ci n'ayant pas été autorisé par son propriétaire à conserver chez lui des caisses trop lourdes, Meyerbeer ne sait où retrouver ce dépôt. Il s'adresse au beau-frère du défunt et, parcimonieusement, lui promet cinquante francs s'il arrive à le faire rentrer en possession de son bien. Après maintes

recherches, le beau-frère en question finit par découvrir les partitions chez un tailleur, au 67 de la rue Richelieu. Le digne commerçant ne fait point de difficultés pour remettre les caisses qui portent l'inscription : « Appartenant à M. Meyerbeer », mais il exige cent francs pour délivrer ce dépôt.

Le soir, il va porter à Lubbert, à l'Opéra, les conditions que la Devrient exige pour son engagement. Elles sont accueillies peu favorablement. Très serviable, il se rend ensuite chez Boursault, afin d'obtenir de lui le poste de directeur de l'Opéra-Comique que désire Pixérécourt. Mais une promesse vient d'être faite précisément à Merle, l'ineffable mari de Mme Dorval, l'actrice romantique par excellence.

Le bruit court que Véron, le docteur qui exploite la pâte Regnault, va être appelé à la direction de l'Opéra. Le 4 janvier, notre musicien se rend chez Scribe, 8, rue Olivier-Saint-Georges, pour savoir ce qu'a de fondé cette nouvelle, mais son collaborateur ne sait rien ou ne veut rien dire. « Journée creuse encore », qu'il passe à déballer les partitions retrouvées.

Il va en soirée chez l'archéologue Lenormand. Ce n'est point pour entendre Léon de Wailly lire sa traduction d'*Hamlet* : il la connaît; c'est pour approcher « la depuis longtemps célèbre Mme Récamier ». Mais Lenormand, en dépit de sa promesse, néglige de présenter le maestro à sa tante; alors Meyerbeer se rabat sur le jeune docteur Ampère, qu'il a rencontré à Berlin.

Des jours ont passé! Meyerbeer renonce à écrire à Liebermann Schlesinger.

Je perds là, avoue-t-il, la seule occasion respectable d'écrire à un homme à qui je n'ai pas écrit depuis un an et à qui j'aurais *dû* écrire souvent. Oh! mes intentions du 1er janvier! *Je m'étais dès le début fixé un délai de huit jours pour reprendre mon activité,* et comme ce délai de huit jours expire dans trois jours, l'ancienne paresse semble me dominer comme auparavant.

Il note avoir déjeuné à midi, chez sa mère, avec Spon-

tini, qui a bon espoir de succéder à Catel à l'Institut. Le soir, il est allé avec le Dr Koreff chez Guizot, qui reçoit tous les mercredis, et « beaucoup plus de gens d'élite, remarque-t-il, qu'au temps où il était ministre ». Il voulait surtout remercier Mme Guizot qui, « lors de son pouvoir éphémère », lui avait promis de s'intéresser à la création de *Robert le Diable.* Il a fait la connaissance de Girardin, professeur suppléant de la chaire d'histoire de Guizot et collaborateur distingué du *Journal des Débats.* Puis il passe subitement à une explication pleine d'ingénuité :

La raison pour laquelle mon travail ne va pas bien fort, c'est que les heures du matin sont perdues par la répartition suivante; je me fais réveiller à 6 h. 1/2, je rédige mon « journal » pendant une demi-heure et vais aussitôt me promener parmi les ouvriers jusqu'à neuf heures, car sans cet exercice matinal, je ne pourrais pas aller à la selle ni digérer l'eau minérale, l'activité de mon estomac ayant un peu diminué !

Il est curieux de constater que, dans ses lettres intimes comme dans les fragments de son « journal », Meyerbeer fait un singulier mélange de ses petites affaires personnelles et des défaillances de sa santé. Il a de l'entérite; aussi ses coliques lui servent-elles fréquemment d'excuse lorsque, par paresse, il n'a pas répondu à une lettre importante.

Le sort futur de l'Opéra le préoccupe vivement. Il croit pouvoir se renseigner auprès des Bertin (2) qui, bien que très liés avec M. de Montalivet, déclarent ignorer toute combinaison nouvelle. Ce jeudi-là, il passe la soirée chez Cerfbeer, qui l'a fait inviter par Scribe. Et le musicien de noter :

Cerfbeer est un des administrateurs du Gymnase; on le dit très capable (c'est un juif). Comme je connais outre Rodrigues, Worms et Heine, encore d'autres juifs à Paris, il est très intéressant pour moi de faire la connaissance de beaucoup de

(2) Propriétaires du *Journal des Débats.* Armand Bertin était en outre membre de la Commission de l'Opéra.

notabilités juives, par exemple le général Wolff et l'avocat Crémieux (défenseur de Guernon de Ranville) (3).

Par Stock, le chef d'orchestre des Nouveautés, Meyerbeer apprend que Henri de Latouche aurait eu l'intention de tirer un drame du *Corsaire Rouge,* de Cooper. Comme il y a plus d'un an de cela, il estime que ce projet a dû être abandonné.

Donc, je vais lire le roman, pour voir si l'on y peut trouver le sujet d'un opéra.

Il est allé voir la *Famille Riquebourg,* de Scribe, au Gymnase. Ce vaudeville, selon lui, fait de l'effet; il est excellemment joué :

Mais l'impression générale est choquante, parce qu'il y a là trois honnêtes gens qui deviennent malheureux sans qu'il y ait de leur faute, et que le rideau tombe sur la perspective d'un avenir pénible.

Quant à Fanny Vertpré, il l'a fort goûtée dans *Jeune et Vieille,* de Scribe, Bayard et Mélesville.

Elle a joué excellemment une grisette accorte dans le premier acte, et, dans le second, une vieille petite mère bigote et avare.

Le samedi 8 janvier, le délai qu'il s'est accordé expire. « *A partir de demain,* consigne-t-il, *l'activité est de rigueur.* » Le soir, il reste chez lui et lit la partition de *la Serva Padrona,* que Lablache et la Malibran vont chanter prochainement. Il lui semble bien que c'est là une des meilleures créations de Paisiello.

Le lendemain, il va voir Germain Delavigne, qui lui donne bon espoir pour *Robert le Diable,* car le sort de l'Opéra sera bientôt décidé. « Alors on travaillera immédiatement à mon opéra. Que le ciel le veuille! » s'exclame-t-il. Remis en haleine, il porte sans retard le libretto de son ouvrage chez Duponchel, qui est absent.

(3) Dans le procès des ministres de Charles X. Le comte de Guernon de Ranville, ministre de l'Instruction publique, subit cinq années de captivité au fort de Ham.

Il se rend ensuite chez Cerfbeer et Pixérécourt : il ne les trouve pas. Pour achever sa journée, il va entendre aux Nouveautés *Le Fils de l'homme*. Ce spectacle lui suggère les réflexions suivantes :

Quand donc la licence au théâtre trouvera-t-elle un terme? Les situations les plus délicates de toutes sortes de personnes encore vivantes et leurs idées les plus intimes sont portées à la scène... Le théâtre d'imagination n'avait pas d'ennemi plus acharné que moi, mais je commence à croire qu'il est nécessaire jusqu'à un certain point.

Le 10, il reconnaît que la journée s'est encore écoulée sans qu'une seule des résolutions prises au commencement du mois ait été mise à exécution. Chez Lubbert, le directeur actuel de l'Opéra, qu'il va voir, il trouve Rossini et Duponchel. Ce dernier qui, en 1835, deviendra directeur de l'Académie de Musique, accompagne Meyerbeer et, chemin faisant, lui expose sur la mise en scène de *Robert* des idées que le musicien trouve « très neuves en galantes ». Pour développer ces idées, il se promet de donner « un petit dîner » à Scribe, Lubbert, Duponchel et Schlesinger.

Après avoir déjeuné chez Crémieux, il écrit :

Crémieux est un avocat juif de Nîmes; il s'est fait une si grande réputation qu'un des ministres accusés (Guernon de Ranville) l'a choisi comme défenseur dans ce célèbre procès. Il habite maintenant Paris et a pris possession du cabinet d'Odilon Barrot... Il y avait beaucoup de gens intéressants chez lui : le député Madier de Montjau, Cassignolles, le général Sem, etc. Là aussi, j'ai fait la connaissance, très intéressante pour moi, de deux rédacteurs du *Temps* : Coste et O'Reilly.

Jacques Coste était devenu une figure de premier plan depuis les journées de Juillet. Directeur-gérant du *Temps*, dit « Journal des Progrès », il s'était montré l'un des plus ardents promoteurs du mouvement populaire contre les Ordonnances de Charles X. Ses opinions démocratiques, partagées par son collaborateur O'Reilly,

étaient du goût de Meyerbeer, qui professait des opinions plutôt libérales.

Pour le 11 janvier, le musicien a pris rendez-vous avec Humboldt, à qui il voudrait expliquer où en est son opéra, pour qu'il puisse en parler au roi, dès son retour à Berlin. En 1829, il avait, en effet, proposé au souverain allemand son *Robert le Diable,* après, toutefois, qu'il aurait été créé à Paris. Or, il redoute que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume ne se montre irrité de ce retard de deux années. Mais, plus il se rapproche de l'heure du rendez-vous, plus il lui est désagréable d'avoir à fournir une justification quelconque au vieux savant.

Aussi, avoue- t-il, « j'y allai une demi-heure en avance pour ne pas le trouver chez lui!!! » Ses bonnes résolutions demeurèrent donc lettre morte. Le soir, au retour de l'Opéra-Comique, où il est allé entendre *Les deux Familles* de Labarre, il trouve un billet très poli de Humboldt, qui s'excuse de son absence et fixe un autre rendez-vous pour le 14.

Depuis longtemps, Meyerbeer, avec un entêtement inexplicable, voulait confier le rôle d'Alice de *Robert* à la grosse Mme Devrient, dont les exigences étaient telles que la direction de l'Opéra reculait devant toute transaction. Le 12 janvier, il va donc chez Lubbert pour savoir de lui si la chanteuse a rabattu ses prétentions. Mais Lubbert est malade; une esquinancie l'empêche de recevoir les visiteurs. Le musicien rencontre alors Duponchel qui, « avec l'imprudence pétulante d'un artiste, enthousiaste de l'Opéra », lui révèle, « sans le vouloir », des secrets au sujet des négociations entamées par le gouvernement pour le changement de direction de l'Académie royale de musique.

Après avoir dîné avec sa femme chez sa mère, il va entendre à l'Opéra le premier acte de *Manon Lescaut,* de Scribe, Auber et Halévy. Il trouve cette musique de ballet « stérile » ; les inventions vraiment *thématiques* sont très rares, la grâce manque souvent. Par contre, le *baroque* de la vieille musique française de 1720 est excellemment rendu.

La manière, dit-il, dont une grande quantité de chants et danses originaux de cette époque sont interprétés, arrangés, contrepointés et instrumentés, est *parfaite* et témoigne d'un maître habile.

Il reconnaît, au surplus, que plusieurs de ces anciennes mélodies françaises lui ont beaucoup plu.

L'année précédente, il avait offert ses romances à l'ambassadrice d'Autriche, comtesse Appony; aujourd'hui (jeudi 13), bien qu'un froid règne entre eux, il lui fait l'hommage de ses dernières productions, lui écrit un « humble billet » et va, en personne, déposer le tout à son adresse. Puis il passe en visite chez le prince de Craon et va voir Armand Bertin.

Comme il jouit de la plus grande confiance auprès du ministre Montalivet, je le prie d'appuyer l'engagement de la Devrient et de me donner aussi un conseil quant à ma propre situation. Il m'a conseillé d'écrire à Lesourd et m'a promis de me soutenir activement.

Meyerbeer et sa femme vont au Théâtre Italien; on y donne la *Gazza ladra,* de Rossini.

Lablache, pour qui le rôle n'a pas été écrit, est parfait; cela montre une fois de plus de combien de moyens un vrai maître de l'art dispose. La Malibran a eu des moments entraînants; dans le duo avec le ténor au 2e acte, elle est excellente; il est vrai que David la soutient beaucoup.

Le vendredi 14, journée de visites. Meyerbeer ne trouve pas Humboldt chez lui, mais il ne nous dit pas s'il l'a manqué volontairement, cette fois encore. L'illustre naturaliste allemand, frère du philosophe, s'excuse de nouveau; il annonce par un billet qu'il viendra le lendemain chez le compositeur. Celui-ci, qui vient d'être présenté à Tolbecque, le violoniste de l'Opéra, assiste au premier acte de *la Bayadère amoureuse* (c'est ainsi que s'appela d'abord *le Dieu et la Bayadère,* de Scribe et Auber), puis il termine sa soirée chez O'Reilly et Coste, qui reçoivent les mardis et vendredis. Il voit là beaucoup de députés et fait la connaissance de Dupin aîné. Au cours d'un en-

tretien, Cavé, co-auteur des *Soirées de Neuilly*, qu'il a connu chez Boursault-Malherbe (acteur, auteur et directeur de théâtre), lui promet de chercher un sujet pour un opéra romantique. En retour, Meyerbeer lui prêtera quelques ouvrages de Gozzi.

Aujourd'hui, ma chère fillette a six mois, inscrit-il à la date du 15 janvier. J'ai écrit une lettre de quelques lignes à la Devrient. Visite de [Mme] Damoreau-Cinti; visite de Paul Duport; visite de Humboldt. Je l'ai prié d'instruire le roi, à Berlin, de la situation faite à mon *Robert le Diable* pour qu'il me pardonne mon retard. Il m'a promis de le faire avec sa bonté et son amabilité habituelles. J'ai un poids sur le cœur de n'avoir point profité de la présence de cet homme puissant pour me faire présenter au roi [Louis-Philippe]; j'aurais pu alors travailler moi-même à l'avancement de mon opéra. Encore un de ces cas nombreux où je fus mon cruel ennemi!

Il déjeune chez Scribe, où sont réunis beaucoup d'auteurs dramatiques. Il demande à Mélesville de lui fournir un livret d'opéra. Flatté, le vaudevilliste promet qu'il ira chez le compositeur sous trois jours pour lui proposer différents sujets. Lesourd, qui tient une place importante auprès du ministre de l'Intérieur, prie Meyerbeer de passer le lendemain au ministère, pour qu'il lui expose par le détail ses embarras à propos de *Robert le Diable* et de la Devrient, à laquelle il tient plus que jamais.

Le dimanche matin, 16, accompagné d'un ami, il porte à l'ex-général Macdonald, qu'il ne trouve pas chez lui, cinq romances destinées à la comtesse de Lispons. Macdonald est en effet l'agent de l'ex-reine de Naples, qui, sous ce nom d'emprunt, habite Trieste. Meyerbeer se souvient que la sœur de Napoléon, l'ancienne Mme Murat, lui fut très favorable ainsi que son entourage, lorsqu'il donna son *Crociato* en 1824, à Trieste et à Venise. Son hommage est un remerciement. Paul Duport, qu'il est allé voir, lui a proposé quantité de sujets pour un opéra, mais aucun d'eux ne l'a satisfait complètement, bien qu'il y en eût de « très gentils ».

Pressé de se confier à Lesourd, il lui écrit qu'il ira le relancer le lendemain. Il déjeune avec sa femme chez sa mère et, le soir, il conduit celle-ci et la tante Mosson à un concert « excessivement ennuyeux », donné au bénéfice d'une famille espagnole. Il n'a pas goûté Kalkbrenner, pianiste fameux à l'époque et associé de Camille Pleyel; dans un sextuor de sa composition, « plat et sans intérêt », le virtuose n'a pas trouvé l'occasion de faire briller son grand talent. Aussi Meyerbeer a-t-il quitté le concert après la première partie.

Le 17, de chez Lesourd, qu'il n'a pas encore trouvé chez lui, il va rendre visite à M. et Mme Crémieux et leur porte ses cinq dernières romances. Puis il se rend chez son ami Gouin, chef de division à l'Administration des Postes, et se rencontre là avec le Dr Rouvière, l'auteur de la *Médecine sans Médecin*. « Il me semble être un type original, baroque, enthousiaste de Feydeau et Planard », observe-t-il. Le soir, il va entendre « avec plaisir » *Les deux Familles* à l'Opéra-Comique.

> Labarre possède un talent spirituel et gracieux; on voit chez lui une éducation d'harmonie solide. Son premier ouvrage est instrumenté avec l'expérience et les effets d'un vieux maître éprouvé. D'ailleurs, aujourd'hui, qui ne sait pas instrumenter? L'art de l'instrumentation est devenu une fille qui expose en riant ses charmes les plus intimes et les plus délicats, de sorte que chacun les connaît, en use et en abuse.

Lubbert, qu'il a vu un moment à l'Opéra, lui a dit avoir reçu de la Commission de la Liste civile la permission de verser à Scribe la prime de *Robert le Diable* et, en même temps, l'ordre de présenter le devis des dépenses prévues.

Dès le lendemain matin, Meyerbeer fait, de bonne heure, une visite à Armand Bertin, parce que, Duponchel lui ayant dit que le fils du directeur des *Débats* allait dîner chez M. de Montalivet, il voudrait qu'il recommandât l'engagement de la Devrient. Mais Bertin dormait encore! Il retourne chez lui vers dix heures et en obtient la promesse qu'il l'aidera de tout son pouvoir.

Tranquillisé de ce côté, il écrit à Humboldt, qui de-

mande des renseignements sur le contrat de la Taglioni, puis il porte à Lesourd une longue lettre destinée à être mise sous les yeux de Montalivet, dans le but d'accélérer la mise en répétition de *Robert*. Mais Lesourd lui conseille d'adresser sa supplique directement au ministre. Un peu déçu, Meyerbeer remporte sa missive et apprend à regret que Bertin n'a pu parler au ministre. Il note, avec amertume :

Donc ma visite matinale a été inutile. Encore une journée de perdue pour mon œuvre et pour mon art!

Cependant, Gouin lui ayant prêté sa loge au Vaudeville, il emmène sa femme et sa belle-mère voir jouer *Claire d'Albe,* deux actes de Bayard et Duport, tirés du roman de Mme Cottin, et *La Mendiante,* vaudeville d'Ancelot, dont le sujet avait été primitivement destiné à une œuvre lyrique. Ancelot l'avait même donné à Benoist pour le mettre en musique, puis il s'était ravisé.

Il a eu tort, dit Meyerbeer, car il y avait là l'étoffe d'un très joli opéra. Au cas où les traducteurs allemands ne s'en empareraient pas de suite, j'en tirerais bien un ouvrage pour l'Allemagne. Car pour l'Italie, le sujet serait trop risqué.

Le 19 janvier, après avoir expédié la lettre à Montalivet, il écrit à son frère Michel, à Munich, puis il va voir Casimir Delavigne et il déjeûne chez sa mère avec Mina. *Cendrillon,* d'Albert, musique de Sor (4), le guitariste catalan, lui faire dire, en sortant de l'Opéra :

Ce ballet est mauvais et ennuyeux. L'instrumentation en est vide, sèche et point intéressante.

Le 20, il ne trouve pas Scribe chez lui, passe chez Germain Delavigne, à qui il donne à lire *Pauvre chanteur d'amour,* de Kotzebue. Ayant rencontré Mira, attaché à l'Opéra, il apprend que la Commission des théâtres est nommée et qu'Armand Bertin en fait partie. *Zut!* souligne-t-il. Il va voir sa mère qui est souffrante et, sous

(4) Représenté pour la première fois le 3 mars 1823.

un « froid prétexte », il envoie un refus à Armand Bertin, qui voulait le présenter le soir même à Montalivet. « Oh! intentions du 1er janvier! » ajoute-t-il en manière de *mea culpa.* Enfin, il se décide à écrire à Liebermann Schlesinger à l'occasion de son anniversaire : « Par cette lettre, j'ai remplacé celle que je n'ai pas écrite le jour de l'an. »

Sa femme, retenue souvent chez elle par les devoirs de la maternité, veut bien l'accompagner au Théâtre Italien. On joue *Cenerentola* de Rossini.

Excellent ensemble. Dans le premier finale, la voix de tonnerre de Lablache produit une impression électrisante. La Malibran a été excellente aussi. Au théâtre, j'ai trouvé Germain, *aujourd'hui sous-préfet à Douai;* il y a quatre ans, il *était un des rédacteurs de la « Gazette de France ».* Oh! la France, quel pays de chaos! Du reste, c'est un homme charmant.

Le lendemain, journée qui met en relief son caractère égoïste, Meyerbeer fait une démarche auprès de Scribe pour savoir s'il peut empêcher que *Zampa* de Herold, soit créé présentement.

car le sujet aurait, dit-on, de la ressemblance avec *Robert le Diable* (surtout comme couleur), et conséquemment la musique aurait les effets d'un genre qui n'a jamais été porté à la scène. Cela me gênerait beaucoup. Comme Scribe a donné depuis longtemps un autre livret d'opéra à Herold, qu'il lui demande donc de finir *d'abord* cet ouvrage, et s'il refuse, qu'il le lui reprenne. Si Herold se soumet, j'ai le temps de mettre en premier mon *Robert le Diable* sur scène; dans le cas contraire, Scribe reprend son livret qu'il a promis de me donner, et alors je gagne au moins un bon scénario d'opéra. Je crains bien que cela ne s'appelle « cabaler ». Mais tout le temps, les soucis et la peine que *Robert le Diable* m'a coûtés seront une excuse devant mon juge intérieur (la conscience), en ce qui regarde cette manière d'agir un peu intéressée.

Ainsi déchargé de tout scrupule, Meyerbeer va voir Mélesville, qui est précisément l'auteur de *Zampa,* et se fait communiquer le plan de deux poèmes qui lui plaisent

l'un et l'autre. A l'Opéra-Comique, il entend *l'Illusion*, de Herold.

Une musique mignonne et riche en mélodies, parfois instrumentée d'une façon piquante. C'est dommage [conclut-il] qu'elle contienne tant de réminiscences.

Puis il passe « une petite heure » chez O'Reilly et Coste.

Dans la matinée du 22, il va voir Duponchel et, ayant consenti un prêt à Mlle Miller, des Nouveautés, il lui envoie un chèque. A midi, les deux Delavigne, Scribe et Duponchel déjeûnent chez lui pour s'entretenir du 3e acte de *Robert*.

C'était la première fois que je donnais un repas dans cet appartement; je craignais que cela ne se passât pas bien, car on avait été obligé d'envoyer chercher les plats au restaurant de l'hôtel Wagram, où habite mon domestique, mais c'était très bon. Il est vrai que ma chère Mina a tout surveillé et dirigé.

Le soir, aux Italiens, il entend le second acte de la *Prova d'un opera seria*, de Gnecco. Lablache lui paraît « infiniment drôle ».

Le dimanche 23, il recommence enfin, pour la première fois depuis le début de l'année, à travailler à sa musique, une heure seulement, il est vrai, dans son lit.

J'ai limé le duo bouffe pour le 3e acte de *Robert*. De 4 à 6, il y eut une grande réception chez Mme Récamier, autrefois si célèbre, et j'y fus invité par Lenormand. Delphine Gay, la célèbre poétesse (qui se nomme elle-même, en se moquant, la « Muse de la Patrie »), nous a lu un nouveau chant de sa grande épopée *Madeleine* et aussi plusieurs poèmes, parmi lesquels j'ai trouvé particulièrement joli *Les Adieux au Monde*.

Ce jour-là, sa femme et sa mère vont voir *Napoléon* à la Porte Saint-Martin, tandis qu'il va réentendre *Les deux Familles*, de Labarre, à l'Opéra-Comique.

« Aujourd'hui, je n'ai pas travaillé », note-t-il le 24. Chez sa mère, il a lu en grande partie le *Corsaire rouge*

avant d'aller avec sa femme rendre visite à la Cinti-Damoreau, future interprète de *Robert le Diable*. Mlle Ferrand de l'Opéra-Comique vient le voir, flanquée d'un « chevalier du nom de Béquet ». Il a pris de l'argent sur les 25.000 fr. qu'il a en réserve. Le soir, il conduit sa mère à l'Opéra pour lui faire entendre *La Bayadère amoureuse* (5). « La voix d'Adolphe Nourrit perd beaucoup, malheureusement pour *Robert le Diable* », remarque-t-il. Et il dit avoir vu beaucoup de gens de sa connaissance, mais n'avoir rien entendu dire de nouveau sur son opéra.

Le 25, tournée de visites chez Scribe, Duponchel, Germain Delavigne, Schlesinger et Lubbert. Ce dernier l'ayant prié de transcrire, si possible, le rôle de Dabadie pour Levasseur, il a demandé à emporter la partition chez lui, afin de penser à loisir à ce changement.

En réalité, j'ai fait cela, dit-il, parce que Mélesville m'a conté que son opéra avec Herold (*Zampa*) a beaucoup de rapports, comme couleur et situations, avec *Robert le Diable*. Etant chef de chant à l'Opéra, Herold peut aller tous les soirs au bureau de la copie lire ma partition et utiliser, s'il le veut, mes nouveaux effets d'instrumentation, par exemple les quatre timbales, l'orgue, le mélange des instruments à vent et les combinaisons d'harmonie, etc. Alors je passerai pour un imitateur, tout en étant le volé. Souvent aussi, le soir, Herold se rend avant moi sur la scène. Il est vrai que, s'il l'avait voulu, il aurait pu commettre ce vol depuis longtemps, car mon opéra est depuis deux mois au bureau de la copie. Il vaut mieux tard que jamais prendre des précautions.

Il a reçu la visite de M. et Mme Cherubini.

Cet honorable Cherubini, que j'ai toujours plaisir à voir, a offert à ma femme et à moi une place dans sa loge.

Mme Crémieux vient voir Mina, et Meyerbeer va dîner chez Coste et O'Reilly.

Madame O'Reilly me semble être un peu maladive et surmenée, mais tout de même une personne aimable. Il y avait

(5) Titre primitif de *Le Dieu et la Bayadère*, d'Auber.

beaucoup d'écrivains et de journalistes au dîner. J'y fais la connaissance de M. Dittmer, collaborateur de Cavé pour les *Soirées de Neuilly* (5 *bis*) et aussi celle du directeur du Vaudeville, Etienne Arago. Lorsque, vers minuit, je rentre à la maison, je trouve la pauvre Mina en larmes et bouleversée. Notre enfant aimée a été prise tout à coup d'une toux sèche et creuse, et comme la fluxion de poitrine qui enleva nos deux autres anges a commencé ainsi, sa crainte et la mienne furent terribles. Ce qui augmenta cette crainte, c'est que Mina avait envoyé chercher notre docteur, le célèbre médecin d'enfants Guersant et que, tout le monde dormant chez lui, le portier assura que son maître lui avait défendu de le réveiller. Nous nous sommes mis au lit vers deux heures, remplis de crainte et de terreur.

Mercredi 26. — L'enfant, grâce au ciel, a passé heureusement la nuit, la toux a diminué et le médecin déclare que c'est insignifiant.

Meyerbeer, tranquillisé, va chez Schlesinger, qu'il ne trouve pas. Il se dispose à lui écrire, lorsqu'en se levant il se donne contre une balustrade en fer « un coup terrible à la tête ». Il va voir Habeneck pour obtenir une loge au Conservatoire. Ensuite, grande soirée musicale chez la comtesse Merlin.

Cétait très brillant. Lablache, la Malibran, David ont chanté, Rossini accompagnait. Mère et Mina étaient placées entre l'aimable comtesse et Aulaire [le comte de Saint-Aulaire] ; de cette façon, Mina a fait sa connaissance, ce qui m'a été très agréable.

Le 27 janvier, de bon matin, le compositeur travaille, une heure durant, à la révision de *Robert*. Ayant appris que la Vespermann (6), de Munich, est à Paris, qu'elle a une lettre de Michel pour lui et qu'elle doit repartir le lendemain pour gagner Londres, il se présente chez elle.

Elle ne me semble pas jolie et même pas jeune; cela me sur-

(5 *bis*) Recueil de pièces de théâtre, paru sous le pseudonyme collectif de Fongeray (1827).

(6) Catherine Sigl-Vespermann, née à Munich en 1802.

prend, car on la dit la maîtresse du roi et du prince Carl de Bavière. Au nom du roi, elle me dit beaucoup de bonnes choses sur ma *Marche des Chasseurs* et elle assure qu'il ordonnera son exécution pendant le carême prochain. Le soir, je suis resté à la maison et j'ai travaillé encore à *Robert*. Mais je suis tellement déshabitué de travailler, à cause des soucis et des cabales, — car la direction de l'Opéra me tient constamment aux abois, — que je ne peux pas du tout me mettre en train.

Le lendemain, Meyerbeer écrit à la Devrient et perd une grande partie de la matinée à chercher, avec sa femme, un cadeau qu'il veut donner à sa mère pour l'anniversaire de sa naissance; il achète une machine à écrire (*sic*) au prix de 140 francs, chez Pichenot, passage de l'Opéra.

En revenant à la maison pour déjeuner, j'ai rencontré Gérard (le cousin de Schlesinger), qui m'a remis une lettre de Michel que la Vespermann avait laissée pour moi. A côté de lui marchait le célèbre et fameux Saphir [satiriste allemand], qu'il me présenta et qui me demanda la permission de venir me voir. Cette rencontre m'a été pénible. Le caractère et l'outrecuidance de Saphir rendent toute relation intime avec lui désagréable, sans compter qu'il aurait écrit avec amertume beaucoup d'articles contre les pièces de Michel et contre mes opéras. Mais, même s'il en est ainsi, l'homme est trop dangereux pour son esprit pour l'aigrir par le mépris. J'ai donc été froid, mais poli, et j'ai répondu à son désir par la phrase banale qu'il me ferait plaisir en venant me voir. Le soir, à l'Opéra, j'ai vu plusieurs actes du *Moïse* de Rossini, dans lequel Dorus chante très gentiment le rôle de la Cinti. Ensuite, je suis allé à une soirée dramatique et littéraire chez Antony Deschamps. Antony a récité deux parodies, son frère un fragment de sa traduction de *Roméo et Juliette*, Victor Hugo la préface d'un volume de poésies politiques où se trouvent quelques idées admirables. Un jeune poète de Normandie a dit aussi quelques poésies. Après cela, on a fait de la musique, *horrible*. Je suis parti après le premier morceau.

Samedi 29. — Anniversaire de la naissance de ma mère. Que Dieu nous conserve encore pendant beaucoup d'années l'excellente femme. Hélas! il est encore venu à ma connaissance

une nouvelle intrigue de Lubbert. Les commissaires de la Liste civile à qui il faut demander la permisson pour pouvoir mettre en scène un nouvel ouvrage (*eux* seuls ont le droit d'autoriser provisoirement les dépenses) lui ont écrit qu'avant de permettre les représentations de *Robert le Diable*, ils veulent savoir à combien monteront les dépenses. Lubbert a tellement fait enfler artificiellement le devis, qu'il atteindra probablement la somme de 120.000 francs. Et cela dans le but de faire refuser l'autorisation par les commissaires, qui trouveront l'opéra trop cher. Afin de parer ce coup, j'ai été obligé de passer une journée en visites chez Germain Delavigne, Armand Bertin, Lesourd, Léon de Wailly et Glosshop. A midi, j'ai donné un petit repas en l'honneur de l'anniversaire de ma mère. Il y avait tante Mosson, Coreff, Antoinette [Mlle de Montabla] et Marie Patiz.

Le soir, à l'Opéra-Comique, il assistait à la première du *Diable à Séville*, de Cavé, musique de Gomis, réfugié espagnol.

Sans que le public ait jamais entendu jusque-là une note de ce musicien, à l'exception de quelques chœurs dans *Aben-Humaya*, à la Porte Saint-Martin, les artistes lui ont fait la réputation d'un talent original et l'on s'attendait à la révélation d'une personnalité musicale *piquante*. Bien que la partition ait eu du succès, elle est loin d'être ce que l'on espérait. Personnellement, le dîner m'avait trop endormi pour que je puisse me permettre un jugement.

Le dimanche, Meyerbeer est invité chez Scribe pour entendre la lecture du poème d'opéra (*Le Portefaix*), qu'il a repris à Herold pour le lui donner, puisque *Zampa* va être créé bientôt à l'Opéra-Comique.

Il me plaît *extraordinairement*. C'est le meilleur de tous les livrets que Scribe ait faits pour la musique; il est plein de situations dramatiques, pathétiques et gaies aussi; [il y a là] un rôle admirable pour Chollet. Le texte de tous les morceaux de musique du 3e acte (jusqu'au dernier) est écrit, je pourrais donc me mettre tout de suite à composer. Nous avons arrêté les conditions suivantes : j'aurai un délai de huit mois pour

achever la partition (à partir du 8 février). Au cas où je ne serais pas prêt, je devrai payer 6.000 francs à Scribe. Mais alors je pourrai garder l'œuvre encore quatre mois, la faire traduire et même représenter hors de France. Toutefois, au bout de douze mois, il faut que je sois prêt à la donner à Feydeau. Sinon, Scribe aura le droit de reprendre son poème pour le donner à un autre compositeur et, de plus, il gardera les 6.000 francs à titre de dédommagement pour les douze mois perdus. En outre, je lui ai proposé de déposer chez lui 3.000 francs comme garantie, après la conclusion du contrat, parce que, de cette manière, j'aurai tout de suite en main son manuscrit. Il a repoussé cette offre comme indigne de *moi*, mais j'ai tenu bon. A mon journal discret, je puis bien confier que j'ai agi ainsi *pour le lier*. Car avec son caractère incertain et changeant, Herold ou Auber pourraient obtenir de lui, dans un moment de faiblesse, qu'il me reprenne le manuscrit. Tandis que les 3.000 francs étant déposés, le contrat acquiert une force de fer. Il est entendu que demain je rédigerai un contrat et que je le lui communiquerai.

Après cet exploit de diplomate retors, Meyerbeer et sa femme assistent dans la loge de Cherubini au premier concert du Conservatoire.

On a donné la symphonie eroica de Beethoven, exécutée, comme toujours, d'une façon inimitable. Pour l'exécution des symphonies de Beethoven, cette Société des Concerts est indiscutablement la meilleure de l'Europe. Mais aussi combien nombreuses sont ici les répétitions de *chaque* symphonie, tandis qu'en Allemagne on croit avoir fait l'impossible quand on a répété une fois seulement chaque symphonie.

Le lundi 31, il porte à Scribe, qui l'approuve, le brouillon du contrat. Il est entendu qu'il va le transcrire au net et en double, et que le lendemain on signera. Le soir, à l'Opéra-Comique, il entend *La Jeune Femme colère*.

C'est un des opéras les plus insignifiants de Boieldieu, maigre et sans idées. Un seul morceau fait un peu d'effet dramatique, c'est le quatuor de la clef (*Anth.*). Le petit trio où les deux vieillards prennent congé de la femme colère fait très

bien aussi, grâce surtout à l'instrumentation des clarinettes et cors. *Je me suis proposé* [souligne-t-il] *de former une petite Anthologie de toutes les pièces que j'entendrai et qui me plairont beaucoup ou dans lesquelles j'aurai remarqué quelques détails qui m'auront paru notables, et, pour me souvenir plus tard d'acheter des morceaux, je mettrai le signe suivant* (* *Anth.*) *en marge des lignes où j'en parlerai.* Cette collection formera un recueil amusant, et qui sera comme une pièce à l'appui et un témoignage des assertions de mon journal.

Le même soir, il entend de nouveau, et toujours avec plaisir, *les deux Familles.* « La coupe et l'arrondi » des premiers morceaux sont chaque fois, pour lui, une surprise nouvelle. D'ailleurs, Léo lui a certifié qu'ils sont entièrement de Boieldieu et non de Labarre .

En cette fin de janvier 1831, Meyerbeer consigne dans son journal une *revue du mois.*

D'après le compte de Türkheim [son intendant], la dépense du mois de janvier a été de 801 thaler. Il faut ajouter à cela les 200 thaler d'honoraires annuels que je verse sur ma part à Liebmann Schlesinger. Aucune des bonnes résolutions, prises au commencement de l'année n'a été accomplie; aucune, sans exception, soit comme artiste, soit comme homme. Je continue donc à me remémorer par le détail ce que j'aurais dû faire et n'ai pas fait. Ce mois est complètement perdu, particulièrement au point de vue de mon activité artistique.

Le mardi 1er février, la mise au net des deux exemplaires du contrat pour *le Portefaix* a retardé de plus de deux heures le rendez-vous pris avec Scribe. Aussi bien, lorsque Meyerbeer arrive chez son collaborateur, Auber est là.

Je ne me suis pas fait annoncer; j'ai attendu dans la salle à manger jusqu'à son départ. Mon cœur battait bien fort pendant ce temps-là. Si Scribe allait parler à Auber, qui est son ami depuis des années, de notre contrat? Si Auber, ayant envie de ce sujet, le priait de le lui réserver et que Scribe consentît! Même indépendamment de cela, si le profond secret que je désire garder sur cette affaire allait être trahi? Il n'en fut

rien, heureusement. Scribe m'assura qu'il n'avait pas été question de moi, ni de l'opéra. Il a lu le traité, a pris possession des 3.000 francs de garantie et a signé. Je suis entré immédiatement en possession du premier acte pour le faire copier. A la maison, je le relus et ma première opinion se trouva renforcée. C'est un livret intéressant et excellemment composé pour la musique. Un seul désagrément pour mon genre de talent. Il y a extrêmement *peu* de chœurs et pas intéressants. On pourrait peut-être y remédier en partie.

Mercredi 2. — La Commission qui doit décider du sort de *Robert le Diable* est constituée. Meyerbeer se réjouit maintenant de ce qu'Armand Bertin en fasse partie. Il va le voir et lui remet son traité avec l'Opéra, pour qu'il puisse le faire déclarer valable par ses collègues.

Puis il se rend avec Léon de Wailly chez Mme Récamier, qui les a invités.

Heureusement, nous la trouvâmes seule avec *Chateaubriand*. Comme je n'avais jamais parlé à cet homme célèbre, il m'a été fort agréable de pouvoir m'exprimer en petit comité. Au début, il était très taciturne et la conversation tombait si souvent que je fus obligé d'en faire les frais. Un peu plus tard, il a parlé tout de même de son séjour à Berlin, de la *Liedertafel* [société de chant], de l'enthousiasme du public pour la musique italienne, et lorsque je l'ai amené sur le sujet de sa tragédie de *Moïse*, il m'a dit ne pas désirer que l'on chantât les nombreux chœurs qu'elle contient. Lorsque je lui appris que Schiller avait voulu que les chœurs de sa *Fiancée de Messine* fussent déclamés, il me répondit qu'il avait eu la même intention pour son œuvre.

Soirée passée à l'Opéra-Comique pour faire entendre à sa mère *le Diable à Séville*. La salle est comble et la musique semble plaire assez au public.

J'ai été invité à dîner aujourd'hui, écrit-il à la date du 3 février, chez le ministre de l'Intérieur Montalivet, probablement à l'instigation de mon ami Armand Bertin, qui avait voulu réunir tous ceux dont c'était l'intérêt de prier le ministre de fixer le sort de l'Opéra. En dehors de moi, il y avait Scribe, les deux Delavigne et Rossini. L'accueil du ministre fut froid et raide.

Il ne se montra pas obligeant. A chacun de nous il adressa quelques mots insignifiants; toutefois ,avec Rossini, il parla un peu plus et se montra mieux disposé, mais non d'une façon particulière. Après le dîner, qui avait été ennuyeux, une réception réunit des centaines de personnes. Plus tard, j'allai aux Italiens, où je pus encore entendre une partie du second acte de *Zelmira*, de Rossini. Pour la première fois depuis que je le sais appelé à devenir probablement le futur directeur de l'Opéra italien, j'ai rencontré Véron au foyer. Il m'a parlé plus librement, avec plus d'abandon qu'il n'est dans son caractère de le faire habituellement et m'a prié d'empêcher la Devrient de Berlin de se faire engager (7).

Le lendemain, un nommé Wild lui a « extorqué » dix francs pour avoir copié, dans son appartement, les morceaux de chant des deux premiers actes du *Portefaix*. Après une visite à sa tante Mosson, il a assisté au transfert dans une maison de santé du domestique anglais de sa mère, John, qui était malade depuis quelque temps. Puis, avec Germain Delavigne, il a eu une conférence de deux heures chez Cicéri, au sujet des décorations de *Robert le Diable*. Il va voir aussi Mélesville et, le soir, avec Mina, il se rend à un concert donné au bénéfice d'un acteur berlinois, Kirchheim. Il a entendu là une société allemande d'amateurs, « presque tous des ouvriers qui se réunissent, aux heures de liberté, pour étudier des chœurs d'hommes, au lieu de passer leurs soirées dans les cafés ou autres lieux de plaisir, ce qui est très louable ». Un chœur de cordonniers d'un jeune musicien d'Offenbach, nommé Schedel, lui a plu particulièrement. Ce musicien a joué un *capriccioso* de sa composition qui était mauvais et mal exécuté. Enfin, il a fini sa soirée chez Coste.

Après mûre réflexion, note-t-il le 5 février, *le Portefaix* me plaît autant qu'à la première lecture. Mais il est fâcheux, pour l'individualité de *mon* talent, qu'il **ne se trouve pas là dedans** un seul chœur saillant *détaillé*.

(7) Il fut question d'elle, quelques mois plus tard, pour créer *Robert le Diable*.

Il lui est venu à l'idée d'y introduire deux chœurs « piquants » dont l'un, au second acte, serait *grivois* et accueillerait le groupe des femmes comme si elles étaient de véritables señoras. Au milieu des jeux et des danses, on entendrait tout à coup l'angelus et les femmes tomberaient à genoux pour prier. Il soumet son projet à Scribe, qui l'adopte; ensuite, il part à la recherche de mélodies espagnoles et va en demander à Glosshop. Après une visite à Mme Bertin, en compagnie de sa femme, il reste le soir chez lui, songeant à l'introduction du *Portefaix* et se livrant à l'improvisation. Avant de se coucher, il lit une brochure que lui a prêtée Hiller. Ce musicien y expose les raisons pour lesquelles il croit pouvoir poser sa candidature à l'Institut à la place de Catel.

Comme résumé de ses efforts musicaux et de l'activité qu'il a déployée dans son art, c'est assez intéressant, mais cela ne lui a pas servi, puisque Paër a succédé à Catel.

Le lendemain, vraiment emballé par le sujet de son nouvel ouvrage, il prend ses repas chez sa mère et reste chez elle, le soir, pour travailler sérieusement à l'air du 2e acte du *Portefaix* : « Pardonne-moi ma jalousie. »

Le lundi 7, Meyerbeer va chercher le 3e acte du *Portefaix* chez Scribe, qui a tout terminé, sauf le finale. Il est heureux de constater que le chœur écrit d'après son conseil est un des meilleurs passages de l'ouvrage. A propos d'un autre poème, il a noué des relations avec Mélesville et le relance. Les voilà parlant longuement du *Voile volé*, de Musæus, qu'il voudrait baptiser *l'Etudiant d'Innsbruck*. Il exprime l'intention d'introduire au second acte la vie, les mœurs des étudiants et leurs chansons. Il propose à son nouveau collaborateur de destiner cet ouvrage au grand Opéra. Et cela, pense-t-il *intérieurement*, « pour que plus tard il ne puisse pas se fâcher, si je débute à Feydeau avec *le Portefaix*. » Ce jour-là, il dîne à 5 h. 1/2 chez sa mère, afin de trouver de très bonnes places aux Variétés, où il conduit sa tante et sa femme : on donne *Madame de Lavalette*, de Barthélemy et Lhérie-Brunswick, *Monsieur Cagnard*, et *l'Ange gardien*. Il

quitte le théâtre avant la fin du spectacle, car les deux dernières pièces « sont pitoyablement mauvaises », et va voir Pixérécourt.

Le 8 février, il va chez sa mère et prie avec elle, ce qui lui arrivait fréquemment. Le soir, il reste chez lui.

Car je suis fermement décidé, écrit-il, à travailler sûrement *une fois* par jour, et si j'ai laissé passer inutilement la matinée, à me rattraper le soir. Mais cette fois encore, mon intention est tombée à l'eau, à cause d'un caprice de Mina. Pour ne pas laisser ma mère seule, je voulais travailler chez elle et Mina avait consenti, quoique sans empressement, à y passer aussi la soirée. J'y avais donc fait porter ma petite boîte et mon travail. Après le dîner, Mina s'étendit pour dormir, chose qu'elle ne fait jamais. Elle resta couchée si longtemps sur le canapé, ne parlant point de sortir, que je fus vexé, sans en rien dire. Je ne pus envoyer rechercher mon petit coffret que très tard, parce que Joseph était à table. Afin de m'occuper, j'arrangeai les cahiers de musique destinés à la composition du *Portefaix*. C'est alors qu'il me tomba sous les yeux un paquet de vieux brouillons, dont une partie date de mon séjour à Vienne (1813), et une autre de mon voyage en Italie (1816). A mon grand étonnement, j'ai été plus satisfait des premiers. Ce sont des fragments pour un opéra italien : *Quinto Fabio*. Tout ignorant que j'étais alors du chant italien et de la forme, j'y retrouve plus d'originalité et de chant naturel que dans les morceaux de 1816 maladroitement imités de Rossini, traités sans esprit ni invention et destinés à une opérette allemande : *Manqué et touché. Il y a là aussi un morceau, le* MEILLEUR, *qui, une fois arrangé, pourrait être encore utilisé aujourd'hui.* Je l'ai écrit en février 1816, entre Paris et Lyon, en me rendant en Italie.

Le lendemain, le compositeur travaille « un petit peu » à *Robert*. Il va chez Scribe pour entendre la lecture du 3e acte du *Portefaix,* puis chez Lubbert et, pour ne pas rendre sa partition, il prétend avoir été malade. Le véritable but de sa visite était de demander compte au directeur de l'Opéra d'un mauvais coup que, selon Scribe, il

aurait fait encore contre son ouvrage. Lubbert serait allé chez Armand Bertin, membre de la Commission, et, pour l'avoir dans son jeu, lui aurait offert de monter tout de suite *le Loup-garou,* un acte de sa sœur (8), sifflé à Feydeau en 1827.

Il n'a pas nié le fait, relate Meyerbeer, mais il assure avoir voulu dire *après Robert.*

Et il marque l'encaissement, chez Léo, d'un chèque envoyé par la comédienne Miller, en restitution de cinq cents francs qu'il lui avait prêtés (pour faire plaisir à Scribe). Sur cette somme, il prélève 345 francs pour rembourser à Léo des ports de lettres arriérés. Il dîne chez sa mère et va s'entretenir avec Duponchel à l'Opéra.

Durant toute la matinée du 10 février, il essaie de se procurer les traductions d'opéras de Castil-Blaze, qui pourraient lui « servir de modèles » pour son *Portefaix.* Après une visite à Antony Deschamps et Léon de Wailly, il dîne chez Scribe et voit la fillette que l'auteur dramatique a eue « hors mariage » avec Mme Grevedon, du Gymnase. Il a reçu, ce même jour, 3.900 thalers, qui constituent le revenu d'une maison qu'il possède à Berlin.

Son désir de trouver les traductions de Castil-Blaze devient une idée fixe qui ne lui laissera pas de repos tant qu'il n'aura pas réussi. Aussi se promène-t-il pendant plusieurs heures, le 11, dans le quartier de l'Odéon. Mais il n'y découvre rien, recueille deux ouvrages chez Barba, au Palais-Royal ,et finit par acheter les autres à Pixérécourt, pour ne pas perdre de temps.

Après avoir collationné la copie du 3e acte du *Portefaix,* d'après l'original, il accompagne sa mère et Mina chez la comtesse Andrassy. Elle est absente. Armand Bertin, qu'il va voir ensuite, lui confie que Lubbert s'est montré très malveillant pour *Robert* dans un long mémoire qu'il a adressé à la Commission de l'Opéra. Puis il emmène sa mère entendre le *Moïse* de Rossini, chanté par la Dorus.

Nous avons depuis hier, écrit-il sans transition, de l'eau

(8) Louise Bertin, dont le Théâtre-Italien joua un *Faust* en 1831.

qui serait meilleure, paraît-il, que l'eau ordinaire de Paris, parce qu'elle est filtrée à travers du charbon, mais aujourd'hui elle avait un tel goût de charbon qu'elle m'a tout à fait détraqué l'estomac et que je me suis senti assez mal vers le soir.

Son indisposition continue le lendemain, au point qu'il reste à jeun toute la journée. Cependant, le soir, il va avec sa mère aux Italiens.

On donnait l'immortel opéra de Mozart (*Don Giovanni*). La Lalande avait assumé la tâche difficile de remplacer la Sontag dans le rôle de Donna Anna. Si elle possédait encore ses moyens d'autrefois, elle aurait pu réussir, grâce à sa méthode de déclamation et à son expression. Mais sa voix est si incertaine dans le haut et tellement irrégulière, que, malgré tous ses efforts, elle ne chante plus. Elle n'a produit aucun effet, sauf dans le récitatif avant l'air du premier acte. Les autres rôles étaient tenus par la Malibran (*excellente*), la Zerline, la Tadolini (très médiocre). A l'entr'acte au foyer, le nom de la Sontag était sur toutes les lèvres.

Le dimanche 13, au concert du Conservatoire, Meyerbeer a invité dans sa loge Mme Germain Delavigne. La symphonie de Beethoven en *la* majeur est « divinement exécutée ». A suivi un air de la *Jeanne d'Arc* de Carafa, « mauvais et plat ». Le grand air des *Deux nuits*, de Boieldieu, ouvrage qui n'a pas encore été mis au théâtre (9), est « un beau morceau de musique, bien travaillé, mais monotone et sans effet ». Enfin, l'exécution du 2ᵉ finale de *Fidelio* a été *moyenne*.

A midi, mère, Mina et moi avons déjeuné chez notre ambassadeur, M. de Werther, qui ne nous avait plus invités depuis six mois. Il est probable que cette invitation venait de ce que mère lui avait envoyé du caviar. Une société peu intéressante.

Le lundi 14, sa toilette le retient jusqu'à midi, parce que Werner, le pédicure, est venu lui tailler les ongles

(9) La première représentation avait eu lieu le 25 mai 1829.

des pieds et des mains et lui couper ses cors. Après quoi, il a fait ses comptes avec sa femme avant de la conduire chez Schlesinger, rue Richelieu. Il était alors quatre heures. « Trop tard, assure-t-il, pour commencer un travail propre. » Le soir, à l'Opéra-Comique, première représentation d'un opéra « sentimental » en un acte de Paul Duport et Saint-Hilaire, musique de Paris : *la Veillée.*

Le livret est assez ennuyeux et insignifiant. La musique est la première œuvre d'un *Grand Prix* (on appelle ainsi les élèves du Conservatoire qui ont obtenu un premier prix au concours, ce qui les autorise à voyager pendant cinq ans aux frais du gouvernement, en Italie et en Allemagne). Paris est élève de Lesueur. On découvre déjà chez lui la jeune expérience de l'instrumentation et la coupe, qu'il était si difficile d'obtenir autrefois et qui, maintenant, depuis que Rossini en a fait un procédé mécanique, existe dans le premier ouvrage de chaque élève. Aucune trace de vocation pour une spécialité quelconque. Je ne crois pas *qu'il y ait de l'avenir* en ce musicien. L'accueil n'a pas été défavorable, mais tiède (10).

Pendant un mois et demi, Meyerbeer abandonne son « journal ». Le vendredi 1er avril, lorsqu'il veut le continuer, il s'avoue contraint de conclure un nouveau traité avec sa « blâmable paresse ». Il est resté tant de jours sans rien inscrire, qu'il ne peut plus retrouver les détails dans sa mémoire. Cependant, comme il veut se prouver à lui-même ses bonnes intentions, en ce début de printemps, il relate quelques-uns des événements principaux survenus pendant les semaines écoulées.

La mort (le 5 mars) de ma pauvre cousine, belle-sœur et camarade d'enfance, Babet Eberty; le sevrage de mon enfant (18 mars); l'exécution à Munich (18 mars) de mon *Schützen-Marsch,* qui, d'après une lettre de Michel, a fait peu d'effet parce que la masse des cuivres écrase le chœur; les représentations de mon *Crociato,* au théâtre de la Scala de Milan avec le vieux ténor Crivelli — grand succès; en-

(10) *La Veillée* n'eut qu'onze représentations.

tendu pour la première fois la symphonie-monstre, avec chœurs, de Beethoven, admirablement exécutée au Conservatoire (11); concerts de Paganini, intéressant dîner offert par moi à des artistes et des auteurs en l'honneur de Paganini. Parmi les pièces nouvelles, vu *Madame Du Barry,* d'Ancelot, qui plaît beaucoup. Aujourd'hui, composé et transcrit le récitatif à ajouter au premier acte de *Robert le Diable* : « C'est qu'il est en notre village un beau tableau représentant... »

Le samedi 2, le copiste de l'Opéra ayant informé le maître qu'il avait enfin reçu l'ordre de continuer la copie de son œuvre, Meyerbeer revoit encore le premier acte avant de le lui porter. Il va ensuite chez sa mère et sa tante Mosson. Celle-ci désire prendre connaissance du testament du grand-père défunt, parce qu'elle voudrait qu'Eberty, qui n'a pas de fortune personnelle et a vécu des rentes de sa femme, ne se trouvât pas sous la dépendance de ses enfants, à leur majorité. La brave femme a l'intention de laisser à Eberty, en mourant, l'usufruit de toute sa fortune personnelle, au cas où elle ne pourrait pas disposer en sa faveur d'une partie de l'avoir du grand-père. Meyerbeer se plaint d'avoir perdu plusieurs heures pour retrouver ce testament. Le soir, il se rend à la répétition générale d'*Euryanthe* (12).

Le dimanche 3 avril, il travaille au 2e finale d'un chœur nouveau : « A l'honneur, à la victoire! » Il est allé entendre « une délicieuse petite sonate de Beethoven avec accompagnement de violoncelle. Le scherzo, en particulier, a quelque chose d'éthéré, de spirituel ». Il a entendu aussi le quatuor N° 15 de Beethoven, « un de ses derniers ,remarque-t-il, puisqu'il en a écrit dix-sept. La première partie est difficile à comprendre, sinon tout à fait incompréhensible. Mais le scherzo est excellent. Il dîne chez sa mère et y demeure toute la soirée, pour travailler à son chœur. « Si j'écrivais un opéra pour la Malibran, dit-il dans une note complémentaire, je choisirais *la Figlia del Aria* de Gozzi ».

(11) C'était la première audition à Paris (27 mars).
(12) Arrangée par Castil-Blaze. La première eut lieu le 6 avril.

§

Subitement, sur ces mots, s'arrête le journal que Meyerbeer avait pris la résolution de tenir avec ponctualité, au début de l'année 1831. Nous ignorons quel a pu être le sort du manuscrit original, dont les Archives de l'Opéra possèdent une copie, entièrement rédigée en allemand.

Tel quel, ce document unique révèle un homme sensiblement différent du Meyerbeer traditionnel des biographes. Le compositeur de *Robert le Diable,* — dont la partition, contrairement à ce qu'on dit généralement, n'était pas encore au point, — nous apparaît ici avec un caractère plutôt indécis et versatile que décidé et volontaire. Souvent malade, ou du moins indisposé, il forme des projets qu'il abandonne, comme la composition de ce *Portefaix,* dont le livret échut finalement à l'Espagnol Gomis, et fut joué sans grand succès, en 1835, à l'Opéra-Comique. Il ne semble pas pressé de produire, comme tels de ses contemporains. Il en avait d'ailleurs les moyens, objectera-t-on. Ce « travailleur infatigable », au dire de Chouquet, n'était rien moins que tel; et nous le voyons ici se plaindre presque chaque jour de sa paresse insurmontable. Meyerbeer, qu'on nous représente, d'autre part, comme taciturne, fuyant le monde et vivant en reclus, nous apparaît au contraire assez répandu dans la société, fréquentant assidûment théâtres et concerts; il ne manque presque aucune des séances de la Société des Concerts du Conservatoire, qui étaient alors bi-mensuelles. Il aime, fort naturellement, à se rendre compte de ce que font ses confrères, de ce qu'applaudit le public dilettante. Il s'occupe, non moins légitimement, de faire réussir son œuvre, en mettant tous les atouts dans son jeu et en déjouant les petites intrigues qui cherchent à la faire échouer. Et ce regard trop furtif que nous venons, avec lui-même, de jeter sur sa vie, n'est pas pour infirmer le mot sarcastique de Berlioz : « Meyerbeer n'a pas seulement le bonheur d'avoir du talent, mais le talent d'avoir du bonheur. »

J. G. PROD'HOMME.

TOUT VA FINIR[1]

—

XII

L'AUTRE MODÈLE DE PULBY

Marinette Croisdebois s'arrêta sur le seuil de la porte, ne sachant comme elle serait reçue, après trois mois de plongeon, sans un mot d'excuse. Et elle dit fièrement :

— Me voilà!

Elle avait un bibi tout neuf, des plus mil huit cent quatre-vingt, des bas de soie et les ongles peints.

Pulby la regarda par-dessus ses lunettes :

— Ah! te voilà, fit-il. Eh bien, d'où sors-tu, revenante?

Le petit modèle minauda.

— M'est arrivé un tas d'histoires.

— Je te croyais mariée, dit Pulby, dans une malle, coupée en morceaux, star à Hollywood, est-ce que je sais? C'est comme ça qu'on vous laisse tomber, sans prévenir? Il y a trois mois que je t'attends. Heureusement, d'ailleurs, que je ne t'ai pas attendue.

Marinette Croisdebois prit un air piteux, se mordit les lèvres.

— M'attrapez pas. Je vous raconterai. Soyez pas méchant!

— Je ne suis pas méchant, dit le peintre, mais tu m'as mis dans l'embarras. Sale gosse!... Qu'est-ce que c'est que cet attirail? Les ongles peints, maintenant, toute en soie. Tu as hérité?

— Non, dites donc!

(1) Voyez *Mercure de France*, n[os] 905, 906 et 907.

Elle se redressa, comme si on l'avait insultée.

— Enfin, est-ce que tu travailles, oui ou non? Si oui, tu tombes bien.

Il avait sorti, le matin, la grande esquisse pour sa fresque, laissée en plan, depuis l'absence du modèle. Une grande figure nue, à gauche, sous un arbre, n'était qu'ébauchée.

— Tu veux poser?

— Bien sûr! dit la petite, en soupirant.

Elle ôta son chapeau, qu'elle envoya voler sur le divan, secoua ses boucles, une tignasse rousse, flamboyante. Elle regarda le peintre, interrogative :

— A poil?

— A poil, comme tu dis, fit le peintre, disposant déjà sa palette.

L'autre se mit nue en un tournemain, retrouva la pose tout de suite, de trois quarts et le corps infléchi, les bras levés vers un branchage imaginaire.

— Ça va, dit Pulby.

Il commença de peindre.

— Tu peux parler, tu sais.

Mais Marinette ne disait rien. Ce n'était pas d'être nue qui la gênait, c'était de s'y mettre.

— C'est tout? demanda le peintre, au bout d'un moment.

Ce n'était pas qu'il attachât de l'importance aux propos de la demoiselle, mais il aimait, en travaillant, ce ronron, ce bruissement de vie, né de la forme immobile et vivante, devant lui.

— J'sais pas si je dois dire, fit la petite.

— Dis toujours.

— Eh bien, voilà. J'ai trouvé un nouveau « biseness ».

— Quelque gigolo, pensa Simon, Comment s'appelle-t-il, ton *biseness?* Pierre, Paul, Jacques? Un aviateur? Gentil avec toi?

— Pensez-vous? dit-elle, offusquée. Vous savez bien que je suis sérieuse.

Elle ajouta, ingénuement :

— Je fais les maisons de rendez-vous.

— Bravo! dit Pulby.

— C'est plus propre que de faire voyeur pour les peintres, reprit Marinette avec dignité. J'en avais marre. Des cochons, les peintres, vous savez. C'est à croire qu'ils ne font de la peinture que pour avoir des chopins chez eux avec les modèles. Je dis pas ça pour vous, monsieur Pulby, vous avez toujours été régulier avec moi. Mais enfin, les autres! Des séances de sellette et de canapé à cent sous l'heure, c'est pas digne. Maintenant, je gagne très bien ma vie. Chez Mme Jacqueline, rue des Bons-Enfants. Une maison tout ce qu'il y a de comme il faut. Il ne vient que des messieurs mariés, des habitués : enfin du monde convenable. Et puis, Mme Jacqueline ne veut pas de putains : rien que des femmes honnêtes, des chômeuses, des personnes qu'ont de l'éducation. Je n'ai que des copines distinguées, une infirmière, une horlogère, une comptable, et puis des mannequins, bien sûr. Des mannequins, c'est pas ça qui manque. Enfin, vous savez bien ce que c'est...

— Non, dit Pulby, rêveur.

— Sans blague?

Il ne répondit pas directement. Il dit, pour dire quelque chose, écœuré :

— Ça doit être crevant, ce métier.

— Le plus dur, ce sont les étages, dit avec conviction Marinette. Enfin, il y a quelquefois des types gentils. On travaille. On gagne bien.

Elle ajouta, l'air inspiré :

— C'est tout de même terrible, le chômage!

Cette ouverture sur l'enfer! « Quelle époque! se disait Pulby. Quel monde effroyable! Et les gens se drapent dans la vertu! Un romancier qui oserait dire ces choses-là passerait pour un saligaud. Et pourtant ces choses existent, cette démoralisation profonde — et la faim, aussi, qui veut ça!... » — Il songea aussi : « Bah! de tous temps... »

Il regardait toujours, de la toile au modèle, le corps nu, tordu, aux bras élevés, devant lui, si frais, si pur, laiteux, chauffé de transparences roses, dans son inno-

cence de fleur. « Heureusement qu'elle est inconsciente! » pensait-il.

Il se mit à rire, à part lui.

— Ma nymphe de Diane, c'est trouvé! Comme nu chaste...

Puis, se reculant :

— Fatiguée?

— N... n... non...

— Repos! commanda-t-il.

Il se leva, posa ses pinceaux, sa palette. Marinette abaissa les bras, avec lenteur, s'étira, le corps lumineux cambré, les seins hauts. Pulby détourna le regard, leva les yeux sur le visage dru, la petite face de bête rose, rousse, tachée de son, aux yeux verts, à la bouche large. Elle était, en détail, parfaitement laide, cependant vivante, attirante. Elle ressemblait à la démone.

— Cigarette?

Il jeta une cigarette, que la fille prit à la volée, fit craquer son briquet, approcha la flamme du museau tendu, qui flamboya soudain, dans la lueur. Marinette s'assit, les jambes croisées, les mains au genou, et se mit à fumer, en gonflant ses joues, d'un air grave.

— C'est fort, votre tabac. Qu'est-ce que c'est?

— Caporal, dit Pulby. Il s'écarta, d'un pas lourd, bourra une pipe. La vie était absurde, dégoûtante. Il revint à sa toile, inspecter ce qu'il avait fait. « Ça fera peut-être très bien dans un musée, d'ici cinquante ans », avait dit Jean. Eh bien, peut-être, oui! Au moins, la peinture, c'était tourner le dos à la vie, porter sa pensée sur un autre monde, où le rêve seul était beau, et pur. Il s'était remis à son travail depuis huit jours, farouchement, comme dans une plongée, où se fuir. Il n'avait pas revu Nelly, n'avait pas cherché à la voir. Elle aussi s'était retirée. Mais la scène étonnante le hantait : Nelly dans ses bras, ce baiser; et l'impossible révélé. Il aimait la maîtresse de Jean, il en était aimé. C'était à la fois magnifique, épouvantable, et déchirant. Il fallait couper court et fuir. Le vertige lui avait decelé l'abîme, à ce coup de vertige révélateur. Sa pensée fluait, se perdait. Il avait re-

tourné contre le mur le portrait de Nelly, pour n'en être plus obsédé. Il la reverrait, elle, sans doute, un jour ou l'autre. Plus tard, pas tout de suite. Que diraient-ils? Que pensait-elle? Que voulait-elle? — Il faudrait parler, s'expliquer, rester des amis, — mais sans plus. Etait-ce possible? — Il écartait sans cesse de son esprit ce sentiment de trouble, ce malaise, qui depuis dix jours l'irritait comme une présence sourde en lui, ou la menace d'un danger. Mais c'était de lui-même qu'il fallait se débarrasser...

Marinette fit un mouvement. Simon l'aperçut, les yeux fixés sur lui, étonnée de son silence. — « Ah! oui, Marinette... » Il l'avait tout à fait oubliée. Elle se leva, tranquille, dans sa nudité chaleureuse. Et le désir saisit Pulby, de ce corps facile, habitué à se donner... Il ouvrit la bouche pour parler. Elle se méprit.

— On remet ça?

Il se contint, sourit vaguement.

— On remet ça. Vas-y, numéro!

Il se reprit à peindre, mais la main seule obéissait, et la pensée était ailleurs. C'était Nelly qui revenait en lui, comme un fantôme. Elle reposait sur sa poitrine, souple, tiède, fermait les yeux, offrait sa bouche. Cette nudité devant lui. Cette montée de sang, à la nuque, ces nerfs noués. Il ne voyait plus... « Ah! oui, Marinette... » Entendant son nom, dit à voix haute, malgré lui, le petit modèle tourna la tête. Pulby se leva, posa ses outils, l'appela, sourdement :

— Viens là!

Elle se rapprocha, étonnée de ce visage violent. Il la prit rudement aux épaules, des deux poings crispés. Il la regardait dans ses yeux verts, la bouche tremblante. Elle comprit, rejeta la tête en arrière, stupéfaite.

— Non! quoi?... Vous?...

Il y avait des années qu'elle posait pour lui. Jamais il ne l'avait regardée autrement qu'en peintre.

— Oui, moi.

Il l'attira contre lui, avec violence. Elle émit une plainte légère, une lueur passa dans ses yeux, elle donna

sans difficulté sa grande bouche et s'abandonna. Elle eut l'impression d'être aimée. — Ces peintres, tout de même! A qui se fier?

Elle se releva du divan, pleine d'admiration.

— Eh ben, vrai!...

Puis hochant la tête, à elle-même : « Marinette, ma fille, tu ne seras jamais sérieuse!... »

Elle riait. Mais elle vit que Simon la contemplait, avec tristesse, l'air absent. Elle se recoucha contre lui, glissa son bras chaud sous son cou.

— T'as de la peine?

Il ne répondit pas. Il la berçait contre lui, l'âme gonflée du regret d'une autre.

Plus tard, il sortit du silence, — et, penché sur le brûlant visage :

— Ecoute. Es-tu libre?... Je t'emmène... N'importe où, tu veux? Tous les deux?

Elle caressait ce triste visage d'homme implorant, — si connu! — où le besoin de fuir s'inscrivait comme une pathétique espérance. Elle haussa les épaules, indifférente, sans raison de ne pas accepter.

— Si tu veux. Je veux bien.

XIII

LA CINQUANTAINE

Il faut avoir goûté des filles pour savoir qu'on peut s'en passer. « On ne peut aimer... Ah! grands dieux ce n'est pas le mot... se disait Simon; on ne peut vivre qu'auprès de quelqu'un à qui l'on puisse parler de soi; qui vous entende! » Au bout d'une semaine, il avait rendu sa liberté à Marinette, sur le quai de Toulon. Il riait lui-même de sa folie. Il avait rencontré Fourcroy, qui faisait du nudisme, à Antibes. Qu'est-ce qu'il devait penser, cet anarchiste? « Le père de Jean avec une poule? C'est marrant! » Mais Simon écartait Fourcroy, le destructeur.

Il avait reçu une lettre pacifiante de Nelly. Elle avait été grippée : de là son silence. Dès sa première sortie, étant venue à l'atelier, elle y avait appris l'absence de Si-

mon et demandait de ses nouvelles... Rien de plus. Une lettre gentille, qui s'achevait affectueusement sur un mot d'amitié. L'écriture, belle, déliée, correspondait à la jeune femme. Simon fut rassuré par ce message. Il retrouvait Nelly tranquille, et d'elle-même revenue au point, comme lui-même. Ce baiser sur la bouche, un enfantillage, une faiblesse. Heureuse, après tout. C'était un avertissement. Il y avait entre eux une amitié possible, sur ce fond acquis de tendresse. Pulby revint à Paris, confiant. Dans le train, au retour, il eut un malaise : ces palpitations toujours. La mer, décidément, ne lui valait rien, ni les bains de soleil. Il avait recommencé à fumer, et il fumait trop. Il faudrait voir Mésange.

Mésange vu fut rassurant. L'œil narquois comme à l'ordinaire :

— Naturellement, vous vous êtes fatigué. Cette idée, aussi, d'aller faire le gigolo sur des plages! A nos âges, mon cher, attention!...

Il la baillait bonne, Mésange. A nos âges? Jamais Pulby ne s'était aussi bien porté. Il était sain, alerte. Cette nervosité de cœur, seulement...

Un jeudi, dans la matinée, il alla acheter des couleurs, rue des Beaux-Arts, chez son marchand habituel, expert à lui préparer de petites vessies de couleurs, spécialement broyées. Il retrouva l'étroite échoppe avec plaisir : les taillis de pinceaux dans les pots, les cartons empilés, les toiles, cette odeur de thérébentine. Le père Jasmin était assis à son comptoir. Pulby lui trouva mauvaise mine. Ils bavardèrent. L'homme soufflait : « Le docteur assure que c'est de l'asthme », expliqua-t-il en hochant la tête. Il monta sur un escabeau pour atteindre un paquet ficelé, sur un rayon. Mais soudain, les deux bras levés s'abattirent, et le bonhomme resta plié en deux, la respiration coupée, une vilaine grimace sur sa face terreuse. Pulby l'aida à descendre, le fit asseoir. Jasmin avait l'air de souffrir atrocement; il ne pouvait parler, faisait signe qu'on le laissât tranquille. Au bout d'un instant, il reprit le souffle, soupira.

— Ça va mieux, dit-il... C'est terrible, ces suffocations.

On croit qu'on va passer, c'est le cœur qui s'arrête. Pour moi, je dois avoir l'angine de poitrine...

La crise finie, il était mieux; mais le visage exsangue, l'air ahuri.

— Comme si on ne pouvait pas mourir sans maladie...

Pulby avait pris ses couleurs, payé, était sorti. C'est le soir que la chose commença.

Il avait failli mourir, s'en était tiré, mais restait frappé. Mésange avait été parfait. Il conseillait au peintre de partir, quand il serait tout à fait remis. La campagne lui ferait du bien, il fallait changer d'atmosphère. Paris ne vaut rien aux convalescents. Cependant, Mésange était préoccupé de voir à Pulby un air sombre. Ce n'était pas le muscle appelé cœur qui était malade. Le docteur ne retrouvait plus son ami. Celui-ci se rongeait, perdait pied. Il y avait eu chez lui, dès les premiers jours, une fois rétabli, un sursaut : ce cri de joie, à la vue des premières feuilles vertes, sur le quai; la main tendue avec bonheur, au premier rayon de soleil. « C'est bon vivre! » Mésange avait admiré, une fois de plus, cette puissance d'attrait, l'appel de la nature, ce réveil de la vie chez les malades, après que le premier avertissement les a touchés, si vraiment ils ont cru, se sont vus mourir. Mais cette ferveur passagère était tombée, et Pulby se relevait dur, vieilli, comme hanté et sans confiance. Que recouvrait ce silence, en lui? Mésange en était réduit à deviner. « L'âge sans doute. Il ne m'a pas tout dit. »

C'était bien les choses non dites qui rongeaient Pulby. Il avait nommé Jean, appelé Nelly, dans ses délires. Ces nuits qu'il avait passées, d'heure en heure, dans le cliquettement intolérable des pendules! Tic-tac, tic-tac... tic-tac, tic-tac. En-core un jour... tic-tac... de moins... tic-tac... de moins... Ou bien encore, sans arrêt : un, deux, trois, quatre... Ces soubresauts du cœur, dans les ténèbres; cette main qui le prenait à la gorge. Soi vu mourant. Tout s'achevait, tout allait finir. Et comme tout tardait, cependant! Puis il tombait dans le néant, somnolait; se réveillait encore un coup, étonné de ne plus souffrir, et de ce répit; de ne plus sentir battre en lui ce

cœur disloqué : la conscience aussitôt lucide et torturante. Tout était présent, tout perçu, avec cette netteté horrible de l'esprit dans la maladie. Son passé, ses renoncements inutiles, l'échec perpétuel : Anne, l'Anglaise perdue, sa femme morte, les rares beaux jours d'Haravilliers, Chenneval mort, les soucis qui venaient de Jean, son talent fini... Il n'avait eu de talent que dans son passé, il ne végétait plus que sur ces cendres. Alors quoi? il n'avait employé sa vie qu'à s'efforcer, en s'enivrant de cet opium : faire quelque chose par quoi survivre, et savoir qu'on ne survivra pas — ou si peu, et qu'on n'en saura rien! Et qu'a-t-on dévoué à ce monstre dévorateur, le Scrupule? Tout, sa vie, sa chair, le peu de bien dont on eût pu jouir, dont avaient joui au moins les médiocres!... « Ce Guiraud, comblé; l'argent, l'Institut, les honneurs. Lui au moins il mourra content. Ah! Chenneval était enviable. Mort à trente ans, d'un coup, n'ayant pas donné sa mesure, mais la plume à la main, l'esprit rempli d'un grand désir de se réaliser, de faire son œuvre. Mort en pleine jeunesse, en pleine illusion aussi, sans avoir pensé à sa mort. Oui, Chenneval était enviable. Où serait-il, et que ferait-il aujourd'hui? Il vivrait dans le désespoir, comme moi, en survivant, dans un monde qui croule, va crouler; trop intelligent pour ne pas se rendre à l'évidence. Car déjà le sol tremble et se dérobe sous les pas... La révolution, cette ignominie... *Et maintenant voici les brutes*... La laideur, la haine partout. Un sombre effacement de toutes les valeurs un peu hautes, qui donnaient du prix à la vie, l'honneur, la beauté, les croyances! Tout est raté. Qu'est-ce qui était possible maintenant? Assister d'un œil impuisant à la destruction universellle... Pas d'autre avenir. — Autrefois, pourtant, il y avait eu des beaux jours... »

Il se souvint d'un bel été paisible, à la campagne. C'était dans les premières années d'Haravilliers. Le calme, et les rassurantes beautés de la nature, l'air à pleins poumons respiré, et soi, dans les champs, sous les arbres, baigné d'un rêve lumineux et participant, dans sa force, comme une plante, aux vertus vivifiantes de la terre. Il y avait

ces nuits, ces grandes nuits de lune sur le plateau; tout disparaissait, noyé, dissous dans la clarté céleste, tout n'était qu'un immense calme, une immense lueur astrale, une immense vapeur d'argent sur la vallée, un silence immense. Alors, il n'y avait que l'univers ordonné, les étoiles, l'amour épandu sur la terre, et l'âme jeune et confiante encore de Pulby à la mesure de ces apaisantes splendeurs... Mais tout cela était fini, à jamais, très loin derrière soi. Le passé! — A présent...

Le cœur se reprenait à cogner, comme un moteur. Pulby comptait ses battements, déréglés. Etouffer. L'angoisse physique... « Qu'est-ce que j'ai?... Il se fout de moi, ce Mésange, avec ses palpitations. Qu'est-ce qu'il cache sous son air tranquille?... Il faudra essayer d'un autre. Mais il me mentira, comme Mésange. » Il pensait au marchand de couleurs, le vieux Jasmin. « De l'asthme? Oui, il a une angine de poitrine. Comme il étouffait! Moi aussi, ça doit être quelque chose du même genre. Mais on me le cache, ainsi qu'à lui. Ils n'ont trouvé que ça : mourir en mensonge! Mourir comme on a vécu, sur des leurres. Leurres partout : la patrie, la guerre, le mariage, la paternité, l'art, la débauche même est un leurre. Et l'intelligence elle aussi. On croit comprendre, grâce à elle; et quand on a compris, on s'aperçoit finalement qu'elle ne sert qu'à faire voir le trou. Jean a raison, Fourcroy a raison, Guiraud a raison. Voilà où j'arrive : la vérité, c'est peut-être le contraire de ce que l'on a cru... Si c'était vrai?... »

C'était à crier au secours! — ou à se casser la tête contre les murs! — Le jour paraissait, trait blafard entre les rideaux, et Tao grattait à la porte, ouvrait les volets. Un jour encore. D'autres nuits. Dans chacune, Simon retrouvait l'horreur, et la boucle des noires pensées qui se refermait sur lui.

« Je vais mourir, cette fois ou une autre. Tout-va-fi-nir. Qu'ai-je fait de ma vie? Et je n'en avais qu'une! Avoir vécu, en Don Quichotte, dans une carapace de rêves, de vetos, d'interdits, de renoncements. Au nom de quoi? Au nom du devoir, de la vertu, de la règle qu'on s'est impo-

sée, — quelle absurdité! Et maintenant, voilà le vide ouvert et béant. Mais qu'est-ce que je regrette? Des bêtises. Eh bien, oui, sans plus : des bêtises. Enfin, vivre! Ça n'a pas d'importance, les bêtises, si du moins on a joui pleinement; si on a été soi, pleinement... » — Dans ces préfigurations de l'automne, et ce sentiment si poignant et si vif des jours qui diminuent, de la trame qui se resserre, le champ limité devant soi, la force qui tombe, — seul compte ce qu'on n'a pas fait, ce qu'on n'a pas eu, ce qu'on n'a pas été : un vainqueur, un maître, un amant... — « Bon Dieu! si je vis, si ce n'est pas encore pour ce coup-ci, ah! tâcher une bonne fois d'être heureux! Je ne veux pas crever sans avoir joui!... Aurai-je le temps? Cinquante ans! Même si je n'étais pas malade, c'est le bout de la route qui apparaît. Aurai-je le temps, avant d'être tout à fait vieux? — Tout de suite. Demain sera déjà trop tard. — Vieillir. Encore un problème : l'accommodement de soi à une autre vie, rétrécie, et qui n'ira qu'en rétrécissant... »

Il se rappelait une affirmation de Mésange. Mésange n'avait pas peur de vieillir. Parbleu! il avait une santé magnifique. « Tout en nerfs, rien qu'en os : il vivra cent ans! » — Non, ce n'était pas cela seulement : Mésange avait bien vu son propre cas. Il avait tout eu de ce qu'un homme ardent peut avoir. Les femmes ne l'amusaient plus; il en avait eu assez dans sa jeunesse, jusqu'au dégoût. Il acceptait de vieillir, pour devenir sage; ses folies ne lui laissaient pas la place d'un regret, derrière lui.

« Et moi, qui toute ma vie ai été sage, ce sont les folies dont je me suis privé que je regrette! Et tout va finir... »

Et ces songes ne le quittaient que pour reparaître, figurés dans une obsession terrible, maléfique, surgie des profondeurs de l'homme. Nelly, Marinette, la démone, Nelly, liées devant lui, confondues, l'une effaçant l'autre, l'autre revenant : le besoin de tendresse et l'appel du plaisir. Un mélange ignoble, obsédant. Mais Nelly l'emportait enfin, restait seule. Souillée du contact, Nelly physiquement désirée, Nelly jeune, fraîche, aux seins durs. « Elle m'aime. J'ai besoin qu'elle m'aime. Ce qu'elle vou-

dra, comme elle voudra, mais qu'elle vienne, — ou aller à elle!... » Ses scrupules, l'horreur même, tombaient devant l'idée de ce besoin, vital pour lui, devenu le signe de sa résurrection possible. « Que je l'aie, ou je meurs. » — Il repoussait, supprimait Jean, la justice, la morale, la délicatesse. Par cette idée de mort qu'elle détermine et porte en soi, l'égoïsme panique de la maladie simplifiait tout. Il n'y avait qu'un but, qu'une pensée. « Comment, je mourrais, moi, sans avoir... Mais que serais-je pour elle?... Que peut apporter à une fille ardente, jeune, un homme de mon âge, un infirme? — Ah! qu'importe! Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais de moi, qui ne veux pas mourir!... Qu'elle me soit mon Abisag, comme à David glacé la jeune fille, chargée de réchauffer sa couche... »

Renan l'a profondément discerné, c'est l'histoire de l'abbesse de Jouarre. On a vécu dans l'ordre et la raison toute sa vie; on a sacrifié son bonheur terrestre à une raison plus haute. On est en prison, la mort vous est assurée pour demain; dans le désordre universel, tout s'écroule de ce qu'on avait cru, on va jusqu'à douter de la raison plus haute. Paraisse, en ces dernières heures, l'occasion inespérée d'être heureux, même coupable, avant de mourir — qu'importe alors une vie de vertu devant l'imminence de la catastrophe et l'immensité de la mort! Suprême chance! Quand l'univers entier réclame le saut dans l'inconnu, il y a toujours un moment panique, dans chacun, où chacun éprouve le besoin de jouir avec force, une fois, la première et dernière, avant de tout perdre! Remplir sa coupe, — et mourir gorgé!

C'est une petite chose, certes, dans les bouleversements de l'univers, que le bonheur individuel! Mais en ces heures sans espoir, où plus rien ne compte, l'idée du bonheur entrevu, il n'est plus pour Pulby que cette planche où se raccrocher. Que lui étaient le monde, ses folies, les rêves de Jean, et les ambitions de Fourcroy, la révolution en marche? La passion balayait cela. La pensée de Nelly, unique, éblouissante, envahissait Pulby et s'élevait en lui comme le symbole de ses désirs insatisfaits. Il n'était plus qu'un homme assoiffé, au bord d'une eau claire, brusque-

ment jaillie sous ses pas. Il s'abandonnait aux féeries du rêve. De nouveau, c'était une musique, l'occasion d'un tourment ravivé, et délicieux celui-là, parce qu'il rayonnait pour lui d'un beau visage. « Ma fée Mab! O beauté, tendresse, jeunesse! Quelque chose de radieux et de fulgurant a passé près de moi, — et la raison lucide m'a fait voir la folie de toute espérance. Hélas! je n'en avais aucune. Je n'avais rien que cette ivresse tendre, au prix de quel arrachement, de quel déchirement, la pointe la plus acérée dans le cœur. Et ne pas même la voir, mais savoir pourtant que des bras qui m'appellent, qui une fois se sont levés vers moi, se tendent aussi, peut-être, dans leur solitude, vers un impossible bonheur! Qu'il n'y ait rien eu que cet éblouissement, cet enivrement, ces quelques paroles délicieuses, ce baiser! Que m'importe enfin, si tu m'aimes? Oh! alors, ne me laisse pas! Que veux-tu de moi? Je serai lâche. J'ai besoin, j'ai besoin de toi!... Oh! avant de mourir, Nelly, tes bras frais encore une fois à mon cou, tes jeunes lèvres sur les miennes, ta joue contre ma joue, ô Nelly!... »

Enfin, Jean était venu voir son père. Il avait été absent plusieurs jours, en tournée de propagande pour sa revue. Il ne savait pas son père malade. Quand il pénétra dans l'atelier, Mésange était là, et la présence du docteur amortit le choc. A l'entrée du jeune homme, il vit une crispation sur le visage de Pulby. Il sentit un malaise obscur entre les deux hommes, et, n'aimant pas les scènes inutiles, il prit tout de suite la parole.

— Eh bien, votre père nous a fait peur. Ces cœurs d'artistes, des fantaisistes, eux aussi! Enfin, tout va bien. Mais je dis à votre père qu'il devrait être raisonnable et faire ce que je lui conseille : quitter Paris le plus tôt possible, changer d'air. Vous qui avez de l'influence sur lui, vous devriez le persuader... (Sur un geste de Jean :) mais si, les fils ont toujours de l'influence sur leurs pères; plus ou moins bonne, mais ils en ont!

Il donna un coup de barre. Il fallait parler d'autre chose.

— Alors, ce grand soir, c'est pour quand? On fusille toujours aux Deux-Magots?

Jean Pulby haussa les épaules. L'ironie n'était pas son fait. Il n'allait plus aux Deux-Magots, lui non plus. La revue prenait tous ses instants. Il avait un air excédé. En même temps, il semblait plus froid, plus tendu que jamais, mais moins sûr.

— Que devient Fourcroy? demanda Simon, sans tenir, visiblement, à savoir ce que Fourcroy devenait.

— Je pense qu'il va bien, répondit Jean, l'esprit ailleurs.

La réponse étonna Pulby : — « Tiens, un froid? »

Fourcroy s'était retiré de la revue, à son avis trop doctrinaire, et qui se perdait dans les nuages, plus occupée de la philosophie de la révolution que des moyens de la préparer. Il était front commun, partisan de l'action immédiate et ne s'intéressait qu'aux masses, non à l'élite comme Jean. Il ne pensait qu'aux barricades, aux coups durs, à ceux qui les font. C'était un meneur, ambitieux à longues dents; un homme de la rue, un joueur de révolution. Jean ne jouait pas. Il fallait d'abord créer l'arme, donner une doctrine au parti, afin qu'il ne se trouvât pas dépourvu, si par cas la chance tournait en sa faveur. Il était étonné de voir venir à *Construire*, à ses réunions, des garçons de tous bords, incertains, en quête d'une doctrine, d'un plan positif auquel s'agréger. C'étaient ceux-là qu'il fallait avoir, et grouper : les détachés, transfuges des autres partis, ligueurs en rupture de ligue, anciens combattants mécontents, les gens à objection, qui demandaient un corps d'idées, avant de s'engager, voulant bien servir, mais en sachant quoi.

Jean parlait, précis, positif, gravement. Son père l'écoutait, un air d'ennui sur le visage, indifférent à tout ce qui n'était pas son amour et son espérance, son seul bien individuel. Que tout croule, que la révolution s'accomplisse, vienne la guerre! Le mourant Pulby n'aspirait qu'à sa gorgée d'air, dans l'asphyxie universelle. Mais ce père ne put faire en sorte qu'il ne remarquât le changement qui s'était effectué chez le jeune homme. Il y avait en lui moins de frénésie, moins d'affirmation et de certitude; au contraire, une tendance à l'idéologie toute pure;

et plus que jamais, Simon fut frappé par ce caractère mystique empreint sur les traits de son fils. De plus en plus, un missionnaire. Il semblait fatigué aussi.

Comme ils parlaient et que Mésange, à sa coutume, s'amusait en objections, Tao entra.

— Missié, c'est Mlle Martin.

Nelly! Simon sursauta, ne put se contenir.

— Qu'elle entre! Qu'elle entre!

C'était la première fois qu'il allait la voir, depuis sa maladie.

Nelly parut, en souriant, s'arrêta interdite à la vue de Jean, de Mésange. Mais elle se reprit aussitôt, retrouvant une contenance en mettant à la main le paquet qu'elle portait sous le bras.

— Je ne voulais pas vous déranger. Je vous apportais des épreuves. M. Marendaz aurait voulu avoir les bons. Je reviendrai...

— Non, non, dit Pulby. Restez.

Il couvrait des yeux la jeune femme. Il ne voyait qu'elle. Mais Mésange et Jean étaient là. Simon s'en avisa, tout à coup :

— Le docteur Mésange... mademoiselle Martin.

Fallait-il nommer Jean? Il hésita, et ne dit rien.

Nelly salua le docteur, tendit la main à Jean, qui la prit, le sourcil levé, interrogateur. Pulby, intensément, regardait la scène. Jamais encore son fils et Nelly ne s'étaient trouvés en sa présence, face à face. Il vit Nelly, un peu pâle, sans rien dire, incliner la tête; et Jean immobile. Mésange cherchait à comprendre, pressentant il ne savait quoi. D'un coup d'œil, il observa Pulby nerveux, Jean raidi, Nelly sur la défensive, indéchiffrable. Mais il l'avait déjà rencontrée. Où cela, donc?... Ah! la jolie personne des Deux-Magots, vue une fois? Une fois suffisait. « Ah! je comprends... »

Il dévisagea Pulby encore un coup. « Oui, je crois comprendre... »

Pulby rompit les chiens.

— Voyons ces épreuves, dit-il. Et, tourné vers les autres : Vous permettez?

Jean et Mésange s'écartèrent. Simon resta seul devant Nelly, qui dénouait la ficelle autour du paquet.

— Où sont mes lunettes, bon Dieu?... Avoir besoin de ça, maintenant!

Nelly prit les lunettes sur la table et les lui tendit. Elle vit les mains de Simon se lever en tremblant vers les siennes. Il avait les yeux droit sur elle, implorants et remplis d'une angoisse qui touchait presque à l'épouvante. Il dit, dans un souffle : « Nelly! », — puis, tout bas encore, pour elle : « Ça va? » Nelly tournait le dos à Mésange, à Jean. Elle sourit un peu, mal à l'aise, baissa les paupières, comme pour dire : oui.

— Venez demain, murmura Pulby.

Les paupières s'abaissèrent encore. Simon respira. Une main desserrée sur son cœur. Puis il aspira longuement, sans quitter Nelly du regard, — pour qu'elle sût. Enfin, elle était là!

Alors, il feuilleta les images qu'elle lui avait apportées, les signa. C'était bon. On pouvait tirer. Il appela Mésange, de sa voix naturelle, presque gaie.

— Docteur, venez voir...

Il montra les épreuves, sans hâte, l'une après l'autre. Le docteur les faisait passer à Jean. Approbation. Silence. Quand ce fut fini :

— Je m'en vais, dit Mlle Martin, très secrétaire, officielle. Je voudrais pouvoir porter ces épreuves ce soir à l'imprimerie. Cela presse.

Elle sortit. Cinq minutes plus tard, Jean se leva. Mésange en fit autant, par discrétion, voulut partir.

— Vous n'êtes pas pressé, dit Simon.

Le docteur se rassit, et Jean prit congé.

Pulby courut à la fenêtre, torturé. « Elle l'attend. Il va la rejoindre. » — Il souleva le rideau, appuya son front sur la vitre, aux aguets. Puis il vit Jean traverser la chaussée, atteindre le trottoir désert au long du quai, héler un taxi qui passait, — partir seul. Et Pulby soupira encore, rassuré.

Il revint tomber dans son fauteuil.

— Alors? dit Mésange, intrigué.

— Alors? dit Pulby, en le regardant.

— Mon vieux, je ne vous demande pas de confidences. Mais je crois que j'ai deviné.

— Vous croyez? fit Pulby, d'un air de douter.

Puis, il éclata :

— Eh bien, mon cher... j'en meurs!

— Mais saperlotte, il y a d'autres femmes! dit le docteur.

Simon secoua la tête, obstinément.

— Non. Celle-là seule...

— Eh bien! allez-y! dit Mésange.

XIV

LA ROMANCE A MADAME

Le lendemain, Simon attendait Nelly. Vers midi, elle envoya un pneumatique. Simon reconnut la longue écriture. Son cœur fit un bond. « Elle se décommande! » Non, Nelly ne se décommandait pas. Elle préférait ne pas revenir à l'atelier et donnait rendez-vous à Pulby au Parc Montsouris, à quatre heures. Il relut le billet, tranquillisé. Il n'y avait rien d'anormal; elle voulait le voir. L'idée lui vint de téléphoner chez Marendaz, pour confirmer le rendez-vous. Il eut Nelly au bout du fil, peu loquace. « Oui... non... c'est entendu... Tout à l'heure... » Il devait y avoir du monde autour d'elle. La voix était calme, posée. Tout à l'heure, il la retrouverait. Que faire, d'ici là? Attendre? Il ne pouvait rester en place. Travailler était impossible. Pulby regarda sa main, qui tremblait. Il rit de lui-même. « Quel enfant! » — Alors, il se décida, et sortit. Où aller? Un tour au Louvre? Au cinéma? Mais non! Il ne voulait pas être distrait. Il fallait rester avec soi-même, s'enivrer, se gorger d'attendre.

Le peintre aimait la rue, autrefois : cette vie d'autrui, ce mouvement, où se mêler, se retrouver, fuir et se perdre. Il prit les quais, l'esprit vacant, gagna l'île Saint-Louis, en fit le tour, les yeux sur le fleuve, les vieilles portes et les beaux hôtels pleins d'histoire, les grands arbres nus, nés de la berge. Ce spectacle était extérieur, ne

le touchait pas. Il y était pourtant sensible, d'habitude. Il marcha devant lui, au hasard, occupé de l'heure, si lente à venir, et pourtant, bientôt, qui coulerait si vite. Puis il quitta l'île, à peu près déserte, repassa sur la rive droite, s'engagea dans de petites rues provinciales, populeuses, animées de foule. Là, se confondre, se laisser porter au milieu des gens, étayé, comme protégé, parmi cette chaleur et cette odeur puissante de troupeau. Le solitaire Pulby, bien souvent, s'était ranimé à ce contact, l'humanité vivante autour de soi. Redécouvrir le sens de la tribu; sentir tout contre soi la chaleur vivante et émouvante de la harde. Simon se rappelait d'anciennes promenades, après de longues journées de labeur; et ce bienfait, de se retrouver, errant anonyme, harassé, au milieu des autres. Ces intimités aperçues, par une fenêtre ouverte, dans le soir chaud. Une fille qui chantait, dans sa chambre, à sa toilette, les bras nus; ces petits boutiquiers prenant l'air, en manches de chemise, sur le pas des portes. Comme il se sentait à l'abri du chagrin, du danger, de sa solitude, au cœur de cette animalité humaine, détendue! N'être qu'un homme entre les hommes. Aux jours les plus atroces de la guerre, dans le dénuement et l'absence totale d'espoir, il avait connu ce secours.

Maintenant, ce n'était plus du monde qu'il attendait aucun secours. Il n'y avait que lui au monde, — et là-bas, quelque part, dans Paris grondant, un seul être qui fût quelque chose pour lui. Lui, Simon, et Nelly là-bas. Il la voyait, à cette heure, dans son petit bureau, chez Marendaz. L'heure avançait. Nelly se préparait à le rejoindre. Simon imaginait ses gestes calmes et précis : les papiers classés, une lettre relue, la main posée sur l'écouteur du téléphone, dont la sonnerie retentissait. — Nelly. Tout effacé par elle. — Et il était rasséréné, dans son émoi, de sa décision, de ce parti qu'il avait pris de s'en remettre à elle, et fortifié par ce grand remuement de l'espoir, qu'animait l'intense désir qu'il avait d'elle. Il repensait à sa visite inattendue, au jour précédent. Il revoyait Mésange, et son coup d'œil rapide; Jean surpris, Nelly contractée. Qu'avait pensé Jean? Il devait bien sa-

voir que son père avait rencontré Nelly, chez Marendaz. Et elle, son mouvement de retrait, dès l'abord; puis ce redressement. Comme elle avait bien su cacher son trouble! Elle était forte. Mais lui-même, Pulby, Mésange l'avait deviné. S'était-il trahi? Devant Jean? Il balayait ces pensées obsédantes, revenait à Nelly. Si belle et présente, dans ce bref instant où il l'avait eue seule, face à face. Son regard pénétrant sur lui...

Il allait la voir. Comment la retrouverait-il? Que lui dirait-il? Il n'avait pas de plan; il fallait s'ouvrir devant elle, tout dire et se montrer à nu, l'attirer à soi, l'enlever de force. Sa vie désormais dépendait d'elle; et tout le ramenait à cette idée unique et aveuglante : « Elle et moi ». Il n'y avait rien d'autre. Rien n'avait d'importance qu'une chose : la gagner et se fondre en elle, être aimé d'elle, et c'était tout. Il était comme une barque à sec sur le rivage, près du flot, appelant la vague qui la renflouerait. Emporter Nelly dans cette barque, et voguer au loin avec elle. Seuls, oui; elle toute seule avec lui, au grand large, enivrés du vent. L'accepterait-elle? Pas question. Il ne sentait que son besoin d'elle, à combler, — ou sinon mourir. Mais non, il avait failli mourir; il vivait, il était sauvé. Grâce à elle. L'espoir le portait magnifiquement, et cet égoïsme total d'homme qui se noie et se raccroche au premier nageur de rencontre, quitte à l'entraîner au fond avec lui.

Simon s'avisa de l'heure, et il eut peur d'arriver en retard, de n'être pas le premier au rendez-vous, de manquer sa venue, son premier regard, du plus loin, quand elle arriverait. Il prit un taxi, se fit conduire à Montsouris. Elle avait écrit : Près de la grotte. Il y parvint et se trouva de dix minutes en avance. Il s'assit sur un banc, s'efforça d'apaiser son cœur. A quelle heure fermait-on le parc? Il consulta un règlement affiché sur un poteau proche. Ils n'auraient qu'une heure. Que le jour d'hiver tombait vite! — Il ne faisait pas froid. Une brume flottait sur le lac.

Il la vit, tout à coup, près de lui. Elle avait pris une autre allée, contourné la grotte. Elle était là, exacte, obéis-

sante. Elle n'avait pas très bonne mine. Simon se leva, d'un bond déhanché, à cause de sa jambe. Il saisit la main de Nelly.

— Vous enfin!...

Ils s'assirent, tous deux, sur le banc.

— Vous enfin!...

Mais Simon ne pouvait parler; il regardait intensément la jeune femme, ne pouvant croire à la réalité de cette présence désirée. Tant de choses à dire! Il lui prit le bras sous le sien, se rapprocha d'elle. Comme il était difficile de s'exprimer! Il eût fallu saisir Nelly contre son cœur, et que tout vînt de leur silence. Elle se taisait. Simon ne put supporter de la retrouver ainsi, muette, immobile. Il se jeta d'un élan dans l'abîme.

— Je ne peux pas vivre sans vous!

Il la sentit frémir et, tout de suite, donna libre cours à sa plainte.

— Je ne peux pas vivre sans vous! Nelly, je vous ai attendue, tous les jours. J'ai failli mourir; en vérité, j'ai cru mourir. Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? Sans vous, sans votre pensée, je serais mort. J'ai voulu vivre, à cause de vous. Le savez-vous? Oh! parlez... Que suis-je pour vous?... Avez-vous songé à moi, à nous? à notre dernière rencontre?... Dites, parlez, mon petit... mon enfant... mon bien!

Il aurait voulu l'embrasser, l'étreindre, retrouver ses lèvres, et il ne savait quoi le retenait. Il faisait jour encore; des gens passaient à petits pas dans l'allée. Nelly était assise, inflexible et lourde, près de Simon; très pâle et comme enfoncée dans une sorte de résistance morne. Il la pressa encore.

— Parlez-moi. Avez-vous un peu pensé à nous?

Elle fit un mouvement de tête, gravement.

— Oui, j'ai beaucoup pensé.

Elle le regarda, sans se rapprocher. Elle avait un air malheureux, et il ne la reconnaissait pas.

— Qu'avez-vous pensé?

Elle eut un geste vague.

— Ah! tant de choses... je ne sais plus, je ne puis vous dire.

Il se pencha vers elle, au plus près, et sans souffle, le cœur lui battant dans la gorge :

— Le savez-vous, que je vous aime?

Il n'attendait pas de réponse. Un geste, un regard eût suffi. Nelly ne bougeait pas. Elle dit *oui*, sans étonnement. Simon recula, pour mieux voir son visage. Suspendu à ce qu'elle allait dire :

— Alors?

Elle leva les yeux vers les siens. Son visage était sans aucune expression, mais Pulby remarqua le coin de sa bouche qui tremblait. Elle fit un effort, détourna le front et murmura, d'une voix blanche :

— J'ai peur.

Simon sursauta.

— Peur?... De moi?

— De vous, de moi, de la vie... Je ne puis parler. Je ne sais plus ce qui se passe en moi. Je ne sais plus ce que je veux... Je n'ai plus confiance en moi, en personne. Je ne veux plus rien. Je ne peux rien pour vous...

Elle ajouta, navrée, pleine de pitié pour elle-même :

— Je n'ai rien à donner. Voudriez-vous de moi sans amour?

Il dit, honteux de ne penser qu'à lui :

— Oui, ce serait toujours cela...

Nelly haussa les épaules, à ce propos d'homme. Une aventure, encore? Qu'est-ce qu'ils avaient tous, ces hommes, à la désirer?

— Et quand vous m'auriez eue, en seriez-vous moins malheureux?

— Bah! qu'importe! gémit Simon : je t'aurais eue!

Il ajouta, avidement :

— Je n'ai jamais eu de femme comme toi.

Nelly avait assez d'expérience pour comprendre que Simon exprimait ainsi devant elle sa vérité la plus profonde, le plus secret besoin de sa nature, mais cette flamme fumeuse et tordue ne la réchauffait pas. Il n'y avait plus de confiance en elle; plus assez de jeunesse

peut-être, pour ce don gai de soi, dont elle était sollicitée, qui ne lui eût rien coûté autrefois. Il n'y avait en elle qu'un ressort brisé — et ce dégoût : « Une coucherie de plus, voilà ce qu'il m'offre!... Je serais sa dernière aventure, à lui! »

Simon la prit par le poignet, presque avec violence, et l'attira sous son regard. Et solennellement, il l'interrogea :

— Vous, Nelly, se peut-il que vous ne m'aimiez pas?

Elle montrait son âme dans ses yeux. Cette question lui crevait le cœur. Pouvait-il douter qu'elle l'aimât? Elle aussi, elle avait besoin de lui.

— Serais-je ici?... Comment pouvez-vous douter de mon affection?

Elle leva la main, avec une tristesse impuissante, et la laissa retomber d'elle-même sur celle de Pulby. Il y avait, dans ce geste, tant de fatigue et si peu d'élan que Simon en ressentit un profond découragement. Dans son malheur, elle n'éprouvait pour lui que de la pitié. A cette idée, il s'écarta, révolté, presque furieux, comme si c'était elle qui le repoussait.

— Ah! non... pas ça!

Elle comprit, mais ne sut protester. Elle murmura : « Mais voyons!... », d'une voix faible, sans chaleur, tapotant de sa main la main de Pulby. Il ne put souffrir ce contact, cette commisération humiliante, retira sa main, qu'il porta à son front. Ils étaient l'un près de l'autre, et séparés. Il se mit à parler, les yeux vagues, dans la nuit venue, en face de la vérité sombre.

— Oui, je comprends... j'ai rêvé... Moi non plus, je ne puis rien pour vous. Vous êtes jeune, et moi je suis un vieux, un infirme. Oh! si, allez, je comprends bien — que vous n'ayez pas confiance, que vous ayez peur. — Il n'y a pas d'avenir pour vous près de moi... ou alors si morne! un dernier amour... Ne niez pas. Je vois clair en vous, en moi. Et moi, cependant, que vous donnerais-je?... Oh! j'avais rêvé! Comme j'ai bien rêvé! Comme je vous avais enlevée avec moi, Nelly, dans mes songes!... C'est fini, à présent... oui, fini!

Il était là, désespéré, près d'elle encore, attendant il ne savait quel prodigieux retournement, l'impossible! Un espoir décapité, chaud encore.

— Nelly, Nelly, si vous saviez pourtant! Ce que vous pourriez être pour moi! Qui vous a aimée de la sorte? Qui vous aimera jamais comme je vous aime? Qui aura jamais besoin de vous, comme moi j'ai besoin de vous?... Vous auriez été mon enfant, ma femme, mon amie. Nelly, tout ce que je n'ai pas eu, que vous m'êtes apparue ensemble, que j'ai espéré, à quoi j'ai cru!... Que vais-je devenir, à présent?

Il lui avait pris la tête entre ses mains et il la tenait devant son visage, ses yeux cherchant les yeux aimés à travers l'ombre. Elle laissa aller sa tête sur l'épaule de Simon. Il appuya la joue contre sa joue. Comme ils étaient proches l'un de l'autre! Si peu les séparait encore! Ah! qu'elle tendît ses lèvres, il vainquait, il l'aurait emportée à soi. Il sentait la respiration de la jeune femme sur sa bouche, à une ligne de sa bouche à elle. Mais il ne voulait pas bouger. Il voulait que ce fût elle qui donnât ses lèvres. Oh! alors, il l'aurait gagnée. Elle ne remuait pas, les yeux clos. Il l'appela encore dans un souffle :

— Nelly, ma Nelly... veux-tu être ma Nelly à moi? Je te bercerai, je te consolerai. Il y aura encore pour toi de la douceur à être aimée ainsi, même par un homme plus vieux que toi. Tu seras ma petite enfant.

Elle sentit les larmes de Simon rouler sur sa joue. Elle lui pressa la main. Ses paroles faisaient couler de la chaleur en elle.

— De quoi as-tu peur? Que crains-tu? L'amour? Mais mon amour ne sera pour toi que tendresse... Crains-tu que je te reproche ta vie? Viens à moi : la vie recommencera demain, je ne saurai de toi que ta présence, et l'avenir. Il n'y aura rien d'autre dans le monde. Nous quitterons Paris; où tu voudras, j'irai. Avec toi, pour toi, loin de tout!

De la main, il chassait, dispersait les fantômes adverses.

— Non, disait-elle d'une voix sourde... non, Simon, je ne peux pas. J'ai peur. Il y a trop de choses entre nous,

contre nous. Vous savez trop de choses de moi, — dont j'ai honte. Il n'y a pas d'avenir pour nous. Je ne peux plus aimer. Je serais une loque dans vos bras, à vos côtés. Oh! vous êtes mon ami, pourtant. On peut tout dire à un ami... Je suis si peu sûre de moi... Et puis, il y a quelque chose...

Elle frémit, redressée, les yeux sur l'horreur évidente dont elle était pleine. Simon crut comprendre : une pointe au cœur, le coup de couteau de la jalousie. Nelly joignit les mains, suppliante.

— Simon, je vous en conjure, Simon... Si vous m'aimez, j'ai besoin de vous, moi aussi. Restons des amis, rien que des amis, je vous en conjure.

— Ah! gémit-il, j'avais repris du goût à la vie, j'avais retrouvé l'allant, la jeunesse! Vous m'aviez rendu tout cela. Et maintenant, vous m'écartez, et vous me rejetez à mon doute, à ma solitude, à ma vie morne et sans espoir. Vous perdre, c'est très grave pour moi. Je ne savais pas que je tenais autant à vous. Je vous désire, je vous veux. Je n'ai jamais eu de femme comme vous! Je ne peux pas me contenter de l'amitié, quand vous existez, quand vous respirez...

Il ajouta, honteux de ravaler l'amour au seul désir, mais incapable de le cacher :

— Quand vous êtes belle.

Il la sentit frissonner. Il se tut, penché sur elle, silencieuse, atone. Qu'y avait-il sous cette atonie? Déjà il s'irritait de ce silence. Comme elle était loin! Au milieu de quelles pensées? Jamais, aux pires moments de mélancolie, de détresse, il ne l'avait vue si inerte, et si différente. Elle mordillait une feuille de lierre, arrachée au sol, près du banc, amère.

— Parlez-moi, je vous en supplie. Répondez, que je vous entende! Vous avez froid?

Elle n'avait pas froid. Elle ramena son renard autour de son cou, machinalement. Il la sentit si malheureuse, au fond de son mutisme, qu'une pensée lui traversa l'esprit, dans un éclair : « Qu'y a-t-il qu'elle n'a pas dit? Que me cache-t-elle? » Puis, à voix haute :

— Nelly, qu'est-ce qu'il y a que je ne sais pas?... Vous n'êtes pas libre?

Quelle folie! Elle secoua la tête. Il reprit :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Au mouvement qu'elle fit, il comprit qu'il avait vu juste, qu'il touchait enfin son secret, qu'elle allait s'ouvrir. Il dit, doucement, résolu à l'aider, fût-ce contre lui :

— Allons, confiez-vous, libérez-vous. Je suis votre ami Qu'y a-t-il?

Nelly Martin fit un effort immense, respira, pour lâcher ce qu'elle avait à dire. Il fallait parler maintenant, ou jamais. Et Simon entendit ces mots, prononcés d'une voix sans timbre :

— Il y a que Marendaz veut m'épouser.

— Quoi? fit Pulby.

Il avait très bien entendu. Le sol s'effondrait. Il eut la sensation vertigineuse d'une chute, mais il vit clair, comme à la lueur de la foudre. Que la question fût posée, c'est qu'elle n'était pas écartée. Il réfléchit, un instant, puis très calme, du fond de l'abîme; tout dépendait de la réponse, sur lui suspendue, décisive :

— Que comptez-vous faire?

— Que dois-je faire? demanda Nelly.

— Vous l'aimez?

Elle ne répondit que par un haussement d'épaule.

— Et lui?

— Je crois qu'il m'aime. Il me le dit. Il n'est pas beau, il n'est pas jeune. Il est seulement très bon pour moi. Il veut faire de moi sa femme. Il m'assure que je resterai libre, que je trouverai près de lui le bonheur, celui qu'il me faut.

Elle eut un rire bref, pleine de mépris pour soi-même.

— Le bonheur!... Des enfants, un foyer, tout devenu facile, plus de pensée à soi, plus de lutte. Enfin, le bonheur! Nelly bourgeoise!

— Cela vous tente? fit Pulby.

— Ce serait une fin, dit Nelly.

— Lâche! gronda Simon.

— Oui, lâche, répéta la jeune femme. Cela sera petit,

médiocre, bourgeois. Mais il y aura de la douceur. Plus d'amour, ah! non... de la douceur! Vivre les yeux fermés, dans le coton. Plus d'intelligence, pas de génie! la paix enfin. Et puis la romance à Madame... Il paraît que c'est nécessaire. Toutes mes amies ont passé par là, celles qui étaient les plus férues d'indépendance. A présent, elles sont très contentes. Il ne faut pas m'aimer, Simon. Je ne le mérite pas, je ne le mérite plus. Je me dégoûte. Je suis lâche, oui, vous l'avez dit. Me marier, sans plus, en finir! Voilà ce qu'il me faut. Voilà où j'en suis. Voilà ce que j'avais à vous dire. Bien tombée, hein, votre Nelly? M'aimeriez-vous encore telle quelle?

Elle avait retrouvé son ironie, et ses paroles sonnaient dures et amères, dans son dépit contre elle-même. Elle ne revint à son naturel qu'en redevenant faible, humiliée et sans orgueil, la main sur la main de Pulby.

— J'étais venue vous demander conseil, mon pauvre ami. Vous savez tout. Je suis libre encore. Que dois-je faire?

— Où est le bonheur pour vous? demanda Simon.

— Dans la paix, murmura-t-elle sans courage.

Il n'y avait rien à répondre. Pulby se tut. Mais, dans un sursaut :

— Et moi?

Il ne put voir le geste de Nelly. Que tout allât à la dérive!

Ils se levèrent. Un gardien, au loin, agitait la cloche qui annonçait la fermeture du jardin. Simon et Nelly suivaient une allée, devant eux. Des couples enlacés, muets, le ciel sur la tête et l'illusion dans le cœur, s'attardaient sur leurs bancs, perdus en extase. « Les voilà, les heureux! » songeait avec dérision Pulby. Et il se voyait, près de Nelly, couple d'amants aux yeux des autres, mais si cruellement divisés...

Un crieur de l'*Intran* parut, son paquet de feuilles sur le bras. Le journal annonçait une manifestation, des bagarres. Ah! qu'importait au cœur blessé ce qui se passait dans le monde! Le monde était vide pour Simon, n'existait plus.

Comme ils approchaient de la grille, il s'arrêta, désespéré, ils allaient se quitter maintenant. Il sentit qu'une fois séparés, ils seraient séparés pour toujours, sans retour possible. Ils ne se verraient plus. Nelly, quoi qu'il advînt, Nelly était perdue pour lui. Nelly étrangère! Ah! au moins qu'ils ne se quittassent pas sur cet échec médiocre. Qu'il y eût pour elle quelque chose encore d'un peu tendre dans son souvenir! Simon s'arrêta, prit la main de la jeune femme, et d'un suprême élan, grave, solennel :

— Ecoutez, Nelly... Nous allons nous quitter. Oui, nous resterons des amis. Mais tu es jeune, toi, tu as la vie encore devant toi : quoi qu'il t'arrive et que tu fasses, écoute-moi! Je ne te demande qu'une chose : jure-moi, jure-moi que jamais tu n'oublieras que je t'ai aimée, tu entends! aimée; que je t'ai tendrement, follement aimée, et désirée, et que c'est toi qui m'auras quitté...

Il ne put achever sa phrase, les pleurs l'étranglaient. Il voulut porter à ses lèvres la main de Nelly, mais ce fut elle qui tomba en larmes dans ses bras, accrochée à lui, sans défense, au moment aussi de le perdre :

— Ah! Simon, mais je t'aime aussi, je ne peux pas te perdre...

Et il la reçut sur son cœur, donnée d'elle-même, à jamais.

— Allons, les amoureux! On ferme! dit un gardien à côté d'eux.

XV

LE CONGRÈS

Qu'allait-il advenir? Ebloui, stupéfait, comblé, Simon était sûr de Nelly. Elle n'était pas sa maîtresse. Il y avait entre eux une étonnante pureté. Il la savait à lui désormais, et leurs vies allaient se confondre. Auprès d'elle, il goûtait lentement de magnifiques fiançailles. Bientôt, ensemble, ils partiraient. Nelly, dans quelques jours, rejoindrait Simon à Marseille; ils iraient cacher leur bonheur

aux Baléares. L'avant-veille, le docteur Mésange vint chercher Pulby. Le docteur était fort satisfait de son ami, si merveilleusement remonté, devenu soudain si docile. « Les Baléares? Parfait! Le changement d'air sera excellent. » Le malin docteur avait ajouté, l'œil mi-clos : « Ne travaillez pas trop. » Pulby ne l'avait pas mis au courant des aventures de son cœur, mais Mésange n'en pensait pas moins. Il n'avait pas une confiance absolue en ses remèdes; il se doutait un peu que ce cœur s'était retapé de lui-même, avait trouvé tout seul sa panacée.

— Etes-vous libre, ce soir? Je vais au congrès des penseurs internationaux. Ça sera peut-être instructif. J'ai envie de voir ce que ces gaillards-là ont dans leur sac. Vous venez avec moi? Je venais vous chercher. Votre fils doit prendre la parole.

Simon, à l'idée de voir Jean, eut un mouvement de retraite, s'excusa. Mésange insista, le décida. « Après tout, pourquoi pas? » se disait Simon. Il était curieux de voir son fils au milieu des siens, en liberté. Et sans doute aussi céda-t-il à quelque sentiment plus obscur, quoique non avoué : comme celui d'une revanche. A ce jour, c'était lui, Simon, le vainqueur.

— Allons-y, dit-il à Mésange.

Un service d'ordre intérieur, sévère et bien discipliné, filtrait aux portes du congrès les adhérents. Mésange exhiba un laisser-passer de médecin; il paraissait partout chez lui, entraîna Pulby. « Le camarade est avec moi. » La foule était grande, et la salle bondée, éclairée à cru de projecteurs, et sur le grondement de cette masse, serrée et dense, du parterre comble aux galeries, les haut-parleurs, dans la fumée, transmettaient les avis, les motions, l'ordre du jour, et la liste des participants d'importance, délégués venus de toutes parts apporter l'adhésion de l'intelligence à la révolution universelle. Brassard rouge au bras, des commissaires jeunes, énergiques, canalisaient les arrivants. Mésange et Pulby trouvèrent place dans un bas-côté, derrière la table de la presse. De là, ils pouvaient voir la salle entière, bourdon-

nante; et devant eux, de biais, l'estrade où le bureau était massé, avec les organisateurs du congrès.

Simon regardait les visages autour de lui; il fut frappé par la jeunesse de cette foule, et surtout par la gravité de cette jeunesse, tendue, sans gaieté, sans un rire. Des étudiants pour la plupart, Montparnasse et le Quartier Latin, les écoles; et mêlé à ce flot parisien, un nombre considérable d'étrangers, des Allemands, des Juifs, des Scandinaves et des Russes, un ramassis de toutes races, tout ce refluement d'exilés, portant dans les yeux, comme au cœur, le signe de l'errance, l'homogénéité de l'espérance et de la foi. Il y avait beaucoup de femmes, jeunes, élégantes, les cheveux courts et les ongles peints, venues à la révolution à la suite, par la jeunesse et par le couple, spectatrices ou participantes, selon le gré de l'homme accompagné. D'autres, solitaires, attirées celles-là par la mystique, une flamme sombre au regard.

Sur l'estrade, autour du bureau, Pulby aperçut Jean, silencieux, près d'une fille du Nord aux cheveux pâles; et Fourcroy, animé, important à froid, plaçant autour de lui son monde, les délégués de l'Internationale, salués au passage de clameurs, d'applaudissements et de poings levés. Fourcroy s'assit, près d'une chaise restée vide, au centre du bureau, attira à lui le micro, réclama du geste le silence, et, l'ayant obtenu, jeta d'une voix mordante :

— Camarades...

Il excusa d'abord quelques absents, dont un de marque, annoncé, retenu ailleurs; et cette défection fit passer comme une houle de dépit dans l'assistance, déçue et soudain pleine de huées pour le « dégonflard », dont Fourcroy lut un message qui fut accueilli diversement. Puis, dédaigneux du bruit, il nomma les hommes présents autour de lui, écrivains, poètes, pamphlétaires, venus apporter de Russie le salut de la révolution au congrès; des communistes allemands, un Italien antifasciste, des Anglais, des Américains, un Chinois, un nègre, une Hindoue, vêtue de longues soieries blanches et l'étoile au front. Fourcroy parlait avec autorité, désignait chacun d'abondance, sans papier, d'une parole rapide et

précise. Dégagé, rompu aux habitudes de la tribune, et l'œil mobile sur la salle, reconnaissant et saluant les camarades, il exprima brièvement l'objet de la réunion : ce rassemblement d'intellectuels de tous pays, adhérents et sympathisants, ceux qui appartenaient au parti, ceux mêmes qui avaient des objections à présenter. Un hourvari monta : « Pas d'objections! » Mais Fourcroy étendit la main, exigea le silence, agressif soudain.

— Camarades, nous n'avons pas de temps à perdre. Chacun parlera à son tour. Cinq minutes pour chaque communication. L'ordre du jour est très chargé.

Il fut applaudi, se rassit, et donna la parole au premier orateur : un colosse roux, Ukrainien, qui parla en russe, avec de grands gestes, d'une voix chantante, au milieu d'une attention morne. Il fallut traduire son discours, qui fit peu d'effet. Fourcroy réclama un ban pour l'Ukrainien, un des héros d'octobre 1917. Ce rappel des temps héroïques suffit, l'homme fut applaudi de confiance. Un Anglais obtint ensuite le micro. C'était un vieil homme, rose et blanc, attaché au libéralisme, ennemi de la violence, qui d'une voix douce demandait aux hommes de s'aimer et de faire la révolution dans la paix. Un rêveur! Quelque protestataire, d'une galerie, émit une appréciation sans bienveillance, et, interrompant l'orateur, commença d'exposer ses vues. Fourcroy intervint, vivement :

— Pas de discussions dans la salle! Que ceux qui ont des objections à présenter viennent à la tribune, ils s'expliqueront. Je demande au camarade qui vient de dire des choses confuses, mais qui ne semble pas d'accord, de se faire inscrire et il parlera à son tour.

Il fut approuvé. Il avait pour lui l'autorité; elle plaisait. On revint à l'ordre du jour. Le succès fut pour un Français, un professeur, qui avait l'habitude de la parole et parla de jet, en marchant, de long en large de l'estrade, comme une bête en cage. Il avait une voix de gorge, aboyante, éraillée, blessée par l'effort. Parfois, du revers de la main, il étanchait la sueur ruisselant à son front, écartait une mèche grise qui lui balayait le visage. Il

était du peuple, avec le peuple; il lui jetait sa confiance, avec une violence passionnée, trouvant de verve, çà et là, un mot juste, le cri de sa révolte, noyé dans un verbiage de place publique, au milieu de pauvretés éculées : les sarcasmes, déjà centenaires, contre les gens à mains blanches, la littérature capitaliste et les obscénités psychologiques pour les Marie-Antoinette du régime. Il proclamait pathétiquement ce qu'il voulait, ce qu'il faisait :

— Nous voulons une littérature populaire, écrite à l'usine, au chantier, pour être lue à l'usine, au chantier; des livres écrits dans le peuple, par ceux du peuple! Nous voulons...

Mésange donna un coup de coude à Pulby.

— Regardez Fourcroy...

Pulby n'avait d'attention que pour son fils, au bas bout de la table, impassible, le visage dur et les bras croisés; il porta les yeux sur Fourcroy, enfoncé sur sa chaise, qui d'une main jouait avec son églantine rouge, et de l'autre pianotait sur le drap vert devant lui, observant la foule dominée; mais Pulby surprit son regard ironique, un instant croisé avec celui de son voisin, à l'oreille duquel, se penchant, il coula un mot à voix basse. Il n'avait pas trop l'air de croire à ce que racontait le professeur. Puis brusquement, impatienté, il griffonna un mot sur un papier, qu'il fit passer à l'orateur. Celui-ci se tut enfin, jeta un mot rude à Fourcroy, en regagnant sa place, derrière lui. Fourcroy haussa les épaules, sans répondre, et donna la parole à un autre, en lui glissant, à travers la table : « Pressons. Pressons. » L'atmosphère était lourde; les paroles tombaient; la salle s'ennuyait et remuait sourdement. Il y eut un flottement sur l'estrade. Il fallait une diversion. On vit Fourcroy se lever, sortir, revenir, en tenant un nouvel arrivant par l'épaule, étendre la main et crier, d'une voix théâtrale :

— Camarades, je vous présente l'écrivain allemand Hans Fuchs, évadé des geôles de Hambourg. Il va vous dire ce que c'est que le nazional-socialisme.

Une formidable clameur s'éleva de la salle ranimée, dans une explosion de fureur. L'évadé s'avança lourde-

ment sur la scène, et sans mot dire il tendit, pour les faire voir à la foule, ses deux poignets rougis par la trace des fers. Un cri, de nouveau, jaillit d'elle. L'Allemand demeurait immobile, sans parler, ses poignets tendus. Alors, d'un bond, l'assemblée entière fut debout, le poing droit dressé et l'*Internationale* s'éleva, du fond de toutes les poitrines. Pulby vit devant lui un jeune garçon, très pâle, les yeux pleins de larmes, qui chantait de toute sa force l'hymne de désespoir et de colère. Puis tout retomba; le silence se fit, frémissant. Il y eut un instant pathétique, chargé d'électricité : tous muets, la haine couvant. Une grande force venait de passer, et Pulby, honteux d'avoir senti la peur, les nerfs tendus, mesura désespérément sa solitude, au milieu de cette foule unanime, qui ne pensait pas comme lui. Une acclamation nouvelle monta vers la victime de la dictature allemande, immobile au milieu des cris. Puis l'homme regagna sa place, accablé, symbolique, morne, encore sous le poids horrible du bagne, écrasé de sa liberté retrouvée, à quoi il ne semblait pas croire.

Alors, dans le silence revenu, une voix s'éleva, solitaire et nette, du bas bout de la table verte, sur l'estrade : la voix de Jean Pulby, pâle, droit, les bras rejetés dans le dos, plus grand que sa taille; la voix de Jean Pulby qui disait :

— Camarades, vous venez de voir devant vous Hans Fuchs, victime du nazional-socialisme allemand. Je demande qu'il soit ce soir ici question du cas de l'écrivain russe communiste Stefan Karl, prisonnier par ordre des soviets, en Sibérie, pour crime d'opinion.

Il y eut un mouvement de stupeur, et puis, aussitôt, les cris, de toutes parts, éclatèrent, la salle de nouveau debout, furieuse et contradictoire : le feu mis aux poudres. Les uns acclamant Stefan Karl, Jean Pulby; les autres acclamant les soviets; deux camps dressés l'un contre l'autre, dans l'injure et la violence. Les femmes excitées hurlaient, heureuses de vibrer, de haïr, à côté du mâle assuré. Sur l'estrade même, le tumulte gagnant, Fourcroy avait bondi, la face blême, tout en gestes; on le

voyait s'égosiller vainement, au milieu du bruit, agitant à toute force sa sonnette, interpellant Pulby, toujours debout, qui cherchait à se faire entendre. Un semblant de calme revint, le bruit s'apaisa. Et Jean Pulby, dressé, cria encore :

— Je demande qu'une motion soit votée immédiatement et transmise d'urgence aux soviets, au nom de l'intellectuelle internationale, pour la mise en liberté, sans délai, de l'écrivain communiste Stefan Karl.

— Tu n'as pas la parole, cria Fourcroy. La question ne sera pas posée.

— Je demande que la question soit posée; que la motion soit mise aux voix.

— La question ne sera pas posée, répéta Fourcroy.

De la salle, d'autres cris montaient. Un petit groupe, soutenant Jean Pulby, vociférait, en scandant : « La motion! la motion! » Des protestataires hurlaient, couvrant la voix des minoritaires : « Les soviets! A l'ordre du jour! » Fourcroy, se voyant appuyé, pressentit la partie gagnée, près de l'être. Les dirigeants du congrès, levés autour de lui, l'approuvaient. Il obtint que chacun se tût, se rassît. Quand il put parler :

— Camarades, dit-il, j'ai le bureau tout entier avec moi. J'ai dit que la question ne serait pas posée. Elle ne le sera pas. Partisans ou sympathisants, nous devons être ce soir unanimes. La réaction nous regarde, nous sommes sous la menace du fascisme. Tous, ce soir, avec les soviets, pour la révolution et pour le peuple! Camarades, la plus grande preuve d'amour que nous puissions donner à la Russie soviétique, c'est de faire confiance à la sagesse des soviets pour trancher selon la justice le cas du prisonnier Stefan Karl!

Quelques rares cris d'hostilité furent étouffés dans la clameur d'approbation que ces paroles déchaînèrent. Fourcroy avait gagné. Avec un mépris triomphant, il se tourna du côté de Jean Pulby, lui montra la salle unanime, de la main. Jean Pulby voulut parler encore. Des huées couvrirent sa voix : « A la porte, la littérature! Fasciste! »

— Tu n'as pas la parole, jeta Fourcroy à son ancien ami. Assieds-toi, tais-toi!

— Race d'esclaves! murmura Jean. Et au fond de lui, pensant à ce Fourcroy : Tartufe!

Il se rassit, les bras croisés, renversé sur sa chaise, le buste haut, sans détourner les yeux de la foule déchaînée contre lui.

Simon Pulby, saisi d'horreur, ne pouvait quitter du regard le visage exsangue de son fils, terrible et beau dans sa défaite, isolé au milieu des siens, ne se démettant pas. Fourcroy avait donné la parole à d'autres orateurs. Le ronron des discours avait repris. Au bout d'un instant, Pulby vit Jean se pencher sur la table, crayonner un mot sur un papier, le faire parvenir à Fourcroy, puis se lever et quitter l'estrade. Fourcroy lut le papier, eut un sourire dédaigneux, et, de la main par-dessus l'épaule, le geste de l'indifférence ou de l'adieu.

Mésange et Pulby se retrouvèrent dans la rue. L'air libre leur rendit la respiration. Pulby étouffait, le cœur serré, asphyxié encore de ce bain de haine, de cette religion étrangère où il avait plongé, où il s'était senti deux fois vaincu, en lui, dans son fils. Il le devinait malheureux, déçu, rejeté du groupe qu'il avait choisi, où lui non plus n'avait pu vivre. Il éprouvait pour son enfant une pitié profonde, fraternelle. Il l'imagina par les rues, écœuré, violent, solitaire. Il aurait souhaité ardemment de se trouver sur sa route, de lui tendre les bras, de l'étreindre. Mais non, il savait bien que Jean ne se serait pas laissé plaindre, l'aurait repoussé : trop fier pour s'avouer battu, humilié.

— Il ne manque pas de cran, votre fils, dit Mésange, en mettant la main sur l'épaule de Pulby muet, près de lui.

Puis, plus tard, cédant à son goût continu de vaticiner, de conclure :

— Voyez comme la révolution use ses hommes. Votre fils est déjà dépassé. Le voilà de lui-même hors de son parti, dégoûté. Combien je le comprends! C'est un pur,

il ne transige pas avec les principes. J'ai lu sa revue; il reste dans sa ligne. Je ne connais rien à cette histoire Karl, mais je la devine : toujours le point de fait et le point de droit. Votre fils est du côté du droit, contre son parti. C'est un doctrinaire, il ne peut s'entendre avec les politiciens. Trop honnête! Avez-vous vu ce Fourcroy? Quel roublard! Comme il savait tenir son monde! Quelle autorité, quel dédain de ses partisans, de leur opinion, de la liberté! Il maniait ce public comme une pâte. Et ce public d'esclaves, que ceux qui savent parler mènent avec des mots, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils excitent en eux leur fanatisme. Ah! mon cher Pulby, ai-je tort de mépriser les hommes?

— Vous ne les méprisez pas, Mésange, vous avez pitié d'eux.

— C'est à peu près la même chose, dit le docteur.

— Mais de nous, des gens comme nous, comme vous, comme moi, qui donc aura jamais pitié? Car nous ne sommes ni de droite, ni de gauche, à force de chercher partout la justice, qui n'est ni de gauche ni de droite, et les gens du juste milieu nous dégoûtent, avec leurs perpétuels atermoiements. Politique partout : c'est-à-dire une masse aveugle, malléable, et des habiles qui la mènent, pour leur seul profit, aux boucheries, aux cataclysmes; les charlatans, les chanteurs d'hymnes, ceux qui font marcher l'orgue, pendant qu'on assassine Fualdès! Avec qui s'entendre? Il y a pourtant bien des gens comme moi, qui voudraient vivre, prendre un parti, mais que la politique écœure, parce qu'elle est l'habileté. Entre ces extrémistes, rien! Nous seuls, les pauvres bougres d'honnêtes gens, qui répugnons aux mensonges et aux violences, et que la violence mangera! Nous, fatalement, les victimes!

— Oui, c'est bien cela, dit Mésange : les victimes. Mais les victimes philosophiques n'ont jamais intéressé personne. On n'a jamais eu de pitié que pour les seules qui soient à plaindre, celles qui ne comprennent pas.

XVI

UNE MORT SANS EXPLICATION

Dans le train qui le menait à Marseille, Simon réfléchissait au cas de Jean. Il l'avait revu, deux ou trois jours après le Congrès. C'était bien ce qu'il prévoyait. Il avait retrouvé son fils irrité, lucide et barré, sans explication, sans un mot de plainte ou de regret pour son échec; ancré dans sa foi; jugeant bien Fourcroy, le parti. Des parleurs et des profiteurs, sans nulle foi profonde, expédients à se servir des circonstances, à se faire une clientèle! Au delà, l'idée restait pure. L'échec n'avait pas ramené Jean Pulby en arrière. Il n'avait pas une âme de transfuge; ce n'était pas l'erreur ou la fourberie de ses compagnons de lutte qui rendaient à ses yeux la lutte moins nécessaire et moins juste, et qui pouvaient faire que ce qui était à détruire eût cessé de mériter d'être détruit. Moins que jamais il ne fallait faiblir. Il fallait donner une âme à la révolution, et au delà des appétits, une intégrité de pensée qui obligerait les hommes nouveaux à être purs. Toujours les Barère, les Tallien et les Fouché avaient étranglé les Saint-Just et les Robespierre. Mais dans leur tombe de chaux vive, c'étaient toujours les Saint-Just et les Robespierre, les vaincus sacrés, qui avaient raison.

Pulby arriva un lundi matin à Marseille. Nelly devait l'y rejoindre le surlendemain. Ils s'embarqueraient aussitôt. Pulby était grave et comme en suspens, à l'orée de sa vie nouvelle. Il avait coupé les ponts derrière lui, écarté tous les doutes, les déceptions, les pensées mauvaises; et ce monde absurde qui croulait, entre l'hébétude et la folie de sang. Il n'avait pas vécu encore, il allait vivre! Il avait quitté Nelly joyeuse et prête comme lui, décidée. Délivrée, elle aussi, d'avoir su choisir et vouloir. Ce dernier regard qu'elle avait eu, confiant, tendre, si heureux...

Simon alla passer la journée à Aix, pour revoir le portrait de Granet par Ingres, et, s'étant plu dans cette ville, il y coucha. En rentrant, dans l'après-midi de mardi à l'hôtel Beauvau, à Marseille, il trouva une dépêche affolante de Mésange. Jean avait eu un accident. Mésange disait de surseoir au départ. Il fallait donc que ce fût grave. Simon décida de revenir, mais avant de reprendre le train, il put téléphoner à Paris. A la voix de Mésange, au premier mot, il comprit tout. Jean était mort. Mésange confirmait l'accident.

A la gare, Pulby vit le docteur accourir, les bras tendus, pour le recevoir et l'étreindre. Mésange ne put cacher la vérité à son ami. Jean s'était tué.

Il s'était tué, le mardi, à midi, dans sa chambre, d'un coup de revolver au cœur. Devant ce cadavre étendu et cet immobile visage, à qui la mort avait rendu quelque chose de sa grâce enfantine, en dissipant les songes irritants de la vie, Simon, abattu, les mains jointes, ne savait que dire : « Pourquoi? » et, dans sa douleur, se heurtait à l'inexplicable. Son fils mort continuait à lui échapper, comme il lui avait échappé vivant. Jean n'avait laissé ni un adieu ni une lettre; pas un papier dans lequel il justifiât son suicide. Un mort nu, secret, sans pensée, sans raison plausible : deux fois mort. Que d'orgueil et que de solitude, jusque dans la mort! Sur ce mystérieux visage, Simon cherchait à retrouver les derniers signes de la vie, le souvenir, fugitif déjà, de la dernière image qu'il gardait de son fils vivant, lors de leur suprême entrevue. Il ne retrouvait que le souvenir d'un être plein de force et bandé par la résistance, tout à sa mission, à ses luttes, animé de l'idée intacte. Un vaincu, déçu par l'échec? Non, le regard de Jean, ses propos de colère et de mépris pour les habiles de sa bande, ne décelaient aucune angoisse. Physiquement, il était sain. Il ne se droguait pas, il n'avait pas de vices. Ce n'était pas un mort romanesque. Il n'était pas mort lâchement, par faiblesse, déficience de la volonté : mais par volonté, délibération solitaire et décision froide. Pourquoi? Etait-ce d'avoir conçu qu'en se séparant de

ses camarades dépassés, il arrivait à l'anarchie, et de s'y être refusé? Comment savoir? Tout tournait sans fin dans la tête vide de Pulby. Son enfant était mort, et s'était tué, voilà tout. « Est-ce ma faute? se demandait Simon. Ai-je été dur? L'ai-je blessé, de n'avoir rien compris de lui? Mais non, c'est lui qui m'avait rejeté depuis longtemps, comme si nous n'étions pas du même sang, de la même race... »

Pulby ne mesurait pas exactement la profondeur de son malheur. Il le voyait illimité. Ce n'était pas que son enfant eût cessé de vivre; son malheur datait de plus loin, à cause de cet enfant déjà perdu alors qu'il respirait encore; et ce deuil avait commencé depuis des années. Mais effondré devant ce lit, Pulby voyait naître pour lui l'aube d'un long désespoir futur, que jamais rien n'épuiserait, dans une solitude épouvantable, assombrie encore par la pensée qu'il n'avait rien pu pour son fils; que son fils avait cessé de l'aimer, et qu'il était mort seul, sans espoir, sans consolation, sans tendresse; malheureux, et seul : victime empoisonnée, comme tant d'autres, de son époque délirante. Mais quelle force il lui avait fallu, pour refuser aucun secours! Quand avait-il décidé de mourir? Etait-il résolu déjà, quand son père et lui s'étaient rencontrés ce dernier jour? Un détail, dans sa précision, rassembla l'esprit dispersé de Pulby. Aussitôt après le départ de son père, Jean était venu à l'atelier où Tao l'avait laissé seul. Une lueur, aux yeux de Simon : « Il est venu chercher son revolver. » Il se rappela l'incident du revolver par lui ramassé, tombé de la poche de Jean blessé, dans la nuit du 6 février. Il se revit soupesant l'arme, et la jetant dans un tiroir... Il courut au tiroir, l'ouvrit : le revolver n'y était plus. C'était bien cela : le revolver du 6 février... Ainsi donc, dès lundi, dans l'après-midi, Jean avait décidé de se tuer. Il est venu chercher l'arme, et il s'est tué le lendemain. Pulby, avec horreur, imaginait ces vingt-quatre heures, la soirée, la dernière nuit de Jean et sa dernière matinée. Le concierge l'avait vu sortir le matin, comme à l'ordinaire, remonter chez lui vers midi : il l'avait

trouvé mort, déjà froid, vers deux heures, en lui apportant son courrier. Ces détails attestaient la résolution prise, réfléchie; la rigueur de cette volonté destructrice. Et Simon revenait toujours à la cause première du drame, à son insoluble Pourquoi?

Une lumière l'éblouit soudain, dans ses ténèbres.

— Sa mère aussi s'est tuée. Fils de suicidée, c'est cela!

Ce n'était qu'un surcroît d'horreur. Alors, les morts commandent les vivants, au point de les empêcher de vivre? Non, Marthe était une malade; elle s'était tuée parce qu'elle se savait condamnée. Et Jean était sain. La cause n'était pas là. C'est vrai pourtant qu'il se vantait de mépriser la vie, enviait Saint-Just, avait vingt fois affirmé son dédain du risque, son indifférence à la mort. Mais le dédain du risque impliquait une raison de vivre : on ne risque qu'au prix d'une conquête possible. Et l'indifférence à la mort ne prouvait que le courage devant la mort : fait acquis, pour Jean, attesté par sa résolution glacée. La cause de la résolution demeurait invisible.

A genoux, près du lit funèbre, Simon scrutait désespérément le tacite visage à jamais refermé sur soi. Et dans son désarroi sans réponse, la parole terrible du Christ se fit jour en lui : « Vous marcherez sur votre père et votre mère pour venir à moi! » Oui, il y avait des religions pour prescrire ces choses monstrueuses. Mais ce n'était pas pour aller à Dieu que son fils avait marché sur son cœur de père... Tout de même, c'était pour sa foi — cette révolution haïe déjà — qui déjà comptait ses victimes...

Mésange vint. Lui aussi cherchait à comprendre. Debout, sans prière ni révolte, au pied du lit, une fois de plus le dur médecin contemplait le fatal mystère, où la pensée des hommes vient buter. Il n'avait pas pitié de ce cadavre : tout était fini pour lui maintenant. C'était l'humanité entière des vivants, destinés à cela, qu'il plaignait à travers ce mort, comme toujours à travers les autres. Mais la douleur du père, et la jeunesse aussi de ce visage l'étreignirent.

— Pauvre gosse! dit-il. Il aura fait trop tôt le tour des choses.

Pulby l'entendit, leva la tête et vit le docteur.

— Ah! vous!... fit-il.

A l'aspect d'un vivant, ses larmes éclatèrent. Il n'avait pas pleuré encore. Il pleura aux bras de son ami. Mésange l'entraîna.

— C'est inexplicable, gémissait Pulby.

— C'est la vie qui est inexplicable, dit le docteur. Nous ne savons les causes de rien, et moins encore les causes de la mort volontaire d'un être jeune. Des vieux, encore, cela s'entend : la décrépitude, la fatigue, l'horreur de vieillir. Mais là!... Nous ne savons rien de la jeunesse, obscure à elle-même. Tout suicide comporte une énigme. Nous ne pénétrerons jamais les raisons de ce pauvre enfant. Qui l'a déçu? Son rêve? Non; l'autre soir, quand il faisait tête, tout seul, à ses amis hostiles, à cette foule hurlante, non, ce n'était pas un être abattu. Si seul même, tel que je me l'imagine, il devait trouver dans sa défaite un soutien, une raison d'orgueil. Il était engagé à fond dans l'action, cet alcool. Mais l'ivresse tombe. Alors, tout peut apparaître inutile. L'action pour l'action est inopérante, elle ne donne pas le bonheur. La révolution, pas plus que la guerre, ce n'est pas un sens de la vie. Elle peut cacher un instant le pourquoi des choses, la mort fatale, au bout de tout. Savoir si ce n'est pas de cela que votre fils est mort? Il avait supprimé tous les paravents qui masquent l'inutilité de la vie, les mensonges sacrés, la patrie, l'amour et l'honneur, la religion, le dévouement. Au delà des barrières renversées, il y a encore le mur, où se casser la tête... Il ne faut pas chercher à comprendre, et il a compris. Trop jeune pour supporter cette épouvante. La révolution use vite. Il est allé au bout de lui-même, et de tout, d'un trait. Dans sa négation, jusqu'à la négation de soi-même, au refus de vivre, il a trouvé le gouffre avant les autres. Peut-être!...

Le docteur répéta :

— Peut-être! C'est cela, — ou bien autre chose. Nous ne saurons jamais. Pleurez, Pulby, laissez-vous aller à

votre peine. C'est la seule consolation que mon amitié puisse vous donner, — et elle est mince.

Il ne disait pas sa pensée profonde, l'autre chose entr'aperçue, naturellement venue à son esprit de médecin. Dans tout suicide, il y a toujours une cause physiologique, un phénomène de non-résistance, quand la force vitale a défailli. Ne se suicide pas qui veut. Mais, par pitié pour son ami, malgré l'intransigeance du savant en face de ce qu'il tient pour vrai, il mentit. Qu'importe un mensonge de plus au médecin, ce trompeur professionnel des mourants!

— Dites-vous qu'il a voulu mourir, Pulby; qu'il est mort librement, volontairement, et peut-être *gratuitement,* comme ils disent. La doctrine de l'acte gratuit, pour se prouver à soi-même, une suprême fois, qu'on est libre, peut n'avoir que cet aboutissement-là. Et votre Jean n'est pas le seul de son âge qui aura su finir ainsi.

Inutile pitié. Pulby gardait encore un sujet de doute à calmer, le plus atroce.

— Mésange, vous ai-je dit?... Savez-vous que sa mère s'était tuée?

Le docteur fit un signe de tête affirmatif.

— Mais il ne le savait pas! dit Simon, cherchant à écarter encore l'explication pour lui horrible, la mort commandée par une autre.

— Il n'avait pas besoin de le savoir, dit Mésange.

— Mais sa mère avait un cancer. Et il était sain...

— Il y a des cancers moraux, fit le docteur.

Le silence, entre eux, retomba.

Plus tard, Simon murmura, sourdement :

— C'est moi qui aurais dû mourir, docteur. Il fallait me laisser mourir.

Comme il avait les yeux baissés, il ne vit pas Mésange lever la tête, à ce propos.

Nelly entra, s'agenouilla au pied du lit.

Simon la regarda, d'un œil atone, comme si elle eût été une autre. Elle lui était devenue étrangère. Tout bonheur était impossible.

XVII

IL NOUS FAUDRAIT RETROUVER DIEU

Simon ne revit pas Nelly Martin, qui ne chercha pas à le revoir. Quelle qu'en fût la cause — inexpliquée — la mort de Jean les séparait. Pulby, dans son malheur même, trouva une raison de vivre, si c'est vivre que de pleurer un fils. Mais pensant à sa mort, aux dissentiments qui les avaient séparés, à ses idées, à son mystère, il reprenait singulièrement possession de lui, son enfant; et l'amour, le chagrin, le deuil, épurant en lui l'amertume, lui rendaient ce fils désormais : ce fils malheureux et sans voix pour le contredire.

Un doute encore le rongeait, comme une plaie profonde, venimeuse. Jean avait-il su que son père aimait Nelly, qu'il allait partir avec elle? N'était-ce point de cela qu'il était mort?

Le docteur Mésange n'avait pas fini de servir Pulby. Il avait deviné bien des choses. Il voyait Pulby, près de lui, demeurer songeur, miné d'un mal non avoué. Il laissa passer quelque temps, puis, un soir, il se décida.

— Allons, mon vieux, dit-il en le regardant dans les yeux : vous n'avez pas peur d'un coup de bistouri? Ce sont les choses qu'on ne dit pas qui empoisonnent. Il y a quelque chose que vous ne dites pas, et qui vous étouffe. Allez-y, débridez et confessez-vous! Je suis là pour ça.

— Vous avez raison, dit Pulby. J'étouffe.

Il dit tout, se vida. Exprimés, ses monstres prirent corps devant lui. Ses fantômes, dessinés, se rapetissèrent. A les avoir communiqués, il n'était plus seul en face d'eux.

Quand il l'eut longuement écouté, Mésange dit, en secouant les cendres de sa pipe :

— Mon cher, je commence à croire que vous avez raté votre vocation. Ce n'est point un peintre que vous êtes : c'est un romancier. Vous avez une imagination merveilleuse. Malheureusement pour vous, au lieu que les ro-

manciers, pour s'en débarrasser, mettent leur poison dans leurs livres, quitte à empoisonner le voisin, vous vous intoxiquez avec les vôtres. Votre fils n'a jamais aimé Mlle Nelly Martin. L'amour ne compte pas pour les gens de sa génération : ils ont supprimé cela aussi de leur programme, et le souci de rebâtir le monde laisse peu de place chez eux aux occupations du cœur individuel, qui ont rempli notre jeunesse. Jean a pris Nelly, l'a rejetée. Une passade. Même s'il a su ou deviné que vous aviez des vues sur elle, je vous en donne ma parole d'honneur, ce n'est pas de cela qu'il est mort. Et je vais vous en faire la preuve. Dans six mois, Mlle Nelly Martin sera devenue Mme Marendaz. Ne me demandez pas comment je le sais : les médecins savent toujours tout. Eh! bien, elle aussi connaissait Jean. Elle s'est dit qu'il n'y avait rien, qu'il n'y avait jamais rien eu de sérieux, de lui à elle; qu'elle était libre, si elle l'a aimé. Si elle pensait un seul instant que Jean s'est tué à cause d'elle et à cause de vous, elle n'épouserait pas Marendaz, ni personne. Tenez-le pour bien assuré.

— C'est ce mariage qui m'étonne, dit Pulby, songeur. Elle était faite pour autre chose.

— Mais non, mon cher. Je ne trouve rien de plus naturel. C'est une femme. Elle avait misé sur l'indépendance et l'affranchissement. De bonnes blagues pour clubs féministes! A trente ans, dégoûtée du vide, l'affranchie en a tout bonnement assez, du culte de sa personnalité. Elle a peur d'être et de rester cette chose affreuse, une femme qui vieillira seule. Elle a rencontré un homme simple, sans complication, sans roman, qui l'aime pour elle et non pour lui; qui lui fera une vie facile, des enfants, un foyer, et lui jouera de la guitare. Les femmes sont faites pour cela, qu'elles le veuillent ou non. Et quand elles le veulent, eh bien, mon cher Pulby, ce sont elles qui ont raison, qui sont les plus sages. Quand Nelly, une première fois, a renoncé à Marendaz pour aller à vous, ce n'était qu'un retour de flamme. Vous étiez sa dernière illusion; c'est flatteur. Elle croyait encore à l'amour. Et si les choses avaient

tourné différemment, vous auriez vieilli ensemble, sans avoir le même âge : ç'eût été terrible!

— Marendaz est plus vieux que moi, ne put s'empêcher de dire Pulby.

— C'est bien pour cela qu'elle l'a choisi. Plus vieux que vous, et, sans vous flatter, pas du tout artiste, et beaucoup moins intelligent. C'est plus sûr. A défaut de logique, les femmes ont un instinct qui ne les trompe pas sur ce qu'il leur faut. Celle-là a besoin de retrouver sa naïveté, sa propreté et sa dignité. Marendaz, c'est pour elle la solution paresseuse. C'est l'histoire de Lou Salomé avec Nietzsche. Vous n'êtes pas Nietzsche, mais Lou Salomé, une belle Juive, intellectuelle, qui l'aimait, quand il s'est agi de sauter le pas, a planté là le surhomme et tout son génie pour épouser un médiocre professeur de tout repos, et devenir une simple femme comme les autres. Mlle Martin ne veut plus d'amour. Elle ne se dit pas que tout va finir; elle vit dans l'instant présent. Ce qu'il lui faut, enfin, c'est être stable, c'est avoir un enfant, obéir à un homme, c'est rentrer dans la norme, l'équilibre, retrouver le rail, sa vraie route, — sa voie de femme. Un garage? Possible. Mais dans le sens de son instinct. C'est elle qui a raison.

— Peut-être, dit Pulby. Mais quelle drôle de chose, ces natures qu'on croit d'une seule pièce, inflexibles, et qui tournent, un beau jour, brusquement, à angle droit!

— Mais si c'est dans le coup de barre qu'elles finissent par trouver leur vraie direction? Tenez, je vais vous dire: Jean a raté sa vie, vous n'êtes pas content de la vôtre; moi, j'aime mieux ne pas trop parler de la mienne. Eh! bien, de nous quatre, c'est Nelly Martin qui a gagné. Elle seule, en rentrant, comme elle va le faire, dans l'ordre, dans son ordre physique et naturel. La femme est faite pour être mariée. Epousée, baisée, apaisée, avec un enfant dans les bras.

— Oui, les femmes ont bien de la chance, dit Simon. Elles pleurent des larmes qu'on voit et n'ont pas de soucis métaphysiques.

— Vous la regrettez? demanda Mésange.

Simon se mit à rêver.

— Elle est pour moi comme une morte, que j'aurais aimée. Maintenant, je ne suis plus du tout le même. Ce qui compte, c'est ce qu'on espère, et je n'ai plus rien à espérer.

— Vous êtes plus sage que je ne pensais, dit le médecin.

— Oh! non, je ne suis pas sage. La sagesse, c'est encore un enthousiasme, et je n'en ai plus. J'ai voulu être sage à trente ans. Cela ne suffit pas.

Il se leva, alla détacher un cadre, au-dessus du divan. C'était la petite couseuse, le portrait de Nelly enfant. Il le mit aux mains de Mésange.

— Tenez, docteur. Cette petite toile vous plaisait. Emportez-la. Elle sera mieux chez vous que chez moi, maintenant!

Puis, un peu plus tard, après que le docteur, ému, eut remercié en ricanant :

— Qu'est-ce qui nous reste, mon vieux?

Le docteur Mésange hocha la tête.

— Plus grand'chose, je le crains. Voyez-vous, il faut nous refaire ce qui nous manque : des certitudes, une moralité, des freins nouveaux. C'est moi, le sceptique, le matérialiste, qui vous le dis : il nous faudrait retrouver Dieu, mais ce n'est pas commode avec des cerveaux comme les nôtres.

— Sans doute, dit Simon, pensif. Et en attendant, accepter de vieillir, résignés, consentants, acclimatés à la maladie, aux misères, l'œil fixement ouvert sur les vérités noires...

— Quitte à regretter les mensonges, conclut le docteur.

Nesles, été 1935.

EMILE HENRIOT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Histoire de la Littérature française publiée sous la direction de J. Calvet, III. *La Renaissance,* par Raoul Morçay, J. de Gigord. — Edmond Huguet: *Mots disparus ou vieillis depuis le XVI*e *siècle,* E. Droz.

En publiant une *Histoire de la Littérature française,* l'Institut catholique a voulu mettre à la disposition des étudiants de sa Faculté libre un instrument de travail qui lui appartînt en propre et qui égalât en valeur celui que Gustave Lanson offrit en pâture, sous une forme plus ramassée, voici une trentaine d'années, aux jeunes lettrés de la Sorbonne. Sous la direction de M. J. Calvet, les volumes de cette *Histoire,* élaborés par les professeurs de la susdite Faculté libre, sortent, depuis quelques mois, à une cadence accélérée, de la librairie J. de Gigord. Le tome III, confié aux soins de M. Raoul Morçay, nous est parvenu récemment. Il est consacré à la **Renaissance,** l'une des périodes de notre littérature où règne encore, sur les idées, les doctrines, les œuvres et les hommes, une obscurité que les érudits, malgré leurs recherches et leurs efforts, parviennent malaisément à dissiper.

Chargé d'une lourde tâche, M. Raoul Morçay s'est acquitté de celle-ci avec aisance et conscience. A parcourir ses chapitres, soigneusement équilibrés, divisés en paragraphes de longueur variable selon l'importance des questions traitées, on sent que, passionné pour son sujet, il s'est efforcé d'en grandir l'intérêt en le vivifiant, grâce aux belles ressources d'une langue précise, claire, ferme, souvent frémissante et pittoresque. Hâtons-nous de dire qu'à son ardeur d'expression, il ajoute la modération dans le jugement et qu'il ne sort

point des limites qui lui sont fixées par son rôle pédagogique. Il expose avec impartialité les idées et les faits, plein de respect et souvent d'admiration pour des personnages et des écrits d'ordinaire antipathiques aux catholiques, rendant hommage à la sincérité et à la noblesse d'âme partout où il les rencontre.

En traçant les lignes précédentes, nous pensons au chapitre consacré par M. Raoul Morçay à l'esprit de la Réforme et à l'influence du protestantisme sur les lettres et les mœurs françaises. Ce chapitre contient, en particulier, dans un raccourci frappant, une curieuse évocation de Calvin, considéré comme un « surhomme », un des créateurs de notre prose, un artiste et un architecte de la phrase, un doctrinaire impérieux, mais cohérent et qui contribua puissamment à imprimer au XVIe siècle, endormi dans le plaisir et l'indifférence, la « secousse spirituelle », dont il sentait le besoin.

Il ne peut être question, en cette brève chronique, de rendre un compte exact du livre de M. Raoul Morçay; la matière en est trop vaste. Glanons, de-ci de-là, dans ses pages, quelques aperçus. M. Raoul Morcay pense que les protestants introduisirent en France les idées démocratiques et cherchèrent à ébranler la souveraineté des rois. On pourrait, croyons-nous, rencontrer des traces de ces idées dès le moyen âge, non seulement dans le peuple, mais dans la bourgeoisie. Par ailleurs, M. Raoul Morçay montre que le XVIe siècle fut un siècle d'universelle curiosité et examine les diverses formes de cette curiosité. Il signale l'apparition des premières relations de voyages, la naissance de l'exotisme; il voit un peu confusément, à travers Montaigne surtout, quel attrait exerça sur les humanistes la découverte de mœurs et de civilisations différentes des nôtres, quel trouble cette découverte jeta dans leurs esprits. Le livre de M. Atkinson, commenté par nous dans une précédente chronique, et qu'il ne pouvait connaître, lui permettra d'amplifier ses considérations, déjà fort justes, sur cette matière.

M. Raoul Morçay semble goûter à demi Ronsard, non sans raison. Par sa boulimie de science, le poète gâta la plus grande partie de son œuvre où s'étale un pédantisme de régent de collège. Quel dommage qu'un homme, gratifié par

le ciel de dons d'esprit si merveilleux et qui brillent dans tous ses poèmes inspirés par la nature ou par l'amour, ait éprouvé le besoin de surpasser, en connaissance de l'antiquité, les traducteurs, les exégètes, les grammairiens, gens de science dont il ne seconda nullement, dans leur recherche, établissement et édition de textes, l'activité féconde.

Signalons, au passage, dans l'ouvrage de M. Raoul Morçay, une très pénétrante analyse de la psychologie et des écrits de Montaigne sur laquelle se termine son étude de la littérature de la Renaissance. M. Raoul Morçay aborde, après cette analyse, la littérature qu'il dénomme pré-classique. Selon lui, au début du XVII[e] siècle, l'humanisme subit une crise; le goût de l'antiquité fléchit et l'appétit de connaissances devient si languissant que maints écrivains ignorent jusqu'au latin. Il ne semble pas qu'il en ait été tout à fait ainsi. Sans doute, les guerres intestines, prolongées jusque sous le règne d'Henri IV, ont-elles créé un état de trouble peu favorable à l'étude et à la méditation. Sans doute, les goûts du public déterminent-ils celui-ci à apprendre les langues vivantes (espagnol et italien), d'usage courant, de préférence aux langues mortes; sans doute, comme l'avait préconisé Ronsard, les gens de plume, souhaitant l'audience de lecteurs plus nombreux, substituent-ils, dans leurs travaux, la langue vulgaire (français) à la langue docte (latin). L'humanisme conserve néanmoins des sectateurs nombreux, comme peuvent nous en convaincre les correspondances de Peiresc et des frères Du Puy; il les conservera tout au long du siècle. L'enseignement du latin, d'autre part, ne nous paraît nullement se raréfier. M. Raoul Morçay ignore-t-il que, dans la plupart des écoles, les élèves le recevaient dès l'âge le plus tendre?

Nous apercevons un peu de flottement dans le travail de M. Morçay pour ce qui concerne la période pré-classique. La chronologie des œuvres nous y apparaît comme un peu brouillée. Pour nous, aux côtés de l'humanisme qui garde encore solidement sa place, figure la satire, née d'ailleurs de Ronsard, rendue florissante par la situation troublée de la politique et des mœurs. Régnier, que M. Raoul Morçay cite seul, tient, à la vérité, le premier rang parmi les satiriques; mais il est accompagné d'un bruyant cortège de bons

poètes en ce genre, les Sigogne, les Motin, les Berthelot et maints autres qui alimentent de leurs écrits des anthologies spéciales. Vers la même époque, naissent le roman pastoral et le roman imprégné de galanterie et, parmi eux, l'*Astrée* où se rejoignent les deux genres. Le roman réaliste, qui connaîtra une mince fortune, survient plus tard (*Francion* est de 1623). Dans la poésie, les libertins s'imposent en premier lieu. Ils ont si bien établi leur empire que Racan, homme fort pieux pourtant, tente, dès ses premiers essais, de se modeler sur eux, quitte à prendre, plus tard, une autre voie.

Voilà, croyons-nous, la première physionomie intellectuelle de la période pré-classique. Les mœurs, au sortir de la Ligue, sont restées rudes dans la société. Les romans, l'*Astrée* surtout, dont l'influence fut grande, puis les salons, l'Hôtel Rambouillet au premier plan, aideront à leur assagissement. M. Raoul Morçay fait de cet hôtel une peinture un peu fade et qui s'éloigne singulièrement de celle que nous avons découverte. Rompant cependant avec les opinions traditionnelles, il constate, et il faut l'en louer, que l'on doit « éviter de confondre l'Hôtel de Rambouillet avec les Précieuses ». Les Précieuses, en effet, constitueront une société à part, très variée d'espèces et qui florira dans la deuxième moitié du siècle.

L'Hôtel de Rambouillet nous a-t-il légué le concept de l'honnête homme? On ne le voit point. Ce concept de l'honnête homme nous semble être demeuré à l'état de préfiguration. C'est dans différents traités qu'il le faut chercher plutôt qu'à la cour ou dans les ruelles. Sans doute, surtout après le règne de Louis XIII, une certaine politesse et un certain raffinement se sont-ils introduits dans les mœurs, mais ils restent souvent en surface.

M. Raoul Morçay a illustré son livre de quelques planches tirées en phototypie. Il a accompagné chacun de ses chapitres d'une bibliographie généralement au courant des travaux modernes, mais où figurent, trop souvent à notre gré, aux côtés d'excellents volumes, d'autres plus médiocres et même des biographies romancées, indignes de servir de références.

La philologie a été l'une des créations les plus utiles de l'humanisme. Elle comptait, au XVIe siècle, des adeptes passionnés. Elle en retrouva en moindre nombre, au siècle suivant, parmi les grammairiens comme Vaugelas ou parmi les polygraphes comme Ménage, ou encore parmi les faiseurs de Dictionnaires, comme Furetière. Elle a subsisté, à travers le temps, toujours prête à s'éteindre et renaissant de ses cendres. Darmesteter, au XIXe siècle, et, plus tard, Remy de Gourmont, ont tenté de la poétiser pour adoucir son aridité de science exacte et lui attirer des sympathies. Il était cependant indispensable qu'elle restât à l'état de science. Elle a été, en définitive, ranimée, glorifiée, magnifiée par M. Ferdinand Brunot, qui lui a donné une méthode et des règles, et par différents autres savants contemporains de son école, ou bien travaillant à ses côtés, parmi lesquels M. Edmond Huguet, ancien professeur de philologie française à la Sorbonne, tient, pour ses remarquables travaux sur la langue du XVIe siècle, une place enviable. Elle ne risque donc plus de végéter, revigorée par de tels maîtres et par les disciples auxquels ils infusent leur enthousiasme de chercheurs.

M. Edmond Huguet possède, comme nous le disons plus haut, une connaissance approfondie de cette langue du XVIe siècle, enrichie par toutes sortes d'apports antérieurs, venus d'origines savante, populaire et étrangère, et que les écrivains de ladite époque, Rabelais, Montaigne, les poètes de la Pléiade surtout, contribuèrent à grossir d'innombrables néologismes. Il s'est, sans doute, livré, au cours de ses études, à une comparaison entre cette langue et celle dont nous nous servons aujourd'hui. Il a constaté qu'une multitude de mots avaient perdu tout sens pour nous et n'étaient plus présentement en usage. Il en a établi une sorte de recueil dans un curieux petit volume intitulé : **Mots disparus ou vieillis depuis le XVIe siècle** et il a cherché les raisons de leur délaissement.

De son immense enquête parmi les écrits du XVIe siècle, dont les citations nous montrent chaque mot, actuellement défunt, alors employé et vivant, il résulte, d'après ses conclusions, que nous avons obéi, en les supprimant de notre parler et de nos textes, à un désir de clarté et de simplifica-

tion. Les homonymes, dans le temps passé, existaient en grand nombre; ils présentaient entre eux des significations différentes et rendaient le langage peu intelligible. Nos ancêtres désignaient, par exemple, sous le nom de *viole*, à la fois un instrument de musique et une fleur, la violette, et avaient des chances de se mal comprendre. Ils laissèrent à l'instrument de musique son nom et désignèrent la fleur sous le nom de violette existant d'ailleurs, nous dit M. Edmond Huguet, depuis le XIIe siècle. Ainsi, diminuèrent-ils les possibilités de confusion.

Dans un autre de ses chapitres, M. Edmond Huguet remarque que le mot sacrifié, quand deux mots offrent la même signification, est, en général, le plus court au profit du plus long : entre *gent* et *gentil*, la préférence sera pour *gentil;* entre *fel* et *félon*, pour le dernier; entre *hironde, heronde, haronde* et *herondelle, harondelle, hirondelle*, diminutifs des précédents, le choix sera en faveur d'*hirondelle*.

Ainsi M. Edmond Huguet poursuit, dans son livre, sa tâche d'observateur de la langue. Le passage le plus amusant de ce livre est consacré aux diminutifs. On a reproché aux poètes du XVIe siècle d'en avoir abusé. En réalité, paraît-il, beaucoup de ces diminutifs existaient déjà en latin et étaient employés, avec d'autres, créés avant l'avènement de la Pléiade. Celle-ci, pourtant, les multiplia avec trop de libéralité. Elle trouvait qu'ils ajoutaient de la grâce à ses vers ou à ses proses. Henri Estienne en faisait même l'éloge, disant : « Les mots qu'on appelle diminutifs tiennent le premier lieu en mignardise (agrément, élégance). » Certains contemporains condamnèrent l'abus qui en était fait, notamment Tabourot des Accords qui écrivait : « Nos poètes français, nommément de Magny, se sont plu aux diminutifs d'une fort bonne grâce, car ils font de petitelettes descriptionnettes qui sont fort agréablettes aux oreillettes délicatelettes, principalement des mignardelettes damoiselettes. »

On ne finirait point d'énumérer tous les diminutifs qui eurent cours dans les écrits du temps : berger fournit bergeret, bergerin, bergeron, bergerot; — diable s'allongea en diableteau, diableton, diablon, diablot, diabloteau, diabloton, diablotin (ce dernier subsista seul), etc., etc... Tous

ces vocables avaient, dès le XVIIe siècle, grand régulateur de la langue, disparu de celle-ci. Aujourd'hui le néologisme, hors dans quelques cas assez rares, et chez quelques écrivains seulement (les symbolistes, et, plus tard, Huysmans, Tailhade) est tout à fait en défaveur auprès des écrivains qui se piquent de bon style. La langue est fixée, avec, hélas! beaucoup trop d'expressions toutes faites et de lieux communs. Fixée? Voire! Elle est, à notre humble avis, singulièrement appauvrie. Elle manque surtout de synonymes. Est-ce un signe de sa pauvreté? Elle évolue, comme l'a démontré Gourmont, au point qu'en grand nombre ses mots ont perdu leur sens étymologique. Les gens qui font œuvre de plume regrettent peut-être, à cette heure, de ne pouvoir plus dire, à l'exemple d'Henri Estienne, déjà nommé: « Notre langage est tellement ployable à toutes sortes de mignardises que nous en faisons tout ce que nous voulons. » M. Henri Huguet, si nous interprétons bien le dernier paragraphe de son savant et souvent divertissant ouvrage, n'est pas loin de souhaiter que les intellectuels travaillent avec modération à un nouvel enrichissement de notre vocabulaire.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Georges Duhamel : *Fables de mon Jardin*, Mercure de France. — Phelps Morane : *Poème Satanique*, les Editions Nationales.

Cette chronique était écrite déjà, lorsque a paru, dans le *Mercure* du 1er avril, sous la rubrique *Littérature*, l'appréciation chaleureuse et clairvoyante des **Fables de mon jardin** qu'a donnée mon confrère et ami Gabriel Brunet. Il ne m'en voudra pas, j'y compte, si j'en parle à mon tour. Mon point de vue est différent, et, en somme, je me borne à accentuer, de ce point de vue spécial, plus exclusivement poétique, ce qu'il a signalé, d'un point de vue plus général.

Fables de mon jardin, ce sont des fables, à coup sûr, ces *Fables de mon jardin;* Georges Duhamel aurait pu faire siennes les paroles de son plus illustre devancier :

Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée...

Il suffit d'imaginer un récit ingénieux, un apologue qui réponde à merveille à cette définition :

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable, l'âme la moralité.

Aucun fabuliste, affirme La Fontaine, ni lui-même, ne s'est conformé à l'injonction aristotélicienne de ne faire participer à la fable que des animaux; mais aucun ne s'est dispensé de la moralité :

que s'il m'est arrivé — ajoute-t-il — de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer.

Par allusion secrète la moralité s'impose à la réflexion du lecteur; La Fontaine et Duhamel l'ont compris. A ne rendre point l'âme perpétuellement visible ou palpable, ils acquièrent une puissance singulière et maintes fois illimitée; le lecteur se persuade qu'il l'a dégagée, imaginée, déduite et condensée par une inspiration personnelle. La Fontaine, non plus Duhamel, n'excluent de leurs apologues la présence des végétaux ou des hommes. La Fontaine, parce que son siècle était respectueux des règles, s'efforce souvent de masquer la ressemblance humaine d'une dénomination, plus ou moins exacte, d'animal. Duhamel n'a plus à s'embarrasser de ce scrupule. Il se promène dans son jardin; il y rencontre des herbes, des arbres et des fleurs avec qui il s'entretient; il y observe un cheval, des fourmis, des chiens, des chats, une chèvre en prière, des hirondelles, une abeille, une araignée. Il écoute l'homme aussi, les enfants, un vieillard, et parfois il s'observe observer et réfléchir; il jouit du vent du soir et de tout ce qui autour de lui s'harmonise en ces bruits multiples et concordants que l'on appelle la musique. La musique, dont le souvenir, le frémissement aimé, l'exaltation au for de son âme, le poursuit lorsqu'il enserre une pensée ou compose ses écrits avec le plus de déférence à la simplicité de ce qu'il sent, la musique exprimée par des mots, le rythme suscité partout, soit selon des règles préfixes si l'on s'y conforme, soit sans règles définissables ou rigoureuses, le rythme intuitif d'un esprit sensible et délicatement exercé, n'est-ce,

à l'état, si l'on veut, primitif, la poésie, ou, limité à une composition organisée et complète en soi, un poème encore, un poème en prose? Les *Fables de mon jardin* forment, en ce sens, un ensemble de poèmes en prose, un ensemble de poésie primitive, jaillie spontanément de sensations profondes, mais primitives aussi, selon le sens qu'on attribue au vocable lorsqu'on appelle *Primitifs* les plus anciens peintres de l'école de Florence ou de la Flandre, ces raffinés éperdus qui répudient ce qui est superflu à un dessein religieusement choisi, et ce qui ne contribue pas strictement et précisément à l'expresse vérité où ils ont résolu d'atteindre. Rien n'est abandonné, chez eux, au hasard, ni chez Duhamel malgré son apparente simplicité, qui n'est autre chose qu'une bonhomie native, propice aux finesses les plus subtilement étudiées.

Posséder un jardin, quelle servitude, s'en doute-t-on? Mathieu se figure qu'il aurait plaisir à composer aussi des fables, s'il en possédait un. Mais les exigences du jardin pèsent plus lourd que son désir : tu n'en jouiras que pour autant qu'il le permette, tu ne l'observeras que s'il ne réclame pas ton urgente sollicitude, tu ne l'exprimeras ou ne converseras avec lui que dans la mesure où il voudra le souffrir. On ne possède le monde entier que si le jardin qu'on a n'est pas jaloux. Or, tous les jardins sont jaloux.

Je suppose que Georges Duhamel a dû composer avec son jardin. Il lui a démontré, en lui disant des textes, que c'est de lui seul qu'il y parlait. Et ceci, je suppose, aurait plu à La Fontaine. Le jardin a fourni en abondance les apologues bien clairs, bien proches, bien sympathiques; l'âme, ou moralité, mystérieuse, élargie jusqu'aux confins du monde, si on ose la deviner et si elle ne se donne de soi-même, ne se livre guère en termes positifs. Il la faut en quelque sorte subodorer; on en est imprégné sans qu'on s'en doute. C'est un parfum que ne respirent que ceux dont les sens sont en éveil.

Le jardin probablement se sera laissé tromper. Tout n'est pas, dans le recueil de ces fables, uniquement fable ou poème. On y rencontre des considérations disertes, des déductions de naturaliste, des adaptations émouvantes de souvenirs du temps de la guerre ou de réflexions d'ordre général au bien

futur de l'humanité, à la tâche que devraient remplir, au profit des hommes, ceux qui savent prévoir et qui pourraient instruire. L'âme est alors généreuse toujours, mais réalisée et formelle. Les pages où il en est ainsi échappent à ma compétence, bien que j'avoue les apprécier pour ce qu'elles sont, parce qu'elles s'apparient à mes propres façons de penser, assurément; seulement ce ne sont plus des poèmes; je n'ai pas accepté la charge de donner sur de tels sujets au *Mercure* mes opinions. Si j'avais à rendre compte des *Poèmes en Prose* de Baudelaire, je me réserverais de même à propos de certains d'entre eux. Il s'y mêle parfois des dissertations différentes; le souci de joindre le rythme à l'image n'est point partout prépondérant; ce ne sont plus des poèmes. Ne nous en occupons pas ici.

La rupture est dénoncée dans le poème *les Confitures*. Ecoutez, monsieur l'Economiste qui fronciez les sourcils, le jour où l'on faisait des confitures de cassis, de groseille et de framboise. Vous ne vous hasardiez pas à préconiser ces excellentes confitures que l'on débite, paraît-il, dans certaines maisons recommandées, et qui se présentent comme « chimiquement pures, ni sucre, ni fruit ». Vous vous contentiez de vitupérer une coutume du moyen âge, et de représenter, graphiques et tableaux statistiques dans les mains, que, « vu le prix du sucre, du feu, des pots et surtout de notre temps, nous avions tout avantage à manger les bonnes conserves qui nous viennent des usines...; bientôt, personne au monde ne commettrait, concluiez-vous non sans mépris, « pareille faute économique ».

Mais le maître, naïf, du logis ou du jardin, des fruits, du sucre, des pots et du feu, sans tristesse et néanmoins se souvenant obscurément d'être poète, lui répliquait cette énormité : « Attendez, monsieur!... le marchand me vendra-t-il ce que je tiens pour le meilleur et le principal? — Quoi donc? fit l'économiste. — Mais l'odeur, monsieur, l'odeur! Respirez: la maison tout entière est embaumée. Comme le monde serait triste sans l'odeur des confitures! » Et encore, dans le but, je suppose, de clouer sur place le spectre confondu de ce pauvre économiste à jamais effarouché, le poète poussait au paroxysme sa pensée, comme le font volontiers ses pareils en

d'analogues circonstances : « Ici, monsieur, lui dis-je, nous faisons nos confitures uniquement pour le parfum. Le reste n'a pas d'importance. Quand les confitures sont faites, eh bien! monsieur, nous les jetons. »

Mais, de l'aveu du poète, débarrassé de l'insistance importune de ce pédant morose, ce qu'il avait dit dans un grand mouvement lyrique, n'était pas tout à fait vrai. « Nous mangeons nos confitures »; il en convient; « nous mangeons nos confitures, en souvenir de leur parfum. » Et je me rappelais ce goûter, un jour, à la campagne, où, au milieu d'un cercle de jeunes filles, un long et flegmatique étudiant hollandais s'écriait soudain, avec une admirable conviction : « Sans *connfitures,* la vie est dure! »

Lorsque, au fort de l'été, paraissent, les jours d'orage, de grands vols de moucherons, le nouveau fabuliste se console d'en être incommodé parce que sa présence leur assure la possibilité, sur sa personne, d'entretiens galants et de taquineries plus ou moins spirituelles. Puis les bestioles s'apprêtent à mourir et, non moins que Ronsard, font « l'élection de leur sépulcre ». Elles se glissent particulièrement entre les pages des livres et des cahiers, sous les papiers des tentures, et marquent une prédilection, paraît-il, pour « le dictionnaire de Littré qu'elles ornent malicieusement d'une ponctuation fantaisiste. Il y en a sur les portraits. Je n'oserais pas affirmer qu'il ne s'en trouve pas quelques-unes entre les plis de mes pensées ».

La multiplication de traits de ce genre, significatifs, inattendus, chargés d'ironie et de vérité allusive ne peut provenir que d'un poète, et d'un poète étrangement offert au spectacle à la fois de la plus minutieuse vie dans la nature et au spectacle surprenant, par ses détours et ses retours, des sursauts de la pensée humaine. On n'a point assez étudié combien, en France, les moralistes, La Bruyère, Vauvenargues, même La Rochefoucauld, sont voisins de nos poètes qui surent méditer, Maurice Scève, Racine, Mallarmé, Valéry... Comme Valéry, Georges Duhamel à chaque instant franchit d'un domaine à l'autre la limite. Il peut, certes, se souvenir d'avoir été un poète, il l'est sans cesse à travers tous ses livres; s'il s'est débarrassé, à tort ou à raison, du faix qui

embarrasse, le métier, il est resté poète par l'esprit, les tendances, le cœur, l'indulgence, la bonhomie sensible et clairvoyante. C'est l'essentiel. Et n'appartient-il à un poète avéré ce passage, que je copie, au hasard, où s'est ouvert le livre : « Veux-tu respirer l'odeur du premier feu de bois que l'on allume en automne? Veux-tu respirer l'odeur du pain que l'on cuit dans un village? Veux-tu sentir l'âcre odeur des orties qui croissent dans le vieux chemin? Préfères-tu le parfum de la mûre du roncier, tiédie par le soleil de septembre? Ou l'exhalaison du sureau vert, un soir d'orage? Ou l'odeur des champignons à l'extrême pointe du matin? Ou les cheveux, après le bain, de ton petit garçon dernier-né? »

Contempler, induire ses proches à la méditation savoureuse et subtile en emplissant d'extase les sens, saisir l'être entier de son enchantement, n'est-ce toute la tâche du poète, n'est-ce la tâche qu'emplit à merveille ici, comme en des coins bénis de ses autres ouvrages, Georges Duhamel? Le surplus est très bien, je l'admire; mais, ici, je le répète, c'est l'essentiel.

Un musicien admirable, un jour, s'avisa de donner un *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de Stéphane Mallarmé. Un poète aurait-il réussi cette gageure? Un anglicisant intelligent et érudit, Phelps Morane, tout à fait de race française en dépit de ce nom, ou plutôt de ce pseudonyme britannique, publie, pour son œuvre de début, un **Poème Satanique,** prélude magnifique au miltonien *Paradise Lost* où il presse, en vers précisément et précieusement évocateurs, l'esprit du génial poète, le plus pur des poètes anglais, de lui apparaître, et retrouve, après des siècles, le ton de sa voix, trempée d'une ferveur aussi ardente, mais plus brève ou nerveuse, — ou moderne pour présenter à l'esprit l'image rapide (le « cinéma » intellectuel) de son poème souverain. Milton, avec des mystiques tels que Blake, est, nous le savons, l'objet des prédilections et des études de Phelps Morane. Je ne puis, cette fois, que signaler la grande tâche qu'il se prépare et nous donnera à apprécier sous peu, j'espère. Je me réserve, alors, d'en parler plus longuement.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Julien Green : *Minuit*, Plon. — Simone Ratel : *Le Raisin vert*, Plon. — Jean Vignaud : *L'Ange du treizième jour*, Albin Michel. — Marcel Dutheil : *Gratel Wiesbach*, Fasquelle. — Jean-Paul Vaillant : *L'Enfant jeté aux bêtes*, R. A. Correa. — Alfred Perles : *Sentiments limitrophes*, La Technique du Livre.

M. Julien Green a une façon de s'installer dans son récit, quelque effrayant que celui-ci doive être, ou d'y faire à ses personnages fantastiques une place douillette et confortable, dans la singularité même, avec la lenteur la plus méticuleuse. (Ainsi se dorlote entre les draps le dormeur qui savoure d'avance le rêve qui va le visiter.) Aussi, tous les débuts des romans de M. Green sont-ils excellents. La manière de cet écrivain, anglo-saxon d'origine, s'apparente à celle des *novelists* britanniques, et son style a un petit air vieillot, parfaitement en rapport, il me semble, avec les histoires d'un autre monde qu'il aime à conter. On a cité Balzac naguère, à son propos. Il use des procédés de l'auteur de *La Comédie humaine,* sans doute. Mais Balzac était un réaliste épique que son imagination poussait vers l'énorme, tandis que M. Green est un chimérique qui fournit à ses imaginations l'alibi du réalisme, ou qui s'efforce de leur prêter la plus grande apparence possible de vraisemblance. Il veut qu'on soit dupe, et lui tout le premier, de ses cauchemars. Il les aime; c'est-à-dire qu'il aime à s'épouvanter. Sa manière d'extérioriser ses monstres ou de donner corps à ses démons est bien curieuse, notamment dans son dernier roman, **Minuit,** le plus caractéristique qu'il ait écrit. Elle le rapproche de l'enfance et fait de lui un poète (« la poésie, c'est l'enfance retrouvée », disait Rimbaud). Mais poésie pour poésie, celle de M. Green n'est pas assez gratuite, à mon gré. J'entends que sa magie n'opère pas sur moi comme elle pourrait le faire si je n'étais rappelé sans cesse à la réalité, précisément, par les détails triviaux que M. Green prodigue... Et puis, il n'y a pas d'action dans *Minuit*. Pour que je fusse pris par l'horreur de ce récit, il eût fallu qu'un drame m'emportât de péripéties en péripéties, à la suite de ses personnages hallucinants. L'arbitraire de la vie romanesque d'Elisabeth, la fille de Marie la suicidée par amour, son passage chez sa tante, d'abord, qui se lève

la nuit pour laver les carreaux de la cuisine, son séjour chez l'économe de lycée Lerat, puis dans la mystérieuse demeure de M. Edme, où elle sera violée et trouvera la mort, tout cela, qu'aucune rigueur n'enchaîne, me laisse tout loisir de mesurer combien M. Green est loin de la vérité, de la vérité terre à terre s'entend, mais dont il ne cesse de rappeler l'existence... J'en arrive à m'intéresser plus à l'âme secrète de l'auteur qu'au destin de ses héros... Est-ce habileté suprême de sa part? Peut-être, et mon malaise même, la tentation que j'éprouve de me demander si l'originalité de M. Green ne confine pas à la démence font, sans doute, le plus grand honneur à son art... Que cet art soit de la nature de celui auquel songeait Sainte-Beuve quand il parlait de « kiosque » littéraire, à propos des *Fleurs du mal*, je le crois. Je crois qu'il ne saurait s'agir d'art classique, mais d'art romantique avec un livre comme *Minuit* (« J'appelle le classique le sain et le romantique le malade », déclarait Goethe). Si attrayant par certains côtés que soit ce livre, on sent en le lisant que son auteur est trop intimement mêlé à lui, qu'il ne le domine pas assez... Il manque de la sérénité ou de la lucidité nécessaires pour appartenir par ses symboles à la famille des fables, ou des contes et des épopées. Il s'apparente aux troublantes inventions d'Hoffmann.

Emile Faguet a écrit, un jour, avec esprit (dans son libéral et jovial ouvrage intitulé *Le Féminisme*) :

> Quand on me présente un roman écrit par une femme, je m'attends à trouver un caractère de femme très bien étudié et assez original, et presque jamais je ne suis déçu. Mais si, de plus, je trouve un ou plusieurs caractères d'hommes bien saisis, je dis : « Voilà une femme qui a du talent, ou qui en aura. »

Sortir de soi; exercer son pouvoir d'observation sur d'autres que sur soi, rien de plus difficile, il est vrai, pour la femme. Non qu'elle ne se montre habile à surprendre les ridicules ni à attraper les petits travers des gens. Mais elle jette ses remarques en vrac sur le papier, comme dans la conversation. C'est que pénétrer une âme pour en démêler les ressorts, ou faire la synthèse des éléments dont un caractère se compose est une entreprise où son attention échoue, faute de constance plus que d'acuité. Elle manque de mé-

thode, peut-être. De désintéressement, à coup sûr... Eh bien, lisez **Le raisin vert** par Mme Simone Ratel, ce roman qui fait suite à *La maison de Bories* et qui est l'histoire d' « Isabelle Comtat », vous serez frappés par la vérité des personnages masculins de ce récit : le père, M. Durras, d'abord; son fils Laurent, ensuite. Comment les défauts de l'un se retrouvent dans les qualités de l'autre, en outre, est chose que Mme Ratel a réussi à nous rendre sensible avec un art remarquable. Isabelle Comtat, c'est-à-dire Mme Durras, n'a d'autre pensée que celle de ses enfants : c'est le type idéal de la mère : intelligente et sensible; avec cela, elle protège la nichée, et contre son mari, pour commencer, qui jalouse en secret l'ascendant qu'elle a pris sur son fils, sa fille et sa nièce. Il vit à l'écart du quatuor, hostile et renfrogné, seul, faut-il dire, dans son autorité abstraite de chef de famille, car il manque d'esprit positif et ses affaires ne sont pas brillantes. De l'autre côté de la barricade, on veut s'aimer, être heureux, jouir de l'existence ou cultiver sa personnalité... Des types, d'ailleurs, ces petits Durras, et dont Mme Ratel révèle les caractères par une série de traits de la plus saisissante expressivité. C'est la vie même. Laurent, Lise, « le Corbiau », nous présentent, à chaque moment, des instantanés d'eux-mêmes. On les entend parler, on les voit agir, on devine leurs plus secrètes aspirations. Cela pourrait être, parfois, trouble ou troublant. Mais Mme Ratel n'appuie pas, ne souligne pas, et, plus souvent allusive que directe, nous laisse l'illusion de deviner les particularités qu'elle nous révèle de ses personnages. Sa suprême réussite, c'est Isabelle. Quel bon sens et quelle bonté chez cette femme! Quel esprit, aussi, et quelle intuition! Elle aime ses enfants, voilà tout. Elle est mère; on serait tenté de dire qu'elle l'a toujours été. C'est sa fonction. Ses facultés, elle ne les emploie, ses vertus, elle ne les exerce qu'au bénéfice des siens; et sans le moindre soupçon d'égoïsme... C'est une sœur cadette de Sido, l'admirable maman de Mme Colette (on la voit reparaître à l'arrière-plan de *Mes Apprentissages*...) C'est une Sido citadine. Quel éloge! se récriera-t-on. Certes; mais je prie que l'on croie que je ne le décerne pas à la légère.

Le livre est plein à craquer, que nous donne M. Jean Vi-

gnaud, avec **L'Ange du treizième jour.** Il révèle l'ensemble le plus singulier de connaissances, et un pessimisme foncier (« Quiconque a beaucoup vu... »). Enfin, quoique accidenté de péripéties dramatiques, il est aussi peu romanesque que possible, et assez décousu ou négligemment composé. M. Vignaud, qui avait écrit d'autres livres d'un tout autre caractère, s'apparente par celui-ci aux impressionnistes; mais il ne recherche pas l'éclat; il ne vise pas à éblouir, et le premier des mérites qu'il faut lui reconnaître est la sincérité ou le souci d'exactitude. Son héros, François Journet, est un malchanceux. On naît avec la guigne comme on naît cagneux ou albinos : il n'y a pas à aller là contre. Honnête, intelligent, physiquement bien à ce qu'il semble par les réactions qu'il produit sur le « sexe », tout lui manque, en toute occasion; et doué pour l'étude, il se trouve dans l'obligation, après avoir fait la guerre, d'accepter pour vivre une place de commissaire de la Sûreté Générale en province... La jeune fille qu'il épouse devient folle en couches; il a des ennuis de métier qui révoltent sa conscience; et quand, enfin, ayant retrouvé la seule femme qu'il ait toujours aimée, il va connaître le bonheur, un libertaire l'assassine... Je passe sur maints incidents qui prêtent au récit de M. Vignaud la plus parfaite crédibilité. Il abonde, ce récit, en scènes et en types du réalisme le plus expressif, et qui attestent d'admirables dons d'observation. La petite juive Rachel, le docteur Gauriguet, sa pimbêche de femme, le capitaine Mureaux, autant de types qui font grand honneur à l'art sobre avec lequel M. Vignaud sait caractériser les modèles les plus différents. Et les milieux sont évoqués avec la même soumission absolue à l'objet. Soumission, qu'on y prenne garde, qui n'exclut pas du tout l'intervention, à l'arrière-plan, ou dans la coulisse, de la personnalité de l'auteur. Celle-ci n'apparaît pas seulement, il est vrai, dans certaines réflexions rapides qui passent à travers son récit et en révèlent dans un éclair les profondeurs : elle s'impose à nous dans la vue de l'esprit, pour ne pas employer le mot trop prétentieux de philosophie, qui a présidé à la création de *L'Ange du treizième jour*. Mais cette personnalité ne s'accuse invinciblement que malgré M. Vignaud ou comme à son insu. M. Vignaud s'efforce de ne

pas noircir ses personnages. Aucun, sauf peut-être Mme Gauriguet (encore est-elle pieuse...) qui soit mauvais tout d'une pièce. C'est le désordre, l'incohérence, et conséquemment l'injustice qui règnent sur la planète qui affligent notre auteur et sont cause de son amertume. On ne peut lui donner tort, malgré qu'on en ait.

Un jeune Français qui a fait la guerre débarque à Coblence, à l'époque de l'occupation, par les Alliés, de la rive gauche du Rhin. Il vient s'y préparer à l'extension d'une affaire industrielle; mais peu importe, car nous ne le suivons pas dans ses travaux au cours du roman de M. Marcel Dutheil, **Gretel Wiesbach.** C'est seulement de ses amours avec une demoiselle allemande qui porte ce nom que nous sommes instruits. Gretel appartient à la petite bourgeoisie (son père est fonctionnaire du Reich) et notre compatriote s'effare, à cause des principes dans lesquels il a été élevé, de la facilité avec laquelle cette jeune fille sans complication se donne à lui. Une telle facilité lui gâterait même son bonheur, car il aime Gretel, s'il ne comprenait, grâce à un ami, plus au courant que lui des mœurs germaniques, la raison pourquoi la morale sexuelle diffère de l'une à l'autre rive du Rhin. Notre bourgeoisie, et la plus humble même, a des traditions que celle de l'Allemagne, restée peuple, n'a pas eu le temps ou le loisir de se constituer... Enfin, la nation germanique est plus jeune que la nôtre. L'Allemand est plus absolu, moins prudent, plus naïf aussi que le Français. Fort sympathique à tout prendre, du moins dans le récit de M. Dutheil. Au cours de celui-ci, j'ai plusieurs fois songé à l'Allemagne chère aux Michelet, aux Quinet, aux Taine et aux Renan même... Nos voisins croient dur comme fer, semble-t-il, à tout ce que leurs dirigeants — et quelques-uns de nos concitoyens — leur ont dit de notre responsabilité dans la guerre de 1914-18. Aussi le patriotisme de la charmante Gretel est-il fort chatouilleux. Elle n'en chérit pas moins son « ami » français qui, de son côté, lui rend très honnêtement tendresse pour tendresse. Mais toutes sortes de convenances séparent les amants, modernes Roméo et Juliette; et c'est bientôt, comme on pouvait le prévoir, la séparation définitive... M. Dutheil a écrit un roman très agréable et, qui plus est, très véridique, qui em-

prunte aux pénibles événements que nous voyons se dérouler un caractère d'actualité. On ne le lit pas sans mélancolie. On regrette, sans arrière-pensée, d'avoir pour ennemi un peuple incarné dans une jeune fille aussi sincère, aussi sensible à la nature et à la musique que la séduisante Gretel.

Un récit de guerre (il y a encore des combattants qui ne nous ont pas fait part de leurs impressions), voilà ce que nous donne M. Jean-Paul Vaillant avec **l'Enfant jeté aux bêtes.** Il semble qu'il ait utilisé, et même sans y rien ajouter, parfois, son carnet de route ou ses notes de campagne. Son récit en est privé peut-être d'élégance ou d'apprêt littéraire, mais il y gagne en vraisemblance. Point de déclamations, ici; l'accent même de la sincérité. M. Vaillant, qui fut un «bluet», sortait tout frais émoulu de l'école, quand il est entré dans la tourmente; et la confrontation a été pénible de ses illusions patriotiques — de caractère livresque — avec la réalité brutale. Quelle expérience! comme disent les anglo-saxons. Mais le caractère de M. Vaillant était bien trempé; et son livre émeut d'autant plus qu'il révèle une âme qui se fait violence pour ne pas s'abandonner au nihilisme.

« Surréalisme pas mort ! » ai-je été tenté de m'écrier en lisant le roman de M. Alfred Perles : **Sentiments limitrophes.** Ce roman, qui est écrit à la première personne, comme il convient, nous initie aux plus secrets sentiments, nous instruit des plus bizarres pensées de son héros. Il est freudien, bien entendu, et fort cynique, de surcroît. Souvent irritant, sans doute, ou décevant; mais toujours très curieux et parfois révélateur. Le moindre de ses agréments n'est pas les jugements littéraires dont il est farci.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Beaucoup de bruit pour rien, 5 actes de Shakespeare, au Théâtre de la Madeleine.

Ces dernières années, — disons ces cinq dernières années, pour être moins vague, — nous valurent un grand nombre de représentations shakespeariennes. Mais, exception faite d'une représentation sans lendemain d'*Hamlet* à la Comédie-Française, et d'une autre, également sans lendemain, du *Roi*

Lear à l'Odéon, aucune de ces représentations n'eut pour objet de nous présenter un des grands chefs-d'œuvre de ce prodigieux théâtre. Ni *Macbeth*, ni *Othello*, ni *Roméo et Juliette* ne tentèrent les metteurs en scène non plus que les interprètes. Cependant, on nous donna *Richard III*, *Richard II*, *Troïlus et Cressida* et la *Comédie des Erreurs*. Nous avons eu *Coriolan*, nous avons même eu l'année dernière, à un jour d'intervalle, deux représentations différentes de *Comme il vous plaira* (alors que jamais l'on ne songea à nous offrir deux *Hamlet* ou deux *Roi Lear*), et l'on nous donne enfin *Beaucoup de bruit pour rien*, en attendant *Mesure pour mesure* et *Peines d'amour perdues*, qui ne manqueront certainement pas de venir bientôt s'ajouter à la série. On pense bien que je ne m'en plaindrai pas. On ne saurait pas plus se rassasier de Shakespeare que de Molière ou de Corneille, et celles de ses œuvres que l'on peut qualifier de secondaires, celles qui n'atteignent pas d'une façon continue à la perfection du sublime, font déjà voir de telles beautés, des éclats si fulgurants qu'on souffrirait de ne les jamais voir (comme on souffre de ne jamais voir *Don Juan* ni *Don Sanche d'Aragon*). Mais ce que l'on voudrait, c'est qu'il ne se passât jamais de saison sans que fussent représentés les quatre chefs-d'œuvre de Shakespeare. C'est beau d'avoir à son actif quatre chefs-d'œuvre. C'est le cas de Corneille (le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*), de Molière (le *Misanthrope*, l'*Ecole des Femmes*, le *Tartuffe*, le *Malade Imaginaire*) et de Racine (*Andromaque*, *Phèdre*, *Athalie*, *Britannicus*), et sommes-nous bien sûr, après tout, que ces trois fois quatre pièces nous soient données tous les ans?

Mais là n'est pas la question; les œuvres secondaires de Shakespeare, et spécialement ses comédies, sont douées d'un étonnant prestige. Elles sont parfumées de féerie et de poésie, de romanesque et de fantaisie; elles constituent un mélange étourdissant, et leurs titres exquis épinglent à jamais leur devise proverbiale dans la mémoire.

C'est toute une question de savoir comme on doit faire pour les adapter à la scène française, — et l'on sait que cette question a reçu un grand nombre de solutions. Je ne tenterai point de les recenser; ce serait essayer de refaire, avec

une moindre science, une partie de ce que Louis Mandin fit ici même quand il étudia la suite des traductions de Shakespeare dont il dressa une sorte de répertoire.

Quoique je ne veuille pas entrer dans un pareil détail, je viens d'avoir l'occasion de regarder une adaptation de **Beaucoup de bruit pour rien,** que le hasard m'a mise entre les mains. Elle est de Louis Legendre et fut représentée par Porel à l'Odéon en 1887. Quelques amateurs de théâtre, plus favorisés que moi, s'en souviennent encore. La troupe des comédiens qui y parut se trouvait composée de remarquables artistes. On y voyait Paul Mounet qui tenait le rôle de Léonato, le gouverneur de Messine. Bénédict était représenté par Amaury, l'idéal Almaviva de ma jeunesse, et son ami Claudio par Marquet, le père de notre belle sociétaire de la Comédie-Française. Pour la spirituelle Béatrix, son rôle échut à Raphaële Sisos qui, dix ans plus tard, devait créer sur la même scène *le Passé* de Porto-Riche, et près d'elle celui de sa touchante cousine Héro à Mlle Panot, la mère de Marie-Thérèse Piérat.

Si l'on se reporte à la presse de ce temps-là, on voit que ce spectacle fit sensation et l'on ne doit pas s'en étonner. Il y a cinquante ans en effet (soyons exact et disons seulement il y a quarante-neuf ans), Porel occupait une situation qui n'était pas sans analogie avec celle de nos trois ou quatre grands directeurs actuels. Disons de M. Copeau, puisqu'il s'agit aujourd'hui d'un ouvrage qu'ils ont monté l'un et l'autre. Sans rechercher d'une façon particulière les textes hardis, Porel ne les craignait point et, sans se proposer systématiquement de découvrir des auteurs nouveaux, il les accueillait volontiers. En outre, il avait un goût et un souci de la mise en scène qui l'apparente vraiment à ceux de nos contemporains qu'elle préoccupe aussi. Sans doute, il ne voyait pas les choses comme eux. Ses réalisations ne ressemblaient pas aux leurs, il avait un autre idéal et un autre point de vue. Mais que pensera-t-on des mises en scène de M. Copeau dans cinquante ans? Ceux qui en liront la description éprouveront la même impression que nous qui lisons ceci : *Quand, après un délicieux morceau de musique symphonique de M. Benjamin Godard, la toile s'est levée sur le*

second tableau du troisième acte représentant un coin de cathédrale italienne, merveilleusement peint par MM. Rubé et Chaperon, et qu'on a vu les mariés agenouillés devant l'autel et le cortège des invités magnifiquement costumés et harmonieusement groupés, il y a eu dans la salle un frémissement de plaisir. Cette impression absolument exquise valait à elle seule le voyage de l'Odéon.

Voici les vers que dans ce décor faisait entendre l'adaptation de Louis Legendre :

BÉATRIX (*à Bénédict*)
Regardez Claudio!... Quelle pâleur étrange!

BÉNÉDICT
Ah! dame, son bonheur ne va pas sans mélange,
Et peut-être tout bas, ainsi que je ferais
Aux libertés qu'il perd donne-t-il des regrets.

C'est ainsi qu'est transposée la première scène du quatrième acte de l'original : *Come, Friar Francis, be brief* (*Allons, Frère Francis, soyez bref!*)

A vrai dire, nous nous accommoderions mieux aujourd'hui de la mise en scène de Porel que de l'adaptation de Louis Legendre. Non pas qu'elle soit sans mérite, ni que ses vers faciles soient sans agrément. Mais c'est que nos rapports avec Shakespeare se sont modifiés au cours de ce demi-siècle, et nous ne voulons plus d'adaptation. Nous voulons quelque chose qui soit aussi proche que possible du texte original. Aussi en voulons-nous un peu à M. Jean Sarment de nous annoncer que ce qu'il fournit à M. Copeau et à ses comédiens doit être aussi tenu pour une adaptation. L'adaptation permet trop de libertés à l'adaptateur. Aussi est-ce des traductions fidèles que nous exigeons; des traductions resserrées assurément, car, quelque progrès que nous ayons fait dans l'art de goûter Shakespeare, nous n'en sommes pas encore au point de pouvoir l'entendre intégralement. Nos mœurs nous le défendent d'ailleurs, qui ne nous laissent pas consacrer au théâtre le temps nécessaire à l'entière audition d'un de ces vastes ouvrages. Mais du moins tenons-nous à avoir la certitude que dans ce que nous entendons il n'y a pas un seul mot qui ne provienne de l'original. Quand une

expression nous arrête, nous voulons être sûrs qu'elle vient de Shakespeare et qu'elle ne constitue pas un brillant pastiche du maître. Un écrivain expérimenté serait fort capable de nous donner des pages qui pourraient se confondre avec l'original. Il y a certains cas où nous les apprécierions fort comme telles, mais non pas dans la minute où nous voulons précisément entrer en contact étroit avec cet original.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Gabeaud : *Lectures mathématiques* (*la géométrie plane*), Eyrolles. — Léon Brillouin : *Notions élémentaires de mathématiques pour les sciences expérimentales*, Masson. — La science et les « humanités ».

Le rôle des mathématiques, dans la culture humaine, est, à la fois, insuffisant et superfétatoire. Insuffisant, car il n'y a pas un intellectuel sur cinq qui comprenne l'objet et l'utilité des mathématiques : les mathématiques sont la langue de la pensée précise, alors que le simple langage grammatical convient — faute de mieux et jusqu'à plus ample informé — à la conduite quotidienne et à l'extériorisation des états d'âme. Mais l'enseignement des mathématiques est, dans bien des cas, superfétatoire, grâce à une autre forme de routine : la pédagogie scientifique française, sourde aux progrès du XIXe siècle, reste inspirée de la pure mentalité napoléonienne, sans prendre garde que, pour l'immense majorité des esprits, les mathématiques ne seront jamais qu'un *outil* et que le centre de gravité de notre compréhension du monde s'est placé aujourd'hui au cœur de la physique. Les professeurs de mathématiques sont le plus souvent des esthètes, qui font de l'art pour l'art et qui défendent leurs privilèges avec âpreté, comme les professeurs de langues mortes.

Ces réflexions étaient utiles, avant d'aborder l'examen de deux ouvrages de *culture* mathématique, l'un honorable, l'autre excellent; et nous élargirons ensuite le débat, en stigmatisant la sacro-sainte routine, où l'Université pâtit.

§

Charles Gabeaud, ex-officier d'artillerie, ancien élève de l'Ecole Polytechnique (promo. 1886), a publié des **Lectures mathématiques** sur la **géométrie plane,** auquel son ancien,

Marcel Prévost (promo. 1882) a ajouté une préface, d'ailleurs insignifiante. Après une introduction de cinquante pages, intitulée *Les notions fondamentales,* où les angles, notamment, sont intelligemment exposés, l'auteur s'occupe des *théorèmes* relatifs à la droite, au cercle, aux figures semblables et aux aires. Dans l'ensemble, ces pages sont satisfaisantes (1); certains passages méritent d'être cités, comme celui (p. 19) qui a trait aux relations entre la géométrie et la physique :

Il n'y a pas lieu de s'étonner que certaines observations conduisent à concevoir (théorie de la relativité) que deux objets matériels — lorsqu'ils sont animés de vitesses relatives — ne se prêtent plus, à la fois séparément et simultanément, à une pure représentation géométrique, indépendante du temps, et qu'en conséquence, la comparaison de leurs longueurs ne puisse pas se faire dans des conditions aussi simples que celles que nous venons d'indiquer et qui sont essentielles à la géométrie euclidienne.

Malheureusement, Ch. Gabeaud oublie plus loin (p. 43) ces sages remarques, quand il écrit :

On est dans l'obligation de se contenter de la seule intuition et d'admettre cette propriété sans démonstration, comme un axiome : c'est le célèbre postulat d'Euclide.

L'auteur omet ainsi d'indispensables développements sur les dangers de l'intuition, des représentations intérieures et de ce qu'on appelle l'évidence; c'est là qu'il fallait distinguer la *géométrie pure,* ensemble de conventions qui ne sont ni vraies, ni fausses, et qui n'ont besoin que d'être cohérentes, et la *géométrie appliquée,* science expérimentale, qui est une branche de la physique.

Quoi qu'il en soit, ce petit ouvrage, agréable à lire, doit être recommandé à ceux qui n'ont jamais « mordu » à la géométrie ou qui l'ont perdue de vue.

§

En 1932, Léon Brillouin succéda à son père, Marcel Bril-

(1) Elles appellent néanmoins quelques critiques de détail : le concept essentiel de *déplacement* est à peine esquissé; les abréviations sont presque toujours fantaisistes (c. ou cent. au lieu de cm, etc.); on aurait pu insister sur des remarques d'ordre général, comme la décomposition d'un triangle en quatre triangles égaux (p. 76) ou comme l'énoncé d'Archimède (p. 172) : la surface d'un cercle est égale à celle d'un triangle, qui aurait pour hauteur le rayon et pour base la circonférence du cercle.

louin, dans la chaire de physique théorique du Collège de France (2) : ce sont, l'un et l'autre, des savants de premier plan. A plusieurs reprises (3), nous avons rendu compte de quelques-unes des publications de Léon Brillouin sur la théorie des quanta. Signe des temps et des insuffisances que j'ai signalées au début de cette chronique : voici que cet éminent physicien n'a pas hésité à rédiger un vade-mecum de l'usager en mathématiques, sous le titre **Notions élémentaires de mathématiques pour les sciences expérimentales,** en développant magistralement les notations que j'avais esquissées jadis (4). Ces deux cent cinquante pages sont uniquement consacrées à élucider le concept le plus fondamental de l'intelligence humaine, celui d'*interdépendance,* qui correspond aux fonctions mathématiques, à leurs représentations graphiques, à leurs dérivées et à leurs intégrales (abstraction faite de toute intervention des probabilités).

L'auteur part des faits d'expérience quotidienne pour faire comprendre les diagrammes; puis il examine les fonctions algébriques, les fonctions trigonométriques et la fonction exponentielle, ce qui le conduit à d'utiles paragraphes sur les logarithmes et la règle à calcul. Les deux derniers chapitres s'occupent de quelques équations différentielles et des rudiments de la géométrie analytique à trois dimensions.

Ce chef-d'œuvre didactique n'aurait pu être écrit par un mathématicien; seul, un expérimentateur pouvait faire un choix judicieux dans la multitude de propriétés hétéroclites et invoquer des applications *réelles :* divers types d'oscillations, mécanismes, thermodynamique, lampes amplificatrices, cinétique radioactive et cinétique chimique, acidoalcalinité, évolution d'une population isolée, symbiose et parasitisme, loi psychophysique de Fechner..., toutes choses dont un agrégé de mathématiques n'a jamais entendu parler. Pour

(2) Le titulaire de l'autre chaire de physique est Paul Langevin.

(3) *Mercure de France,* 15 mai 1931, pp. 149-150 et 15 mai 1932, pp. 171-172.

(4) *L'objet et l'utilité des mathématiques* dans *La science et la vie,* juin 1928, pp. 479-489. Cette étude forme le premier chapitre (pp. 7-27) de *Qu'est-ce que...?,* 3e édition, Larousse, 1935. Voir également le premier chapitre (*Les analogies entre phénomènes disparates,* pp. 7-25) de *Pour connaître...,* Larousse, 1934 (*Mercure de France,* 15 février 1932, pp. 137-138, et 15 octobre 1934, pp. 377-378).

les apprentis-professeurs, pour les professeurs et leurs ouailles, les mathématiques sont et restent une fin en soi, qui se suffit à elle-même! On ne saurait trop féliciter Léon Brillouin de son heureuse initiative et son éditeur du soin qu'il a apporté pour la réaliser.

§

Crapouillot de mars 1936 apporte de savoureuses précisions sur « les puissances uniquement consacrées à l'argent, par delà le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le droit et la morale » (p. 29). Cette citation paraît, de prime abord, sans rapport avec la présente chronique, mais voici, plus loin (p. 52), un passage qui nous y ramène :

Les petits, de nos jours, sont l'enjeu d'une lutte féroce. De l'école libre au collège clérical, en passant par les patronages, les Sociétés de tir ou de gymnastique, les charmes du scoutisme, les jouets militaires ou les livres bien pensants, ils sont chambrés en vase clos jusqu'à l'adolescence. Alors viennent les maisons de préparation aux Ecoles, la rue des Postes à Versailles, puis l'entrée à Polytechnique, à Saint-Cyr, à Navale, aux Mines, aux Ponts, pour les plus intelligents. Les moins délurés ou les plus riches vont à la Faculté de Droit, aux Sciences-Po.

A diverses reprises, les rapports des sciences avec la société française contemporaine ont été incidemment relatés dans cette rubrique; ce furent successivement la *grécomanie du Sénat* (5), qui déclencha une large approbation dans les milieux médicaux (6), puis la culture scientifique (7), enfin la vision *bourgeoise* de la science (8). Deux ouvrages récents viennent nous apporter d'utiles compléments. Le premier est dû à René Gerin, normalien, agrégé, professeur de langues mortes en congé, paru sous le titre *Paralogismes du Français moyen* (9); citons ce tableau de la mentalité actuelle (pp. 121-122) :

(5) *Mercure de France*, 15 mars 1932, pp. 681-683 et 15 juillet 1932, pp. 413-414.

(6) *Ibid.* (sur les « humanités » et la médecine), 15 janvier 1933, pp. 430-431.

(7) *Ibid.* (opinions de Hans Reichenbach et de Paul Langevin), 15 juin 1935, pp. 598-599.

(8) *Ibid.* (opinions d'Henri Mineur et de Paul Labérenne), 15 août 1935, pp. 147-148.

(9) Chez Marcel Rivière, 31, rue Jocob. Parmi les *autres* paralogismes, mentionnons : Il faut être croyant pour être tolérant. Les industries de

En France, la lutte contre la liberté a commencé, il y a une vingtaine d'années, avec la propagande thomiste; puis ce furent l'importation de la philosophie pragmatiste des Américains et l'abrutissement obtenu sans peine par l'exercice exagéré des sports (10). La guerre arriva là-dessus; la guerre, recul d'humanité, entraînant la ruine de l'esprit critique et le progrès de l'esprit religieux... La pire honte de notre époque, c'est l'asservissement quasi total de la presse aux intérêts des puissants.

Le paralogisme, qui nous concerne, est dénoncé au chapitre V: l'instruction sans latin ne produit que des primaires. René Gerin dresse une liste de ceux qui profèrent cette formule :

Bourgeois-anciens cancres, qui, sans avoir appris un mot de latin (et souvent même sans être bacheliers), s'enorgueillissent de pouvoir dire, toute leur vie, qu'ils ont été au lycée; curés qui prêchent pour leur saint; professeurs qui défendent leur bifteck; parents parvenus, qui n'ont pu apprendre eux-mêmes la langue de César, mais croient devoir exprimer les idées qui sont de bon ton, et, de leur erreur, font pâtir leur progéniture; certains instituteurs même, qui renient leur classe, ceux qui s'ingurgitent les pages roses du petit Larousse et les rendent en détail, sans discernement; hommes du peuple, enfin, crédules et admirateurs de tout ce qui est le passé, surtout quand ils ne le comprennent pas (p. 39).

Seuls, les enfants des lycées, dans leur presque totalité, ont compris qu'on se moquait d'eux; ils refusent aujourd'hui — qui donc, parmi les examinateurs au baccalauréat, niera le fait? — de s'intéresser à une langue morte, alors que tant de choses vivantes sollicitent leur attention (p. 40). Il y a trois siècles, on était excusable de penser que l'étude du latin fût nécessaire à qui voulait s'instruire. Le latin était encore la langue officielle de l'enseignement... Le latin est aujourd'hui, à l'enseignement, ce que les lunettes et les chapeaux pointus étaient déjà à la médecine du temps de Molière: un habillement, une *forme* ridicules (p. 42). Le droit et la médecine sont des techniques comme les autres : rien n'y sert d'avoir ânonné le latin (p. 44). Qu'en tout, deux ou trois mille Français, sur quarante millions, entretiennent la petite flamme, c'est bien suffisant (p. 45). Le cas n'est pas rare de professeurs de latin qui, par leurs

luxe nourrissent les pauvres. Voler l'Etat n'est pas voler. L'Etat administre moins bien que les particuliers. Le réalisme doit dominer la politique. Il y aura toujours des guerres, etc.

(10) L'auteur ajoute (p. 133) : « Belle machine à faire le vide dans les cerveaux, belle machine à entretenir l'esprit de violence. »

façons de parler et d'agir, se révèlent comme des « sous-primaires » (p. 46).

Le deuxième ouvrage (11) est également l'œuvre d'un professeur de langues mortes, Régis Meissac, agrégé, docteur ès lettres, délégué successivement aux Universités de Glasgow et de Mac Gill (Montréal), qui fit, l'an dernier, une remarquable conférence sur le sujet qui nous occupe, à la section nîmoise de l'Union rationaliste.

Si le primaire, qui n'a pas fait de latin, s'avise d'en discuter, on lui ferme la bouche avec un: « Taisez-vous, ignorant! Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas! » Mais, si quelque professeur, ayant avalé jusqu'au bout la culture classique, s'avise de la trouver indigeste, l'humaniste crie à l'ingratitude et s'exclame : « Il est des enfants qui se plaisent à dévorer leur mère »

C'est là un bel exemple de logique affective... La brochure de Meissac aborde des sujets d'un intérêt primordial, tels que la responsabilité des actuels vieillards dans une formation anachronique des hommes de demain. Nous aurons certainement l'occasion d'y revenir plus longuement.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Roger Bastide : *Eléments de sociologie religieuse*, Armand Colin. — Christian Cornélissen : *Les générations nouvelles, essai d'une éthique moderne*, Mercure de France. — Mémento.

En écrivant ses **Eléments de sociologie religieuse**, M. Roger Bastide a voulu éclaircir à la fois le problème des origines du sentiment religieux qui est de nature philosophique et celui de l'évolution religieuse de l'humanité qui est de nature sociologique, et il a toujours mis en lumière le caractère terriblement complexe de ces problèmes, d'autant qu'il y en a un troisième, non moins difficile, et plus important encore pour le sociologue : la valeur comparée des diverses religions pour le progrès et le bonheur de l'homme et de la société.

De très nombreux penseurs et chercheurs se sont acharnés sur le premier de ces problèmes, et c'est surtout une syn-

(11) *A bas le latin!* Editions « La fenêtre ouverte », 36, rue Ernest-Renan, Issy-les-Moulineaux.

thèse de leurs travaux, et alors combien précieuse! que nous donne l'auteur dans son petit mais très substantiel livre. Définition de la religion et sa distinction de la magie, détermination des éléments sociaux de la vie religieuse, rapports entre les religions et les systèmes sociaux, données de l'histoire et de l'ethnographie, M. Roger Bastide, sur tous ces points, s'exprime avec beaucoup de science et beaucoup de sagesse. Il ne tombe ni dans les excès des disciples d'Herbert Spencer accordant une importance vraiment exagérée aux peuples primitifs, ni dans ceux des élèves de Durkheim s'obstinant à chercher un social qui n'ait pas été un individuel. Certes l'étude de ces peuples primitifs ou sauvages est très légitime en elle-même et on a écrit sur elle de très importants et intéressants ouvrages dont le dernier en date est, sauf erreur, le gros *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique, Ologénèse culturelle,* du docteur Georges Montandon que je viens aussi de lire avec une longue attention soutenue, mais vraiment que tirer de cet amas écrasant d'observations pour notre propre civilisation? Il est vrai que leur étude se suffit à elle-même et que même sans chercher à savoir s'il y a eu intercommunication des quatorze cycles culturels inventoriés par l'auteur, on peut prendre un très grand intérêt à les étudier tous, chacun en soi. Quant à essayer de trouver un fondement social non individuel à la religion, c'est une entreprise bien vaine; l'homme étant un animal social, l'individuel et le collectif seront toujours étroitement fondus en lui sans qu'on puisse les séparer et sans qu'on voie même l'intérêt que peut présenter la tentative de les dissocier; les durkheimistes ont essayé d'en tirer la prédominance du rite sur le dogme parce que le rite serait social quand le dogme serait individuel, mais à l'origine le rite a été tout aussi individuel que le dogme. Tarde ici a écrit de très fines pages sur la propagation imitative des rites.

M. Roger Bastide a tout à fait raison dans ses conclusions de se refuser à voir dans les religions des projections des structures sociales; assurément un peuple agricole aura des divinités de la végétation comme un peuple marin des protecteurs célestes de la navigation, mais ce sont là évidences

dont on ne peut pas tirer grand chose. Ce qui serait plus intéressant serait d'arriver à déterminer l'essence de la religion, mais cette essence serait elle-même très composite : toute une gerbe de sentiments opposés, crainte, amour, compréhension, inintelligence se joue et se mêle dans le domaine religieux. Tout au fond, semble-t-il, se trouve un instinct d'adoration qui est très proche de l'instinct d'admiration des artistes; le frisson de l'art et le frisson du divin sont frères, et cette remarque montre combien la sociologie esthétique et la sociologie religieuse seraient difficiles à maîtriser; on peut être un docte historien d'art, et connaître toutes les écoles et analyser tous les procédés de peintre, et même être peintre soi-même en ayant son métier sur le bout des doigts, sans être le moins du monde artiste; de même pourrait-on avoir étudié à fond toutes les religions, et toutes les théologies et toutes les exégèses sans avoir le sens religieux, et que serait un sociologue qui n'aurait pas ce sens religieux? Comte lui-même qui se croyait le moins religieux des hommes puisque son positivisme originaire pourrait être défini une négation de la métaphysique, a fini, justement parce qu'il était sociologue, par se réveiller un jour hyperreligieux et il a fondé une religion nouvelle!

Ce que je viens de dire est une causerie à propos du livre de M. Roger Bastide plutôt qu'une étude, mais n'est-ce pas la preuve de l'intérêt que ce livre inspire? La sociologie religieuse est un domaine délicat où seuls les esprits renaniens, et notre auteur en est un, devraient pénétrer; quant aux esprits spencériens et durkheimistes, ils y seront toujours mal à l'aise. Durkheim a sué sang et eau pour essayer de socialiser la religion, mais quel est le penseur qui s'était refusé à admettre l'importance sociale de la religion? et d'autre part expliquer la religion par le social, c'est un peu comme un peintre qui voudrait expliquer le génie artistique par la longueur du pinceau ou la largeur de la palette.

En passant au livre très important et très synthétique de M. Christian Cornelissen : **Les Générations nouvelles,** nous ne nous éloignons pas beaucoup de la sociologie religieuse, tout en explorant d'autres domaines sociologiques : morale, famille, art, éducation, progrès, etc. L'auteur estime que

parmi les mauvais prophètes, les sectaires religieux sont le plus à craindre. C'est qu'alors il ferme les yeux sur les méfaits des sectaires antireligieux. Qu'on dresse le bilan de leur activité actuelle, depuis la Russie jusqu'en Espagne sans oublier le Mexique! Si Voltaire vivait de nos jours il aurait à reprendre du tout au tout son *Essai sur les mœurs*. Et il y a d'autres fanatismes aussi terribles que l'antireligieux. La folie et la méchanceté humaines sont insondables!

MÉMENTO. — Jean Coutrot : *De quoi vivre*, préface de Jules Romains. Grasset. Un énorme volume où s'avoisinent les vues justes et les vues contestables. L'auteur conclut en faveur d'une mystique de l'avenir qui aurait besoin d'être précisée et éclairée : un humanisme moderne, soit! mais était-il besoin de 300 pages très denses pour en arriver à une chose aussi simple? Le préfacier prétend qu'à les lire on ne s'ennuie pas une seconde. Puissent tous les lecteurs être du même avis! — Raphaël Fontamin: *L'heure est proche*. Editions Liberté. Ici c'est pis. Des inepties, pour ne pas dire plus. L'auteur est contre la guerre même défensive tant que durera le capitalisme, mais après sa disparition, il sera pour la guerre même offensive, guerre pratiquée sans danger pour lui et ses amis par des chimistes préparant des gaz et des bouillons de culture de microbes. Comment peut-on écrire de pareilles atrocités? — Robert Aron : *Dictature de la Liberté*. Grasset. Ce livre résume la doctrine d'un groupe de jeunes qui avait pour chef Arnaud Dandieu récemment décédé. Cette doctrine me semble assez confuse et l'on se demande où ce groupe doctrinal veut en venir. Page 339 on trouvera une comparaison du service civil limité, tel qu'il existe, et du service civil total tel que ces jeunes gens voudraient l'instaurer. C'est à fuir. Mais les gens qui ont le goût de l'esclavage se précipiteront au contraire... *ruere ad servitutem*. Ceci dit, il ne faut pas se hâter de condamner. Dictature de la liberté, ce ne serait pas un si mauvais mot d'ordre! Que les libéraux soient énergiques et tout ira bien. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liége, dans son n° du 28 février, donne un tableau synoptique de ce que sont le pain, la paix et la liberté en Russie. Le pain : le salaire moyen d'un ouvrier russe étant de 140 roubles par mois, le prix d'un kilog de viande, de beurre et de fromage et d'une bouteille de vin s'élève déjà à 98 roubles! De l'aveu des autorités soviétiques, rien qu'en 1933, 6 millions de personnes ont péri de famine et les enfants abandonnés se comptent par millions aussi. La liberté : tous les Russes sont soumis à un esclavage pire que celui des Mongols et, de l'aveu de

M. Séverac, lieutenant de Léon Blum, le prolétariat russe est soumis à un régime qu'aucun prolétariat occidental n'accepterait. Enfin, pour la paix, la Russie a l'armée la plus nombreuse et la plus onéreuse du monde et ne demande qu'à s'en servir, et nous venons de conclure avec elle un pacte d'assistance militaire qui est bien la chose la plus insensée qu'on puisse voir, le pacte étant uniquement à l'avantage des Russes et n'ayant d'autre effet que de nous obliger à aller nous faire trouer la peau pour eux et le maintien de leur doux régime. Ce pacte a d'ailleurs tout de suite porté son premier fruit, et à l'heure où j'écris ces lignes, Hitler occupe militairement la zone démilitarisée, juste au moment où, à Cocherel, le ministre Paul-Boncour célèbre Briand et le pacte de Locarno. En vérité, les gens sont fous!

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les décrets-lois et la procédure civile : Conciliation préliminaire; conciliation en cours d'instance. — Instruction des affaires par le tribunal: dossier du tribunal; juge surveillant. — Jugements par défaut; suppression du défaut faute de conclure. — Exceptions et nullités. — Délai de l'appel. — Récusation du juge; amende. — Instances devant la Cour de cassation; délais des pourvois; péremption de l'instance. — Application du décret aux Cours d'appel.

Parmi les quelques centaines de décrets-lois en date du 30 octobre 1935, qui font quasi de l'*Officiel* du 31 un volume, dix-huit sont sortis du ministère de la Justice. Le plus ample et important touche au Code de procédure civile; il ne comporte pas moins de sept titres (1) remplis, annonce le rapport qui le chapeaute, de « mesures urgentes destinées à porter remède aux défauts les plus criants, et aussi les plus certains d'un formalisme suranné ».

Le premier titre s'applique à la **conciliation** :

Aucune demande principale, dit l'art. 48 (C. proc. civ.) ne sera reçue dans les tribunaux de première instance que le défendeur n'ait été préalablement appelé en conciliation devant le juge de paix.

Cette prescription impérieuse était complètement désobéie. Sous quel prétexte? — Que l'art. 49 en dispense les demandes qui requièrent la célérité. Il suffisait à l'avoué du demandeur

(1) Un huitième se rapporte à la procédure devant les tribunaux de commerce, qu'elle harmonise avec certaines dispositions des sept premiers.

de présenter une requête en invoquant la dite célérité. C'était bien la seule fois que la Thémis chicanière tenait à ne pas jouer les boiteuses... elle se rattrapait par la suite. Quant à la requête, elle était toujours affirmativement répondue.

Désormais la dispense du préliminaire de conciliation ne pourra résulter que d'une ordonnance du président du tribunal qui « devra indiquer expressément les motifs d'urgence ». Il est prescrit aussi que « les parties devront comparaître en personne » devant le juge de paix, mais celui-ci pourra reconnaître valable l'excuse invoquée par les parties et, alors, admettre la représentation par mandataire. Urgence d'un côté, excuse de l'autre : soyons sûrs que la *conciliation préliminaire* ne jouera pas plus demain qu'hier. Il ne faut que médiocrement le regretter. Cette mesure en matière générale est encore moins praticable qu'en matière de divorce où elle ne donne aucun résultat; et vouloir que les plaideurs comparaissent en personne devant le juge de paix constitue, outre une tyrannie choquante, une tyrannie inutile.

Mais pour la *conciliation en cours d'instance* créée par le décret-loi, c'est tout à fait autre chose. Celle-ci est possible; elle est utile et le devient d'autant plus que l'ancienne conciliation n'ayant que *force d'obligation privée,* la nouvelle est revêtue de la *force exécutoire.*

Conciliation en cours d'instance... ceci nous amène au titre II qui établit la **procédure d'instruction des affaires.**

Jusqu'à présent le tribunal n'était averti de l'existence du procès que le jour de sa mise au rôle; il ne connaissait les prétentions des plaideurs que le jour de l'échange des conclusions. Désormais, les avoués devront déposer au greffe, à partir du jour de l'assignation, copie de tous les actes et pièces; ce qui équivaut à tenir le tribunal au courant de toute la procédure qui précède l'audience. En outre, dès l'inscription de l'affaire, un magistrat du siège sera désigné par le président pour suivre et surveiller la procédure. Il pourra en tout état de cause, et à la demande de l'une des parties — les avocats entendus ou appelés — ordonner toute mesure d'instruction ou communication de pièces. *Il pourra également convoquer les parties en vue d'une nouvelle tentative de conciliation.*

Bien appliquée, cette institution nouvelle (2) ôtera quelques bâtons aux roues du char de la procédure embourbé dans les ornières de la mauvaise foi dilatoire. En supprimant le *défaut faute de conclure* (qui consistait de la part du défendeur à ne pas déposer de conclusions, se laisser condamner par défaut et faire ensuite opposition au jugement) le titre III du décret consacré aux **jugements par défaut** met quelques grains de plomb dans l'aile de dame Chicane. La loi les y loge sans avoir besoin de chasseur, c'est-à-dire du magistrat, dont la pétoire libéralistique serait aussi défaillante ici qu'ailleurs. Loi, fais tes affaires toi-même! c'est le principe essentiel de toutes les législations saines et robustes : anglaise, italienne, suisse, autrichienne, allemande ou russe. En dehors de ce remède général, aucun remède particulier ne peut être porté à la déliquescence de la Thémis française — plus malade à elle seule de libéralisme outrancier que toutes les Thémis européennes réunies.

Ce remède, le décret l'applique encore en matière d'**exceptions et nullités** (titre IV) lorsqu'il dispose: 1° que les moyens de nullité produits contre un acte devront être proposés conjointement; 2° qu'aucune nullité d'exploit ou de procédure ne pourra être admise que s'il est justifié qu' « elle nuit aux intérêts de la partie adverse ».

Le titre V est consacré à **l'appel.** Il réduit de moitié : un mois, au lieu de deux mois, le *délai d'appel;* désormais le défendeur domicilié hors du département et des départements limitrophes aura, pour faire appel, un mois et non six semaines. Il modifie la notion traditionnelle de demande nouvelle interdite en appel, laquelle obligeait à recommencer son procès en première instance un plaideur qui, mal renseigné sur sa cause en première instance, avait ou croyait avoir découvert, une fois le jugement frappé d'appel prononcé, un moyen capable de la faire aboutir.

Tout se passait, jusqu'ici, grâce à la très mauvaise volonté

(2) « Le *dossier du tribunal* fonctionne actuellement au titre de la procédure locale devant les juridictions des Provinces recouvrées; il y donne satisfaction. On peut compter qu'il en sera de même sur le reste du territoire et que cette réforme favorisera l'adoption si souhaitable de l'unification de la procédure civile dans tout le pays. » — (Henry Solus, professeur à la Faculté de droit de Paris; *Le Temps* du 12 décembre 1935).

du législateur, grâce à la sottise libéralissime de nos tribunaux (sottise toujours contraire au plaideur de bonne foi, à la partie moralement la plus intéressante) comme si les magistrats de notre heure, semblablement à ceux du temps des épices, avaient un intérêt matériel à voir les hommes d'affaires *lécher l'ours* — suivant l'expression de La Fontaine, d'après Rabelais. Ils n'y avaient qu'un intérêt idéal.

Le titre VI relatif à la **récusation du juge** décide que le plaideur, dont la récusation est rejetée, sera condamné à une amende de 100 à 2.000 francs. Il révise ici un texte (art. 390) disant : « ...condamné à telle amende qu'il plaira au tribunal, laquelle ne pourra être moindre de cent francs ». Le tribunal *se plaisait* à ne pas dépasser cent francs. On l'engage à se montrer moins facilement satisfait (3).

Dans son titre VII, le décret entend hâter les **instances devant la Cour de cassation.** Hélas! il ne l'entend que d'une oreille, et pas la bonne. On sait que les pourvois en matière civile sont d'abord examinés par la *chambre des requêtes* qui fait un tri, rejette les uns et renvoie les autres devant la *chambre civile.* Le décret déclare d'abord que, devant la chambre des requêtes, le mémoire ampliatif doit être produit dans les six mois du dépôt du pourvoi au greffe, sous peine de déchéance. Très bien, mais il dit ensuite que, devant la chambre civile, l'instance sera éteinte trois ans après la date de l'arrêt d'admission, si le demandeur n'a pas fait dans ce délai le dépôt du dit arrêt au greffe.

Trois ans, voilà un délai archi-excessif. « C'est trop de deux, madame! » comme dit Ruy Gomez; et même trop de deux et quelques dixièmes. Trois ans pour déposer au greffe un arrêt que l'on prend au greffe! Le décret-loi a voulu (ex-

(3) Ce libéralisme est mis par M. Henry Solus sur le dos du Code de procédure, et l'honorable professeur, faute de s'être reporté à l'art 390, écrit dans les colonnes du *Temps* que je signale plus haut : « Nous approuvons pleinement ce texte [le décret-loi] qui, en augmentant une peine autrefois dérisoire : 100 francs d'amende, écartera sans doute certaines récusations téméraires et dilatoires. »

Le législateur de 1806 laissait le champ libre aux magistrats pour *bien* punir les récusations par trop injustifiées. Celui de 1935 le lui laisse pour *mal* les punir, car il est à présumer que, si injustifiée soit-elle, la conduite du récusateur sera punie plus près du minimum que du maximum de la peine. Le juge français ira toujours plutôt vers le minimum que vers le maximum, quoi qu'il arrive!

plique le rapport du garde des sceaux) mettre en harmonie la procédure de cassation avec la procédure générale, sur le point de la *péremption d'instance,* fixé par l'art. 397 : « Toute instance sera éteinte par discontinuation de poursuites pendant trois ans. » Mais, outre que l'art. 397 prête vraiment la main à la chicane dilatoire en émettant une règle d'un caractère aussi général, il n'y avait aucune raison pour appliquer cet article à une matière à laquelle le Code de procédure s'était bien gardé d'appliquer sa procédure. Un délai de six mois — à moins que je ne m'abuse, — était largement suffisant.

Parmi les textes du Code de procédure qu'abroge le décret-loi, ne figure point l'art. 470 appliquant aux *tribunaux d'appel* les règles établies par les *tribunaux inférieurs.*

L'institution de l'instruction des affaires joue donc pour les cours d'appel. La cour aura, comme le tribunal, et son dossier dans chaque affaire, et son conseiller chargé de suivre et de surveiller les procédures.

MARCEL COULON.

GÉOGRAPHIE

Bowman (Isaiah), *Geography in relation to the Social Sciences* (*Report of the commission on the social studies*, part. V). 1 vol. in-8°, New-York, Charles Scribner's Sons, 1934. — *Les ressources minérales de la France d'outre-mer* (*Publications du bureau d'études géologiques et minières coloniales*) vol. III et IV. 2 vol. in-8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1935.

J'ai attiré plus d'une fois l'attention des lecteurs du *Mercure* sur les services réciproques que peuvent se rendre la géographie, — au moins cette partie qu'on appelle géographie humaine, — et les sciences sociales, que celles-ci soient conçues comme un ensemble plus ou moins cohérent de sciences diverses, ou qu'elles soient conçues sous la forme synthétique de la sociologie générale. L'étude de ces relations s'impose d'autant plus, que la géographie et la sociologie ont été toutes deux, sinon créées, du moins singulièrement rajeunies et vivifiées par l'esprit scientifique moderne.

Des préoccupations analogues se font jour aux Etats-Unis. Elles ont trouvé une expression intéressante dans le livre récent d'Isaiah Bowman, directeur de l'*American Geographical Society :* **Geography in relation to the social sciences.** Bien que Bowman n'ait pas tiré parti de mon livre sur

les *Sciences Géographiques* où les questions de méthode tiennent une large place, je ne lui en veux aucunement. Au contraire, et je le dis avec une entière franchise : j'aime mieux que la pensée d'outre-mer s'exprime en toute indépendance et sans se mettre à la remorque de la nôtre.

Le livre de Bowman porte bien la marque américaine par l'importance qu'il accorde à tout ce qui frappe immédiatement la vue, symboles et représentations, cartes et photos de paysages; les photographies, en particulier, sont nombreuses et très parlantes. Il est aussi bien américain par la place qu'y tiennent les questions pratiques et notamment les questions d'enseignement. De celles-ci je ne dirai rien, car j'estime qu'il conviendrait de tenir la pédagogie à l'écart des recherches vraiment scientifiques : la pédagogie est trop déformante.

Malgré son respect pour les symboles, Bowman reconnaît que la géographie ne saurait se limiter à l'interprétation de la carte. « La pensée géographique, dit-il, signifie quelque chose de plus que la carte. — La géographie nous donne une série de représentations, *plus* un petit nombre de généralisations *élémentaires* sur l'homme en relation avec le milieu. »

On pressent tout de suite que la méthode et le programme de Bowman doivent être modestes. Ce n'est pas à lui qu'on pourra reprocher de tout expliquer par la géographie. Chez lui, la science ne se fait pas rongeante et envahissante, comme elle a eu parfois tendance à l'être de ce côté-ci de l'Atlantique. Les Américains nous donnent ainsi une leçon de modération et d'esprit critique qu'on ne s'attendait guère à voir venir de chez eux.

Donc, point de méthode ni de doctrine rigides. « Pas trop d'ambition, pas trop d'extension, pas de doctrine. » Bowman admet en géographie la diversité des *écoles*. Diversité utile et même indispensable. Ici se placent des considérations pleines de finesse sur les tendances variées des écoles d'Europe et d'Amérique. En Europe, vieille terre de préhistoire et d'histoire, la géographie est *lourdement chargée* de données historiques, politiques et économiques. Ce sont les travaux français qui, pour Bowman, donnent l'expression la plus nette de la méthode européenne : il n'est pas étonnant que jusqu'ici, les géographes français aient eu une forma-

tion plutôt littéraire et historique que scientifique. En Amérique et surtout aux Etats-Unis, il n'en est pas de même. Là, il n'y a que peu ou point de passé; le legs du passé ne se fait guère sentir dans un présent géographique toujours tourné vers *demain* plutôt que vers *hier*. La vraie géographie américaine, c'est la géographie du pionnier. « Le grand poème épique de l'Amérique, c'est la conquête de la terre. »

Bowman reconnaît cependant que les différences entre les tendances des écoles d'Europe et d'Amérique sont appelées à s'atténuer, sinon à s'effacer tout à fait, dans un proche avenir.

Mais, quelles que soient les souplesses et les diversités d'interprétation, la géographie ne saurait se passer de tendances et de cadres généraux de pensée. La confrontation de l'évolution des sociétés humaines et du milieu, — *the environment,* comme on dit là-bas, — ne peut manquer d'introduire dans la géographie, et à plus forte raison dans les rapports de la géographie et des sciences sociales, des tendances philosophiques. Je sais bien qu'on s'est étonné, et ici même, dans les colonnes du *Mercure,* de tout rapprochement entre la philosophie et la géographie. Ceux qui s'étonnent ainsi manquent de réflexion. Ils manquent aussi de connaissances : ils ne connaissent ni Vico, ni Alexandre de Humboldt.

A ce point de vue, je dois avouer que la pensée de Bowman se contente un peu aisément d'approximations imprécises.

Point de déterminisme physique absolu: nous sommes d'accord, tout le monde est d'accord. Mais comment préciser la part du déterminisme? On n'y parviendra pas avec la formule de Bowman : « Les faits terrestres ne *déterminent* pas, ils *conditionnent.* » Il ne serait pas nécessaire de serrer cette formule de très près pour y trouver une contradiction formelle.

Point de finalisme, mais la croyance au *progrès* continu et indéfini. On ne nous dit pas nettement de quelle sorte de progrès il est question. Si on l'admet dans le sens le plus étendu, c'est toujours la croyance à une Salente idéale qui sera elle-même sa fin. Un finalisme terrestre d'inspiration identique, au fond, à celle du finalisme religieux.

La méthode d'exposition des recherches de géographie sociologique, telle qu'elle est préconisée par Bowman, c'est la méthode régionale : découper une partie de la surface terrestre où l'on peut enchainer rationnellement des phénomènes de symbiose; faire ensuite la même chose pour d'autres parties. Cette méthode, appliquée brillamment en France depuis un demi-siècle, me paraît très critiquable, comme je l'ai dernièrement indiqué aux lecteurs du *Mercure*, surtout parce que dès qu'elle est appliquée avec rigueur, elle condamne fatalement la science à se désintégrer en recherches hétérogènes. Mais Bowman n'y voit qu'une étape provisoire sur la route qui doit mener à la géographie générale, celle qui englobera l'espèce humaine tout entière sur l'ensemble de la planète : en quoi je l'approuve entièrement.

Je donnerai une idée nette des rapports de la sociologie et de la géographie, selon Isaiah Bowman, en copiant la dernière phrase, qui est aussi la phrase cardinale de son livre :

> En somme, l'affiliation intime de la géographie humaine avec les sciences sociales conduira à l'expansion des éléments éthiques, c'est-à-dire à l'emploi direct de la géographie pour seconder les fins d'une société qui s'efforce de s'améliorer en accroissant son empire sur le milieu, ou en s'adaptant à lui d'une manière intelligente.

Pensée très américaine, heureusement corrigée ou atténuée par les leçons de l'Europe.

§

J'ai signalé aux lecteurs du *Mercure*, le 1er décembre 1934, les deux premiers volumes de la publication sur les **Ressources minérales de la France d'outre-mer**, entreprise par le *Bureau d'études géologiques et minières coloniales*. Cet important travail a été continué dernièrement, sinon complété, par la publication des volumes III et IV, consacrés, le premier à de nombreux métaux et substances utiles ou précieuses, le second aux phosphates.

Ces deux volumes, comme les premiers, sont l'œuvre des spécialistes les plus qualifiés par leurs études et par leurs fonctions : les noms des premiers techniciens des industries minières y sont associés à ceux des membres de l'Académie

des sciences. Le plan d'exposition demeure très large et par là même offre beaucoup plus d'intérêt. Le titre de la collection est trop modeste. Elle ne nous donne pas seulement l'inventaire des ressources et des possibilités des colonies françaises. Elle nous renseigne sur l'état général des industries d'extraction dans le monde entier, ainsi que sur l'utilisation des produits et l'évolution des marchés.

Comme semble l'exiger leur association fréquente dans la nature, le plomb, le zinc et l'argent sont étudiés synthétiquement par M. Blondel. La liaison zinc-plomb est la plus importante et aussi la plus intéressante pour nous, car ces deux métaux, qui se trouvent sur tout le pourtour de la Méditerranée occidentale dans les terrains des plissements hercyniens, sont une des productions notables de l'Afrique du Nord, en Algérie centrale et orientale et en Tunisie. Le Tonkin nous en donne aussi, en quantité bien moindre. Toute cette production va en France. Elle est bien loin de suffire à notre consommation : nous importons donc de grosses quantités de l'étranger. Quant à l'argent, tout le monde sait aujourd'hui que ce n'est plus qu'un sous-produit à peu près négligeable, malgré les efforts des *argentistes* américains pour le revaloriser.

On sait aussi qu'un des métaux les plus anciennement utilisés par les hommes, le cuivre, a conquis, grâce aux industries électriques et aussi aux industries de guerre, une nouvelle jeunesse. Les industries électriques absorbent plus de 50 % de la production mondiale, et les alliages à base de cuivre prennent tous les jours une place plus grande. Sous ce rapport aussi, notre empire colonial nous est d'un faible secours. Il nous donne 1.200 tonnes sur les 160.000 dont nous avons annuellement besoin. Il faut que nous le prenions au dehors. Le Katanga belge conquiert sur le marché du cuivre une place toujours plus grande. Le chapitre consacré au cuivre contient d'intéressants développements sur le *drame du cuivre* aux Etats-Unis, une des pages les plus significatives de la grande crise 1928-1932.

Nous ne sommes pas plus favorisés pour l'or que pour le cuivre. La production de l'or a quadruplé depuis un demi-siècle; les deux tiers sont fournis par l'Empire britannique

et en particulier par le Transvaal. Sur les 750.000 kilos d'or produits annuellement dans le monde, quatre ou cinq mille viennent de France et des colonies françaises, en particulier de l'Afrique occidentale et de Madagascar. Ce n'est jamais de l'or filonien, mais de l'or de *placer*, exploité, soit rudimentairement par les indigènes, soit par les moyens bien connus du *sluice* (classement des parcelles d'or par gravité, au moyen de l'eau) et de la drague.

Nous n'avons pas de chance non plus au point de vue des minerais radio-actifs. Les plus importants, comme on sait, sont ceux qui donnent le radium, ce corps fantastique dont un gramme vaut 50 ou 60.000 dollars, et qu'on ne peut obtenir dans le Congo belge qu'après avoir manipulé vingt mille tonnes de substances diverses. Ce sont encore nos voisins de Belgique qui ont la chance sous ce rapport-là. Leurs gisements du Katanga ont donné jusqu'ici 400 grammes de radium. Une énorme fortune jaugée au gramme.

Nous sommes un peu mieux pourvus pour le mica. Madagascar devient un centre de production notable de ce minéral qui est le meilleur isolant connu et qu'à ce titre les industries électriques emploient beaucoup. Madagascar fournit la presque totalité de la consommation française, soit 700 tonnes de mica. Mais c'est l'Inde britannique qui envoie du mica au monde entier.

C'est pour les phosphates, et pour eux seulement, que notre industrie minière coloniale arrive au tout premier rang dans le monde. Nous le devons à l'Afrique du Nord, Maroc, Algérie et Tunisie. On ne s'étonne pas que tout un volume soit consacré à ce minéral fertilisant, « du pain et de la viande en puissance », comme disait Elie de Beaumont. On ne s'étonne pas non plus de la richesse de ce volume en cartes, croquis et diagrammes.

Au Maroc, les gisements de phosphate sont au sud-ouest du pays, non loin de l'Oum er Rbia. Ils sont gérés par l'Office chérifien des phosphates. En Algérie et en Tunisie, les gisements sont surtout à la limite des deux pays et chevauchent souvent les frontières. Ils appartiennent à des Compagnies privées dont la plus importante est Gafsa. Le Maroc a vendu en 1933 onze cent mille tonnes de phosphates dont 1/7ᵉ seu-

lement est allé en France. Au contraire, sur les 3.200.000 tonnes de l'Algérie-Tunisie, près d'un million de tonnes ont pris le chemin de la France.

Les phosphates de l'Afrique du Nord sont d'origine sédimentaire marine. Leur mode de formation a été étudié par M. Cayeux. Les phosphates des îles du Pacifique et de l'Océan Indien, beaucoup moins importants, ne sont pas d'origine marine. M. Lacroix en a dressé l'inventaire.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Marcel Griaule : *Jeux et divertissements abyssins,* Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences religieuses, tome 49. Ernest Leroux, in-8°, XXVII pl. et un diagramme des jeux par saisons.

En quelques années, M. Marcel Griaule s'est assuré l'un des premiers rangs dans l'ethnographie et le folklore de l'Afrique nord-orientale. Il n'a pas seulement pour lui cette méthode dans l'observation scientifique qui distingue la moyenne des Français de la moyenne des autres peuples européens, tant l'influence de Montaigne, de Rabelais, de Descartes et de Voltaire, enfin de nos biologistes, s'est diffusée jusque dans les écoles primaires; mais il a aussi le *Don,* ce que j'appelle savoir boire un bock à la terrasse d'un café dans une ville inconnue et causer en vieil ami avec le garçon dès même la commande. Ce qui distingue les peuples, ce sont moins les dogmes ou les codes que leur procédé d'application, c'est-à-dire en somme le plan sentimental. Celui-là seulement est homme qui se sent homme avec tous les autres ou que les autres, ce qui est plus important, sentent homme aussi, sans étiquette nationalitaire.

Ce que j'ai lu de Marcel Griaule prouve l'existence en lui de ce don qu'ont certains héros de Kipling, et sans doute Kipling lui-même; qu'avait mon ami Farabee, qu'ont Westermarck et Thurnwald, mais que n'ont pas les quatre ou cinq dizaines d'ethnographes et de folkloristes pour qui nos sciences se traitent comme des documents d'archives ou des phénomènes de laboratoire ou, pire encore, de musées.

Or, s'il est un domaine difficile à explorer, c'est bien celui des jeux des enfants et des adultes. Il semblerait que s'intéresser à ces jeux, non encore devenus des sports, c'est-à-dire

des abstractions mathématiques quoique spectaculaires, blesse profondément. Car il apparaît aussi, en observant nos enfants, que le domaine du jeu est ressenti comme personnel et privé, où l'on s'exprime sans obstacles et qu'on entoure par suite d'un mur de pudeur. Arrêtez-vous devant des enfants sautant à la corde, ou jouant aux billes : vous verrez se constituer une opposition d'âge et collective, une manière d'être, des regards disant : « Qu'est-ce qu'il nous veut, ce vieux-là? », même si vous n'avez que vingt-cinq ans. Et dans vos propres souvenirs vous trouverez sûrement des rappels de votre opposition aux adultes lorsqu'ils voulaient pénétrer dans le seul domaine privé qui vous restât, celui du jeu libre et inventé au fur et à mesure.

Marcel Griaule, dans sa description des **Jeux et divertissements abyssins** (où il avait été précédé par Guidi, Mittwoch et Marcel Cohen), a senti ces réticences et ne cache pas, selon l'occasion, que souvent il est resté dans l'obscur. Il dit aussi dans son introduction qu'il a tâché de décrire ces jeux sans idées préconçues. Et si l'on tient compte du chiffre obtenu, 400 jeux et divertissements, on comprend que souvent il n'a pu obtenir que des amorces.

Or, une fois les matériaux obtenus, complets ou fragmentaires, il fallait les classer d'une manière ou d'une autre. Et comme tout classement suppose des principes aprioriques, quoiqu'il s'en défende, Marcel Griaule a fait de la théorie. Pour l'Europe, nous avons maintenant près de dix mille descriptions (j'en ai en France seulement plus de deux mille); dans ces conditions, comme tout de même dans l'humanité entière il y a forcément des constantes et des variantes, je demanderai à l'auteur s'il croit vraiment sage l'attitude qui consiste à ne considérer des phénomènes sociaux aussi importants que les jeux, dans toutes les civilisations, que sous leur aspect formel. Cette attitude, dite objective, est trop facilement une échelle de Jacob à l'usage des imbéciles. L'Allemagne d'il y a une trentaine d'années avait éliminé *den objektiven Affen;* et chez nous cet objectivisme, ridiculisé de plus en plus, ne subsiste plus que dans des milieux pédagogiques retardataires. Les jeux populaires sont l'expression directe d'un complexe physico-psychique en

rythme d'évolution. Tous, par l'excitation musculaire qu'ils produisent, ou par la mise en marche de certains stimulus psychiques, sont essentiellement érotiques. Rien ne met autant en érection un homme normal que la lutte à main plate; et un de mes amis, excellent joueur d'échecs, me disait qu'il était en état d'excitation sexuelle pendant toute la partie engagée.

Ces correspondances, ou si on veut ces irradiations, doivent être connues d'avance; analyser selon ce point de vue les activités humaines n'est pas se soumettre à une théorie; c'est seulement, en homme de science, tenir compte des acquisitions de sciences connexes. D'ailleurs toutes les sciences sont connexes. De sorte qu'avec son objectivisme systématique, Marcel Griaule est resté au seuil du domaine. Pour qu'on ne m'accuse pas de parti pris, voici sa table des matières :

Jouets. — Machines à voler. — Musique. — Animaux. — Nature. — Brûlures, mutilations. — Nourritures enfantines. — Exercices physiques sans matériel spécial. — Exercices physiques avec matériel spécial. — Jeux d'adresse. — Recherches. — Combats, insultes. — Quêtes, vols. — Brimades. — Imitations. — Combinaisons, problèmes. — Jeux de ficelles. — Divination. — Jeux oraux. — Arts graphiques et plastiques. — Divers.

Relisez cette liste avec soin. Vous voyez aussitôt comment des activités psychiquement ou musculairement connexes sont dissociées, alors que sont réunies des activités disconnexes. A elle seule la divination joue dans les jeux, si j'ose dire, un rôle essentiel, je ne dis pas en Abyssinie seulement ou chez les Nègres de l'Afrique orientale (osselets), ou dans l'antiquité classique, mais même de nos jours en Europe. Le jeu de « souffler le charbon » en Lorraine ou en Bourgogne est un présage du temps qu'il fera; « tourner les buis » sur une plaque de fer rouge à la Noël, en Savoie, indique si on se mariera. Même les jeux de billes et bien d'autres auxquels on ne joue qu'à certains moments de l'année conservent, par leur caractère spécifique de périodicité, des éléments astrologiques, ou cosmo-magiques primitifs.

L'Abyssinie est évidemment un terrain ethnique bien plus

propice que nos campagnes européennes. En lisant les descriptions détaillées de Marcel Griaule, j'ai pu dans presque tous les cas, par des parallèles dits sauvages ou demi-civilisés (y compris les demi-civilisés européens anciens et modernes), remonter au point de départ.

Ce classement est inutilisable aussi au point de vue biologique. Il est acquis maintenant que, même quand ils sont purement laïques, les jeux enfantins et d'adultes conservent l'un de leurs caractères primitifs, celui d'être des pré-exercices ou, comme on dit maintenant, des entraînements à des activités utiles. Bien que dans l'étude de quelques détails on puisse parfois douter de ce caractère, faute surtout de posséder les antécédents historiques, la théorie biologique des jeux tient bon. Il ne faut pas oublier non plus que, lorsque le jeu devient un sport au sens moderne, c'est qu'il a perdu son utilité première. Ainsi le tennis et le polo ou les combats de gladiateurs, le lancement du disque et celui du javelot sont inutiles de nos jours, mais faisaient partie anciennement du dressage des jeunes Grecs, Polynésiens, Indiens nord-américains, etc.; tout comme le ski et la raquette étaient des moyens de locomotion normaux. Les descriptions de Marcel Griaule prouvent que dans la montagneuse Abyssinie aussi, des jeux actuels étaient autrefois des entraînements sérieux. Parfois on constate des renouvellements : le ski scandinave est venu dans les Alpes comme sport puis a été retransposé dans l'utile pour les chasseurs alpins et l'artillerie de montagne; l'entraînement aux jeux de balle a servi au lancement des grenades; et nul ne niera que l'aptitude au saut en longueur ou en hauteur a sauvé bien des vies, dans toutes les armées, pendant la guerre.

L'utilité est plus frappante avec ce qu'on peut nommer les jeux intellectuels. J'appartiens à une génération où les enfants devaient résoudre les devinettes traditionnelles. Mon grand-père Fornier, Dauphinois, en connaissait une bonne centaine. Je suis certain que la gymnastique mentale qu'il m'imposa comme jeu m'a servi à répondre vite et nettement aux questions de mes examinateurs, dix ans plus tard. En Abyssinie aussi, il y a des exercices de ce genre; et le fait même qu'un peuple s'intéresse aux devinettes prouve une

tendance à estimer le mécanisme de la pensée. Sans doute nous nommons cela un jeu. Mais en Abyssinie, quand un jeune diacre est promu, les anciens lui posent toutes sortes de questions selon un programme traditionnel; « à la moindre hésitation dans les réponses et à la moindre marque de défaillance, il est en butte aux moqueries et aux brimades » (p. 145). Sans doute, c'est un rite de passage, catégorie de l'initiation; mais on voit combien le dressage par le jeu pendant l'enfance peut rendre le jeune diacre plus rapide dans ses associations d'idées et dans son élocution.

Cette monographie dépasse donc beaucoup sa limite géographique; il y a là des matériaux de premier ordre pour les comparateurs.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : une amitié amoureuse de Bismarck; les raisons sentimentales qui le retinrent à Biarritz et qui furent attribuées aux affaires. — *Le Mois :* crise de la musique; imperfection des procédés de transmission du son. — *Revue de l'Alliance française :* sur la maladie du théâtre et la responsabilité des auteurs. — Mémento.

Ce qu'on appelle, depuis G. Lenotre, « la petite histoire » a pour mission de replonger dans l'humanité les personnages que les historiens ont coutume de défigurer en monstres voués intégralement à leur œuvre publique. De lettres inédites que publie la **Revue des Deux Mondes** (15 mars) et qui émanent d'un de ces personnages recréés tout d'une pièce par les pontifes de la grande Histoire, nous extrayons ces lignes et cédons à l'envie d'en faire deviner l'auteur :

Je me console à ouvrir mon porte-cigares, où je trouve toujours, à côté d'une de vos grosses épingles, une petite fleur jaune cueillie à Superbagnères, une mousse du port de Venasque et une branche d'olivier de la terrasse d'Avignon; sentimentalité allemande, direz-vous; c'est égal, j'aurai un jour la satisfaction de vous montrer ces petits souvenirs du temps joyeux auquel je rêve comme au *paradise lost*.

Qui reconnaîtrait, dans ce sentimental Germain de l'an 1863, le premier ministre du roi de Prusse, Otto von Bismarck? Il écrivait ainsi à la jeune princesse Orloff. Il comptait 47 ans d'âge, elle : 22, lors de leur rencontre à Biarritz,

l'été précédent. Ils se retrouvent l'été de 1864 sur la côte basque. Quand ils se séparent, il déclare à sa *nièce :* « Si j'écrivais à une autre personne qu'à vous, je me serais déjà endormi. » Et il se dit un « pauvre oncle qui s'en va dîner avec des hommes très sérieux ». Au nombre de ceux-ci sera le comte Benedetti. En 1865, il comptait bien revoir la « chère Catherine » à Biarritz. Elle n'y va pas, par crainte du choléra. Cela vaut au ministre des « semaines d'ennui et de misère ». Le 1er mai 1867, il mande à sa « nièce », à propos du mariage, à Berlin, du comte de Flandre avec Marie de Hohenzollern :

Le roi Léopold m'a fait une impression bien sympathique, peut-être parce qu'il entama notre première conversation en me parlant de vous et dans des termes qui trouvaient un écho dans mon cœur. Il m'a invité à venir le voir à Bruxelles, et, si j'ai la chance d'en profiter, le public donnera dans la même mystification qui me fait rire intérieurement toutes les fois que l'on parle de mes voyages politiques à Biarritz, où cependant je ne serais jamais ni resté ni retourné sans mon aimable nièce. Il y a tant de gens qui sont assez malheureux pour ignorer l'existence de Cattie et de la falaise aux goélands, et qui cherchent midi à quatorze heures en supposant que c'est la politique qui m'attire à deux cents lieues au delà de Paris.

Quelques jours ensuite, à propos de la Conférence de Londres qui devait décider la neutralisation du Grand-Duché de Luxembourg, Bismarck fait des confidences politiques à sa jeune et jolie amie :

C'est demain qu'à Londres on fera la carte pour un jeu qui peut devenir gros, car si nous avons la guerre, nous en aurons toute une série; celui qui sera vaincu à la première n'attendra que le temps de reprendre haleine pour recommencer, et cela peut durer jusqu'à la vieillesse d'Alexis (1). Nous n'attaquerons pas, car nous n'avons rien à envier à la France, mais naturellement nous nous défendrons, et, sans outrecuidance, je crois que nous le ferons bravement. La guerre serait ridicule au fond, un assaut de maîtres d'armes, mais pour vivre en paix, il en faut deux. Ce seront les armements qui, comme l'année dernière, rendront la guerre inévitable; à l'heure qu'il est, nous n'avons pas déplacé encore un seul homme ou un cheval;

(1) Bismarck ne se trompait pas dans ses prévisions, le prince Alexis Orloff étant mort en 1916.

mais comme la France, après sa farce du *Moniteur* (2), n'a fait que redoubler ses préparatifs de guerre, il faudra que nous fassions tout à la fois pour la rattraper, si la Conférence ne nous donne pas des garanties de paix immédiates.

L' « oncle de Biarritz et du pic du Midi » n'oublie pas, en pleine gloire, fin 1871, l'enchanteresse de ses séjours pyrénéens :

Votre aimable lettre m'a d'abord donné la nostalgie de Biarritz et de la liberté, du temps qui n'est plus. En me rendant au Reichstag, ou en discutant des questions qui ne m'intéressent que médiocrement avec des hommes qui ne m'intéressent pas du tout, je me figure, au risque de me laisser aller à des distractions compromettantes, l'existence que nous pourrions mener comme autrefois sur cette plage que les souvenirs du passé me font chérir. Si vous lisez les journaux, vous vous moquerez comme moi de l'importance politique qu'ils ne cessent de prêter à mon séjour à Biarritz : « Pourquoi M. de B... y serait-il venu, s'il n'avait rien à dire à Napoléon? » Vous savez bien que la politique, bien qu'elle s'introduise partout ailleurs, m'avait perdu de vue dans la grotte du Phare et sur la falaise des goélands. Ce n'est qu'en 1865 que j'ai rencontré l'Empereur à Biarritz, et encore lui aussi s'est-il refusé constamment à infecter de politique la fraîcheur des brises de la mer.

Il revient sur ce regret, le 22 avril 1873, en réponse aux vœux que lui avait adressés son amie, le 1er de ce mois, à l'occasion de son anniversaire de naissance :

Votre aimable lettre, par la date de son arrivée, était une des agréables surprises qui à mon jour de naissance m'avaient été préparées par les membres de ma famille, parmi lesquels j'ai l'honneur de compter la plus aimable des nièces. Je vous en remercie de tout mon cœur, et j'éprouve en lisant votre lettre le plaisir mêlé de tristesse que nous donne, en présence des platitudes actuelles, le souvenir du temps qui n'est plus. Nous étions si bien au soleil de Biarritz et je suis si mal en grelottant sous le souffle glacial de notre bise de printemps. J'ai oublié de stipuler à la paix de Francfort, pour moi, le droit de retourner à Biarritz sans que les baigneurs, nos amis, me noient (3)...

(2) Le 30 avril, le *Moniteur* avait déclaré tout danger de guerre écarté.

(3) Bismarck avait manqué se noyer en se baignant à Biarritz. On rapporte qu'après 1870, un des baigneurs qui avait coopéré à son sauvetage aurait ajouté, en racontant cet épisode : « Si nous avions pu prévoir ce qui allait arriver, on l'aurait laissé se noyer! »

Ce qui précède est extrait de la dernière lettre de Bismarck à la princesse Orloff. Celle-ci mourut au début d'août 1875. Le prince Orloff qui publie et commente cette correspondance, certifie par ces lignes la fidélité du souvenir chez le premier Chancelier de l'Empire allemand :

Bismarck, qui se plaignait alors de sa santé, devait lui survivre pendant vingt-trois ans. Jusqu'à sa mort, il devait porter, attaché à sa chaîne de montre, un petit médaillon en onyx qu'elle lui avait donné et sur lequel était gravé son nom : « Catherine. »

§

M. Darius Milhaud, le compositeur, donne au **Mois** (fév.-mars) un article sur la « Crise de la musique ». Il y oppose opportunément la générosité de l'Etat à soutenir de ses deniers les sports et sa parcimonie quand il s'agit d'encourager la musique. C'est que foot-ball et rugby correspondent au goût populaire. Souscrire en faveur des sociétés de ballon vaut à l'Etat des électeurs gouvernementaux en nombre considérable. Protéger la musique et les musiciens n'ajouterait pas assez de voix à celles qui envoient au Parlement les députés fortement résolus, quoi qu'il advienne, à conserver le pouvoir à leurs amis.

Une « Ligue antisportive française » vient d'être fondée pour lutter contre l'abus des sports et apprendre à la jeunesse l'existence d' « une autre vie en dedans ». Hélas! sera-ce sensiblement plus qu'une ligue nouvelle? « La musique-papier n'est plus une source de profit pour nos éditeurs », constate M. Milhaud. La vente des disques est en diminution importante aussi. La partition d'opéra, si grand soit le succès de l'œuvre, ne compense plus « l'énorme travail » qu'en représente l'achèvement. Et voici que la politique, si désastreuse en toutes choses, ajoute aux calamités qui frappent la musique :

Les concerts à l'étranger deviennent de plus en plus compliqués à cause des réglementations financières de nombreux pays d'où l'exportation des capitaux est interdite, observe M. Milhaud.

D'autre part, certains pays ont mêlé les questions politiques à l'art et c'est là une véritable calamité, car la musique n'a *rien* à voir avec la politique. Comment envisager un « quatuor » fasciste

ou bolchevik ou radical-socialiste? La preuve de l'absurdité de vouloir donner une couleur politique à une œuvre musicale est qu'en Allemagne d'anciennes chansons révolutionnaires sont devenues nazi... en changeant les paroles. Bien des compositeurs contemporains sont *interdits* en Allemagne comme « culture bolchevique »; les mêmes sont supprimés en U. R. S. S. comme « déliquescence bourgeoise »! La grande force de M. Mussolini a été de faire de Marinetti, le futuriste, un académicien et de laisser à toutes les possibilités artistiques modernes libre cours. Chaque festival italien comporte d'importants concerts de musique contemporaine. Et comme nous apprécions en France et dans tous les pays libres de pouvoir tout jouer, tout entendre, sans contingentements, sans exclusions arbitraires! Un jeune chef d'orchestre français, récemment engagé pour une tournée en U. R. S. S., vient de voir biffer de ses programmes toutes les œuvres des jeunes maîtres français. Seuls, Berlioz et Debussy ont trouvé grâce devant ces censeurs rétrogrades...

On se réjouit de lire que M. Mussolini a « laissé libre cours » à quelque chose en Italie.

M. Darius Milhaud prêche la décentralisation :

Il faut petit à petit décongestionner Paris au profit du reste de la France. Toutes nos grandes villes devraient avoir une vie artistique plus remplie, plus rayonnante. La radio nous aide puissamment dans cette tâche. En faisant pénétrer partout la musique, peut-être aidera-t-elle la prochaine génération à l'aimer plus et à renoncer au stade de Colombes pour le poulailler du Châtelet, et à créer dans chaque centre important un orchestre, une chorale, une société de musique de chambre, un opéra digne de ce nom et qui pourront, par l'éclat de leurs exécutions, donner un immense prestige artistique à notre pays.

Une petite réserve s'impose, quant à la radio. On ne prend pas assez garde, il me semble, à ce que la musique « diffusée » est à la musique entendue directement à la source, ce que la nourriture de conserve est aux aliments frais. A moins de perfectionnements nouveaux, la musique sera trahie longtemps encore par ses intermédiaires mécaniques. Entendre un orchestre, un Alfred Cortot, directement, dans le lieu même du concert, c'est recevoir une *impression vivante*. Actuellement, le transport du son par les meilleurs procédés n'apporte à l'auditeur qu'une musique sans vie.

§

Dans la **Revue de l'Alliance française** (février), M. F. Crommelynck traite de l'art dramatique « A la recherche d'une formule nouvelle ». « Nous n'incriminons ici que les bons auteurs, coupables à la mesure où leurs talents pouvaient sauver le malade », déclare M. Crommelynck, le malade étant le Théâtre. La mécanique intervient également ici : cinéma et radio, pour faire concurrence au vieil art de la Grèce et du Pont-Neuf. Avec une assurance digne d'un emploi moins aléatoire, l'auteur du *Cocu magnifique* attribue à Jules Laforgue la parole bien connue : « L'art est long; la vie est brève. »

Il écrit avec plus de pertinence :

Avant tout, n'est-ce pas une erreur de perspective, qui fait croire à la désaffection du public à l'endroit du Théâtre? Sorti par les portes, le Théâtre n'est-il point subrepticement rentré par les fenêtres? Chassé de la scène, ne s'introduit-il pas dans la vie publique, sur les ondes et l'écran? Puisque nous n'allons pas à lui, ne vient-il pas à nous?

Ce que nous appelons de nouveaux moyens d'expression ne sont, en vérité, qu'une partie des moyens d'autrefois : le cinéma n'est-il pas fantomal et encore à demi-muet? La radio n'est-elle pas aveugle? Qu'on y songe, on s'avisera bientôt que l'intérêt du public s'attache plus à la nouveauté de la mécanique qu'à celle des œuvres projetées.

Du reste, lorsque l'auteur crée spécialement pour ces instruments récents, son effort tend moins à faire montre d'originalité artistique qu'à suppléer à l'infériorité des ressources mises à sa disposition. Sachant qu'il ne sollicite l'attention que d'un seul de nos sens les plus subtils, la vue ou l'ouïe, il s'ingénie à employer les formes les plus évocatoires au guet ou à l'écoute. Il y réussit souvent; on le constate sans hésitation chaque fois que les ouvrages transmis appartiennent à l'ancien répertoire. Mais si le public pense que la diversité des moyens comporte un rajeunissement des dons créateurs, il est dupe d'une illusion, comparable à celle qui le tromperait à l'audition d'un seul élément d'une sonate pour piano, — le jeu de la main gauche, par exemple.

La comparaison est grosse. Pourtant, d'accord avec nous, les ingénieurs ne tiennent point leur œuvre pour achevée. Si l'on songe encore que les perfections promises doteront la radio de la vision à distance; le cinéma du relief et de la couleur; que les appareils, dès

lors, nous laisseront voir et entendre en même temps le spectacle, on devra bien admettre que le Théâtre sera rendu au théâtre — quel que soit le mode de présentation, ou publique, ou privée, — et l'auteur à l'ancien métier. Celui-ci sera-t-il plus heureux sur les ondes et la toile qu'il ne l'est aujourd'hui sur les planches? Et comment ne l'est-il pas? Nous voici ramenés à la question de savoir pourquoi le théâtre est si malade.

Très justement, M. Crommelynck dénonce une des causes de cette maladie : le dramaturge actuel a toléré l'intrusion, entre lui et le spectateur, « d'un trop grand nombre d'intermédiaires : directeur, régisseur, acteur renommé » :

Chacun de ceux-ci croit à son infaillibilité, prétend posséder seul, pour la manière d'accommoder l'œuvre au goût supposé du public, les secrets de la réussite, et cela dans l'instant même qu'il justifie l'échec éventuel par l'intervention des « impondérables ». C'est l'expression consacrée. Comme si le succès fait à l'ouvrage ne dépendait pas uniquement de l'accord de l'auteur et du public, et comme si cet accord devait tenir à autre chose qu'à la fidélité de l'exécution.

Et voici la fière conclusion d'un écrivain de théâtre qui est un authentique poète :

L'auteur doit travailler seul, jusqu'au bout, à ses risques et périls. Après cela, que le public se trompe dans ses jugements, l'œuvre jugera le public.

MÉMENTO. — *La Revue de Madagascar* (janvier à mars) : « Madagascar en 1935 », par le gouverneur E. Cayla. — « Voyage à l'Isle de France », par M. R. Boudry. — « Les mondes malgaches », par M. H. Deschamps.

Le Bon Plaisir (mars) : « Venise », par M. L. Le Sidaner. — « Les arbres chanteurs », poème de M. Louis Pize.

L'Archer (février) : « La madone de l'Arsenic », par MM. Paul Voivenel et Henri Ramet, première partie d'une étude nouvelle sur Mme Lafarge et le drame du Glandier.

Esprit (1er mars) réclame des « manuscrits littéraires », des « témoignages sur la vie et l'homme contemporains » et des abonnés. En ce numéro, la revue examine « les problèmes ouvriers devant le personnalisme » et publie sous la direction de M. Henri Poulaille : « Cahiers de littérature prolétarienne » qui réunissent : « Reprise individuelle » de M. Jean Prugnot, « Au dehors, c'est l'hiver » et

« Arrêtons-nous un peu » par M. Francis André, « Le père Branlai » de M. Brunel, avec « D'une usine », de M. Jean Aubin.

La Renaissance Provinciale (janv.-fév.) : « Gabriel Sarrazin », par M. Ph. Lebesgue. — « Définition de l'écrivain », par M. Vital-Mareille. — « Une grande joie », de M. A. M. Gossez, qui intitule ainsi un bel article sur l'élection de M. Georges Duhamel à l'Académie française.

La Revue des Poètes (15 mars) : Poèmes de MM. F. Dauphin, J. Serre, Lagaillarde, Louis Foisil et Mmes M. Boissier, E. Greuze, E. Bourron.

L'Alsace française (10 mars) : « La prise du Tafilalet » (suite), par M. Léon Porcher. — « Frédéric II », par M. A. Barthélemy. — « La régence de Saverne », par M. François Wendel.

Revue bleue (7 mars) : M. G. Jean-Aubry : « Victor Hugo et Swinburne ». — Mme Kikou Yamata : « Le Shintoïsme, philosophie de l'évolution créatrice ».

Commune (mars) : Hommage à M. Romain Rolland pour ses 70 ans : textes de MM. Maxime Gorki, W. Frank, S. Zweig, G. Dimitrov, G. Masaryk, Ed. Bénès, Van Min, Léonid Leonov. — « Chansons de guerre italiennes », recueillies par M. Pierre Fournier. — « Henri Heine, penseur », par M. Lounatcharsky.

Le Divan (mars) : « Jérôme Carcopino », par M. Pierre Lièvre. — Poèmes de M. Jean Lebrau. — « Stendhal à Thuellin », par M. Louis Royer.

Revue de Paris (15 mars) : « Les symbolistes et leurs musiciens », par M. Camille Mauclair. — « Sur le Niger », par M. G. R. Manue.

La Nouvelle Revue (15 mars) : « Le cœur de Beethoven », par M. Paul Valayer. — Lettres adressées à Gustave Guiches, dont une d'Alfred Vallette.

La Grande Revue (février) : « Souvenirs d'Ethiopie », par M. le Commandant A. Cigli. — « Sur la crise du théâtre », par Mme P. Saisset et M. E. Z. Prorovsky.

Les Primaires (mars) : Mme Marianne Rauze : « L'imitation des saints ». — Fin des « Esquisses de morphologie littéraire », de M. Régis Messac.

Visages du Monde (15 mars) : « Navires », dont « L'Histoire de France et le vent » par M. Louis Guichard, avec de remarquables illustrations. CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Alerte au crime! (*L'Intransigeant*, 22 mars). — **Figures rochelaises : Louis Hillairaud** (*La Charente-Inférieure*, 20 mars), **Hector Talvart** (*Gazette de Monaco et de Monte-Carlo*, 12 mars). — **Quand Charles Van Lerberghe habitait Bouillon** (*La Meuse*, 17-19 mars). — **Le souvenir de Stuart Merrill** (*Le Temps*, 6 mars).

« Alerte au crime! » s'écrie M. Marcel Sauvage dans l'**Intransigeant,** où sous ce titre il a recherché par quels moyens endiguer la marée rouge. Il a recherché les causes du mal, aussi, et il accuse « Sa Majesté la Machine », tyran de l'époque, qui réduit les hommes au désespoir, à la révolte.

« La vie et la mort standardisées, identiques pour tous, font souhaiter une vie et une mort en dehors du jeu. Une aventure un peu différente. Une fin hors série... », affirme le peintre Maurice de Vlaminck.

Et c'est à cet instant précis que nos armuriers exposent à leurs devantures des super-automatiques, de véritables mitrailleuses.

Les causes étaient fort particulières, qui excusaient — je ne dis pas légitimaient — le crime pour lequel un Rochelais, Louis Hillairaud, fut condamné à huit ans de travaux forcés. Elles avaient leur source dans la guerre, singulièrement dans la trahison de Bazaine. Louis Hillairaud, qu'une intervention d'un grand-duc de Russie avait rendu à la liberté avant l'expiration de sa peine, et qui exerçait le métier de bourrelier-sellier, Louis Hillairaud vient de mourir. Et M. Hector Talvart, dans **la Charente-Inférieure,** salue cette « curieuse figure rochelaise ».

Profondément affligé par nos revers de 1870, ayant pris part à divers combats et s'étant imaginé que la trahison principalement était à l'origine de notre défaite, Louis Hillairaud avait cherché quels étaient les responsables et, parmi ceux-ci, le maréchal Bazaine lui était apparu comme le plus évident et le plus chargé de fautes. Il résolut donc de se faire l'instrument de la justice et il ne douta plus d'avoir à mettre son projet à exécution quand il apprit que Bazaine, condamné à la déportation aux îles Sainte-Marguerite, venait de s'évader. Il fit le serment de le tuer.

Et Bazaine s'étant réfugié en Espagne, il s'embarquait à La Rochelle à destination de Bilbao, le 13 avril 1887. Le 16, il est à Madrid, où Bazaine s'est installé.

Ecoutons, conseille M. Hector Talvart, écoutons Hillairaud

narrer les faits lui-même. Le voici chez Bazaine, et la conversation s'engage.

— C'est bien au maréchal Bazaine que j'ai l'avantage de parler? — Oui, Monsieur, et vous êtes bien aimable d'être venu me voir; vous êtes correspondant d'un journal de La Rochelle? — Oui, Monsieur, répondis-je. Du coup, il repartit, sachant qu'aucun autre sujet ne pouvait intéresser les Français : — Oui, eh! bien, il n'y avait rien à faire, on a rejeté sur moi toute la faute de nos désastres, je suis le bouc émissaire. Nous n'étions pas organisés et les Allemands étaient dix fois supérieurs... Alors, je lui dis : — Mais moi, il me semble qu'au contraire, il y avait beaucoup à faire.

Le visiteur hésite cependant à frapper un homme sans défense, âgé. Il est sur le point de sortir sans avoir tenu son serment, lorsque Bazaine a une parole malheureuse : le maréchal met en cause les soldats dont il avait le commandement. Hillairaud tire son poignard, il frappe; le poignard est cloué dans le crâne; il le retire; Bazaine se renverse dans son fauteuil. Le sang coule à flots. Hillairaud sort, se constitue prisonnier. Bazaine fut sauvé, mais c'est des suites de la blessure qu'il mourut quelque temps plus tard. Faut-il défendre le maréchal contre Hillairaud? Léon Bloy, rappelle M. Hector Talvart, a dédié *Sueur de sang* « à la mémoire diffamée de Bazaine, maréchal de l'Empire, qui porta les péchés de toute la France ». Dédicace supprimée dans les éditions postérieures, au demeurant. Par contre, Villiers de l'Isle-Adam, citant Hillairaud dans *Chez les Passants,* qualifie son cas d' « hystérie patriotique ». Louis Hillairaud, qui à la mobilisation, en 1914, s'était engagé dans le train des équipages, et qui avait dû — il comptait 64 ans — résilier son engagement, accueillit, de retour à La Rochelle, la cessation des hostilités à sa façon :

Il décida de maintenir son drapeau en berne et de garder les volets clos de la devanture de son magasin, en signe de deuil, pour flétrir l'armistice qu'il considérait comme une « trahison ».

Eh! bien, Foch l'a échappé belle!

§

M. Hector Talvart, qui n'aime rien tant que les idées, — qui sait parfaitement que le problème de l'harmonie des sexes,

par exemple, pour lequel il a une prédilection, ne se résout pas à la pointe du poignard... — bref qui pourrait bien ne jamais tuer personne, — M. Hector Talvart n'en est pas moins, lui aussi, une « curieuse figure rochelaise », et il y aurait tout un chapitre d'histoire littéraire à lui consacrer. Fromentin et Loti sont ses dieux, si ce ne sont Chamfort et Brillat-Savarin. Il vit pour le pays d'Aunis, pour les beaux livres et pour la meilleure façon d'accommoder les pétoncles. Expert dans l'art de dresser une bibliographie, il mettrait la cuisine en fiches s'il en avait le loisir. Qui louer, du lettré, de l'écrivain ou du maître-queux? M. Alfred Mortier, dans la **Gazette de Monaco et de Monte-Carlo** — nous voilà loin de La Rochelle— a choisi de louer le psychologue. Si bon psychologue qu'il soit, Talvart ne prétend pas à pénétrer dans toutes ses nuances le cas d'un Louis Hillairaud. Mais il a tenu à saluer au passage le cinquième sergent de La Rochelle.

§

Nous nous sommes réjouis ici « de voir Charles Van Lerberghe célébré à Bouillon, où, disions-nous, la *Société des écrivains ardennais* inaugurera un monument du poète de *la Chanson d'Eve,* dans le courant de l'été ».

Pourquoi donc à Bouillon? demanderont certains qui ignorent tout de nos gloires nationales, écrit M. Hernan Frenay-Cid dans **la Meuse.** Parce que c'est au bord de la Semois que ce Flamand venu de Gand, ce « poète de l'ineffable » a conçu, médité, composé la plus grande partie d'une œuvre qui, dans sa fragilité transparente, a su toucher l'émotion du monde entier.

La Chanson d'Eve, Pan, ces deux poèmes qui personnifient — comme les deux fenêtres d'un vitrail — un monde à sa naissance, la joie de vivre tout nu, le bonheur de rire, de gambader, d'aimer candidement au soleil, sont nés dans le décor de la « Ramonette », une modeste demeure isolée à la sortie de la ville, en haut de la vieille route de Sedan, et des fenêtres de laquelle le poète pouvait contempler un admirable pays de forêts, de collines et d'eaux vives qui, par magie, s'intégrait à merveille à chacun des caprices de son rêve.

C'était en 1899. La Ramonette est toujours là, et elle a retrouvé après la guerre de 1914-18 les hôtes du poète, M. et

Mme Bertrand. Van Lerberghe avait songé à s'y installer définitivement, tant il s'y plaisait, tant il était sensible à la poésie de l'Ardenne, tant il avait lié de cordiales relations avec les habitants de « l'adorable petite ville ».

D'un naturel enjoué, il savait entretenir la bonne humeur à la Ramonette, où l'on passait des soirées exquises à discourir de toutes choses et à faire de la musique. Souvent, Mme Bertrand, excellente pianiste, l'accompagnait au clavier pendant qu'il chantait de vieux airs flamands comme « Petite béguine, voulez-vous danser? » ou « Quand nous serons vieux... »

Pour se distraire de ses méditations, il entreprenait de menus travaux de son goût. Ainsi, il proposa à son hôte de remettre en ordre sa bibliothèque et composa plus de mille fiches qu'il classa soigneusement. Une autre fois, il imagina un jeu très ingénieux, sur les plantes du pays, qui permettait aux enfants de s'instruire de la botanique en s'amusant.

Ce jeu, Mme Bertrand l'utilisa longtemps pour les cours qu'elle donnait dans une école de la ville.

— Un jour, raconte-t-elle, j'avais à faire, pour la visite des inspecteurs, le compte rendu d'un nouvel ouvrage intitulé « Le Roman d'une Petite Classe ».

« Van Lerberghe avait lu ce roman et l'avait trouvé fort bon.

« — Voulez-vous que je fasse votre devoir? demanda-t-il.

« J'acceptai et je recopiai son étude, que je remis aux examinateurs. Elle me revint avec la note « 2 » et ce compliment de l'inspecteur, que je repassai immédiatement à celui qui l'avait mérité : « Vous écrivez bien!... »

Le « devoir » de Van Lerberghe n'était jamais fini. C'était ce Poème « né au milieu des fleurs et des abeilles de l'Hymette, c'est-à-dire de la Ramonette ». Il a écrit et répété à son confident Leroy que cette bonne maison était « son Paradis sans Eve ».

§

M. Hernan Frenay-Cid cite Stuart Merrill parmi les poètes qui aimèrent l'Ardenne. C'était le 1er décembre dernier le vingtième anniversaire de la mort de Stuart Merrill, et comme il n'est point trop tard pour célébrer un beau poète, M. Edmond Jaloux, dans **le Temps,** salue celui qui, dit-il,

a non seulement été un des meilleurs poètes du symbolisme, mais encore un de ceux qui ont contribué à lui donner sa légende et son décor, comme M. Henri de Régnier et M. Maurice Maeterlinck.

Et M. Edmond Jaloux trace du poète des *Fastes* ce portrait, disons ce *pastel in prose :*

Je le reverrai toujours dans son petit appartement du quai Bourbon ou dans les bars nocturnes de Paris et de Marseille, plein de jeunesse et de drôlerie ou racontant d'étonnantes anecdotes sur les derniers jours d'Ernest Dowson ou sur la mort de Philip Bourke Marston. A cause de certains contes à demi mythologiques que je lui avais dédiés, il ne m'appelait que Sir Edmund Jealous, de Beardsley-Town, du nom du dessinateur alors fameux dont je m'inspirais quelquefois dans la description de mes personnages. Et de fait, quand j'étais avec lui, j'avais l'illusion de vivre dans un autre monde, un monde charmant où il n'y aurait eu que des poètes, de belles histoires et des aventures féeriques.

A Versailles, le cabinet de travail où il a succombé est resté le même depuis vingt ans. Sur son bureau, les portraits de ses amis, Verhaeren, Oscar Wilde, Philippe Berthelot et M. Albert Mockel, ainsi que ceux de Verlaine et de Mallarmé, semblent l'attendre. Mme Stuart Merrill veille jalousement sur ces souvenirs, comme le fait à Paris une autre veuve de poète, Mme Guillaume Apollinaire : les papiers sont rangés dans les tiroirs, les livres sur les rayons de la bibliothèque. L'auteur des *Gammes* pourrait entrer dans la pièce, il y retrouverait toute chose à sa place. A travers les vitres on voit ce boulevard du Roi, où Merrill regarda un jour passer le convoi d'un petit soldat anglais venu pour défendre la France : convoi qui lui inspira cette déchirante plainte en prose : *A Tommy Atkins.*

Mais la mort ne laissa pas à Stuart Merrill le temps de terminer ce poème à un mort. Malade, soucieux, affaibli, il passait maintenant de longues heures sans parler. Un jour il demanda à sa femme de lui faire entendre de la musique. Elle lui joua un morceau de Schumann qu'il aimait. Quand elle eut fini, elle revint dans le cabinet de travail où le poète se tenait. Elle le trouva étendu sur un divan. Il avait cessé de rêver ce rêve-ci pour entrer dans l'autre, celui dont nous ne savons rien.

§

Nous ne savons rien du monde où le poète a rejoint le petit soldat anglais, c'est vrai, et les plus audacieux reportages restent muets là-dessus. Mais savons-nous quelque chose de ce monde-ci, où nous voyons d'aucuns mettre tout leur cœur à hâter le départ de leur prochain pour l'autre monde? « Alerte au crime! » oui. Mais à quoi bon rentrer les revolvers si les canons doivent mener le jeu? GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Œdipe*, tragédie lyrique en quatre actes et six tableaux, poème de M. Edmond Fleg, musique de M. Georges Enesco. — Mort d'Alexandre Glazounov.

Il en est des ouvrages de l'esprit comme des hommes : certains, dès l'abord et par leur noblesse et leur grandeur, imposent le respect, et c'est ce que nous avons ressenti dès les premières mesures d'**Œdipe** à l'Opéra. Je ne sais rien de plus sceptique et méfiant que le public des « générales », méfiant envers les œuvres et plus encore peut-être soucieux de ne pas se laisser prendre, de ne pas être dupe, et surtout de ne pas laisser croire qu'il l'est. Pour qu'un ouvrage triomphe de cela, il faut qu'il soit marqué par le destin. La musique de M. Georges Enesco vainquit en un moment. Ces gens qui se méfiaient se donnèrent. Et, second prodige, plus difficile encore à réaliser durant quatre heures d'audition interrompue par les propos de couloirs, ces gens qui se donnèrent ne se reprirent pas. De scène en scène, le succès s'accrut. Il y avait dans l'air cette allégresse qui accompagne la naissance des grandes œuvres, de celles qui réunissent les conditions si rares qui donnent une chance de durer plus qu'une saison, de renaître même si, un moment, l'ombre s'étend sur elles. Ces conditions, c'est qu'un librettiste découvre un beau sujet, le traite comme il doit l'être et rencontre un musicien capable à son tour de faire sourdre de ce texte la musique latente qu'il contient en puissance. Triple difficulté; ici, triple réussite.

§

Le livret de M. Edmond Fleg est, à lui seul, une belle œuvre. On dit parfois que les bons livrets — j'entends ceux qui ont une qualité littéraire certaine — ne sont pas indispensables aux bons musiciens. On peut en effet trouver des exemples de bonne musique écrite sur de piètres paroles, mais il n'est pas absurde de préférer un beau texte sous de bonne musique. M. Edmond Fleg a composé une véritable *Œdipodie;* il a pris et réuni tous les éléments de la légende. Il a demandé à Sophocle ce qu'*Œdipe-Roi* et *Œdipe à Colone* lui pouvaient donner; il a pris encore ce qui n'est ici et là qu'allusions ou

récits; il nous montre Œdipe depuis le berceau où vagit le fils de Laïos jusqu'à sa mort, au bois sacré des Euménides. Aucun épisode n'est exclu de cette tragédie. Elle aurait pu sembler trop remplie; elle a paru courte, tant l'art de l'écrivain a su ménager les proportions, graduer les effets; et cet art constructif, ce métier dramatique est déjà du grand art. Mais ce n'est pas tout; les caractères, tels que nous les livre la légende, croyez-vous qu'il faut les prendre tels quels et nous les donner sans y mettre ce que vingt-trois siècles passés exigent de leur donner? Mais ceci que nous demandons, croyez-vous qu'il soit possible de le faire imprudemment, sans risquer de travestir en personnages modernes ces héros en cothurnes? J'admire comme la tendresse, l'humanité que vingt siècles de civilisation judéo-chrétienne nous font exiger, M. Edmond Fleg les insuffle à ses personnages sans leur ôter pourtant ce caractère spécifique d'hellénisme qu'ils doivent garder. Ces nuances — car ce ne sont que des nuances, et fort délicates — se retrouvent dans la musique.

Revenons encore au livret : la langue, la métrique, ne me satisfont pas moins. M. Edmond Fleg a choisi la prose; mais il a su lui donner cette souplesse et cette fluidité du vers, dans les passages lyriques, et si bien même que de nombreuses scènes sont réellement versifiées. On songe au Shakespeare d'*Antoine et Cléopâtre,* à cette ascension, par degrés insensibles, du dialogue en prose aux vers des grandes envolées lyriques. M. Edmond Fleg, par le moyen des assonances, par toutes les ressources dont peut disposer un véritable musicien du verbe, prépare à son collaborateur le plus magnifique canevas sur lequel un compositeur puisse broder le dessin de la mélodie, rehaussé des couleurs de l'harmonie. Il est rare qu'un pareil accord s'établisse; cette rareté décida Wagner à écrire lui-même ses poèmes, voulant rester maître de régler, pour ainsi dire, les deux éléments expressifs du drame, selon que la musique doit être subordonnée au sens, à la déclamation, ou selon que la parole n'est plus qu'un des instruments de la polyphonie parce que, en ces instants, la musique exprime ce que la parole est impuissante à dire.

Cet accord du livret et de la musique, des idées, de l'action et des moyens d'expression, me semble une des plus belles et

des plus complètes réussites du théâtre lyrique. Il est à la louange des deux collaborateurs.

§

Nous savions depuis longtemps — depuis le *Poème roumain*, les *Rhapsodies roumaines*, la *Symphonie concertante*, la *Symphonie en mi bémol* — ce que l'archet merveilleux du virtuose devait à la culture et à la sensibilité du compositeur qu'est M. Georges Enesco. *Œdipe* nous révèle pourtant quelque chose de plus. Patiemment, cette œuvre a été méditée, mûrie; patiemment elle a été travaillée. L'inspiration magnifique qui l'anime, ses splendides élans, ont été soumis au contrôle d'une intelligence appliquée à tout coordonner. Sans rien perdre de sa force native, l'œuvre est *composée*, c'est-à-dire ordonnée, mise en place et en perspective; et s'il fallait une preuve de ce que jamais le métier, au sens le plus noble du mot, n'a nui, et bien au contraire, à l'artiste, c'est ici qu'on la trouverait. L'originalité, la personnalité de M. Georges Enesco domine cette vaste architecture sonore qui obéit cependant aux lois les plus méticuleuses. Et c'est sans doute la raison pour laquelle ces six tableaux si remplis semblent si courts.

Quand Œdipe arrive aux portes de Thèbes, quand il a réveillé la Sphinge, il doit répondre à la question du monstre. Et la Sphinge lui dit :

— Connais-tu le Destin, Œdipe, le Destin? La bête et la poussière, et l'astre au ciel serein, les dieux, même les dieux, s'enchaînent au Destin... Déjà pour accomplir le rêve qu'il poursuit, Ouranos et Cronos sont tombés des étoiles; et bientôt, pâlissant sous l'étreinte fatale, le grand Zeus, à son tour, croulera dans la nuit! Et maintenant, réponds, Œdipe, si tu l'oses, dans l'immense univers, petit par le Destin, réponds, nomme quelqu'un ou nomme quelque chose, qui soit plus grand que le Destin!

Et Œdipe, dans un cri d'enthousiaste protestation, répond : « L'homme! L'homme est plus fort que le Destin! »

Voilà, je crois, l'idée essentielle du drame, celle qui appartient en propre à M. Edmond Fleg, celle qui a inspiré le musicien. Le scénario nous montre Œdipe accablé dès la naissance, frappé par l'implacable oracle d'Apollon, expiant une

faute dont il n'est point coupable, essayant de tromper le sort, de se soustraire à l'arrêt, évitant de retourner à Corinthe (qu'il croit sa patrie) et ramené à Thèbes dont il ignore qu'elle fut son berceau, Œdipe, assassin de son père au carrefour des trois chemins, Œdipe tueur de Sphinge, Œdipe sauveur de la ville et recevant sa récompense dans la couche de Jocaste aux bras blancs, Œdipe incestueux comme il fut parricide, Œdipe se sacrifiant dès que Tirésias lui révèle que la peste ne cessera que s'il cesse de souiller la cité de sa présence. C'est par le sacrifice qu'Œdipe — que l'homme, accablé dès sa naissance par l'aveugle destin — s'élève au-dessus de la destinée; c'est par la conscience qu'il a de son malheur, c'est par ce que Pascal dira si bien : « Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait, lui, qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Voilà le sens profond du mythe. La musique de M. Georges Enesco l'éclaire magnifiquement.

L'ouverture expose donc ces thèmes essentiels du destin. Je ne connais pas beaucoup de pages aussi nobles, aussi largement significatives. La musique qui veut être descriptive est semblable aux nuages d'Hamlet : on y peut voir à son gré belette ou baleine; mais cette imprécision semble augmenter son pouvoir suggestif. La symphonie — comme on disait autrefois — qui précède le lever de la toile, sur le premier acte d'Œdipe, ne décrit rien. Elle suggère; elle nous prépare parfaitement au drame. L'orchestration de M. Enesco est personnelle, libre de toute convention comme sa pensée. Je ne connais pas de musique plus puissante et plus débarrassée de préjugés d'école ou d'asservissement à la mode.

Je ne puis suivre d'un bout à l'autre le développement de cette partition, mais j'en veux signaler au moins les passages essentiels. Les interludes, d'abord, traités avec largeur, et si expressifs; on y suit la progression de la volonté héroïque d'Œdipe jusqu'à l'épanouissement final, jusqu'à l'entrée du vieillard aveugle, appuyé sur l'épaule d'Antigone menant ses pas vers le bois des Euménides. Le troisième tableau (la Sphinge) est d'une beauté splendide; le chant du veilleur : « Dormez, Thébains, la Sphinge dort », l'entrée d'Œdipe sur une mélopée douloureuse, l'énigme, et puis l'extraordinaire

finale, le peuple acclamant son libérateur, et Jocaste s'avançant lentement, pudiquement, vers l'homme qui vient pour que s'accomplisse le destin, tout cela s'élève à cette grandeur simple, atteint cette résonance profonde, qui sont la marque des grandes œuvres.

Et puis encore la révélation de la vérité, à l'acte suivant, l'horrible douleur de Jocaste, le sacrifice d'Œdipe... J'ai dit déjà l'extrême beauté du dernier tableau. Il débute par un chœur de vieillards athéniens, accompagnant Thésée et portant les offrandes aux Euménides : « Bienveillantes, bienfaisantes! Nous cheminons pour vous prier... » Ce chœur clora l'ouvrage, quand Œdipe ayant dit adieu à Antigone, s'éloignera pour mourir. Ces adieux d'Œdipe à celle qui, seule, osa lui rester fidèle, font songer aux adieux de Wotan à Brunnhilde. Œdipe, comme Wotan, peut dire à Antigone : « Si pure que tu sois, tu es encore ma faute. » Mais la musique est ici tout illuminée de la splendeur hellénique. Nous sommes loin des dieux du Nord et de leurs brumes. Œdipe s'avance vers la lumière sereine. Les Erinnyes fétides, aux visages sanglants, aux ongles meurtriers, sont devenues les Euménides, les bonnes déesses. Leurs voix appellent celui dont le destin s'est accompli. Elles vont l'accueillir aux portes de l'Erèbe, tandis que les vieillards chantent : « Heureux celui dont l'âme est pure! La paix sur lui! »

§

Cet ouvrage magnifique a été magnifiquement monté.

L'orchestre, d'abord, conduit vaillamment par M. Philippe Gaubert avec un soin vigilant, un souci des détails, un parfait équilibre des nuances, mérite d'être loué et sans réserves. Et puis l'interprétation est, dans l'ensemble, excellente. M. André Pernet porte sans faiblesse le rôle écrasant d'Œdipe, si lourd, non seulement en soi, mais aussi par les souvenirs dont il est chargé. L'ombre de Mounet-Sully s'attache aux pas du personnage et semble toujours prête à s'interposer entre le spectateur et l'acteur. Mais M. André Pernet trouve des accents si naturellement tragiques, donne au personnage un relief si saisissant, si douloureusement humain, il est si bien lui-même, et avec tant de force, qu'il s'impose

et qu'il crée, positivement, un personnage neuf et cependant traditionnel dans son originalité. Mlle Marisa Ferrer fait du rôle de Jocaste, assez court si l'on s'en tient au texte, une composition saisissante et vraiment un grand rôle. Sa noblesse, son charme pudique, la beauté de ses attitudes, sa voix ample, chaude, nuancée, l'intelligence de son jeu, la diction parfaite de son adieu déchirant, presque parlé : « Hélas! Infortuné! Seul nom dont Jocaste puisse encore te nommer! » sont inoubliables. Il semble que celle qui fut, avec le même bonheur, la créatrice de *Rolande,* d'Isabelle (dans le *Jardin sur l'Oronte*), de Giselle (dans *Guercœur*), de la princesse de Salm (dans *Maximilien*) devrait plus souvent paraître dans un théâtre où elle a déjà rendu de si éminents services. Mlle Courtin est une Antigone juvénile et bien touchante; cette jeune artiste, déjà très applaudie dans le page de *Rolande,* possède des dons remarquables. Mme Montfort est une Sphinge dont le magnifique contralto s'emploie à merveille dans le rôle. Mme Almona est une Mérope douloureuse et bien chantante. M. de Trévi dans le personnage du berger, M. Etcheverry, noble et humain dans Tirésias, Froumenty dans Créon, Médus dans le Veilleur, Rouquettes dans Thésée, doivent être loués sans réserve, mais le rôle du Grand Prêtre convient mal à M. Narçon. Les chœurs font honneur à M. Robert Siohan. Enfin, il serait injuste de ne pas féliciter aussi M. Henri Lauth, chef du chant, M. Aveline, qui régla les danses, et M. André Boll pour ses beaux décors. La mise en scène de M. Pierre Chéreau est habile et somptueuse; je me permettrai cependant de critiquer la scène du meurtre de Laïos, qui gagnerait à être mieux réglée, et sur un plan moins lointain; l'éclairage du premier tableau me semble paradoxal. Mais ce sont là critiques de détail, et les mouvements de foule (plusieurs centaines de personnes en scène) sont d'un naturel saisissant.

En résumé, *Œdipe* est un très grand ouvrage, écrit avec amour, et qui s'est imposé d'emblée parce que les chefs-d'œuvre gardent, quoi qu'on dise, cette vertu qui est la récompense des artistes dédaigneux des succès faciles et qui, travaillant pour leur propre satisfaction, se haussent jusqu'au sublime sans paraître avoir fait effort.

§

Cet article était déjà composé quand on a appris la mort d'**Alexandre Glazounov.** Dans une prochaine chronique, j'évoquerai le souvenir du grand musicien disparu.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition Utrillo : Galerie de l'Elysée. — Rétrospective Corot : l'Orangerie. — Exposition des Femmes Artistes Modernes : Galerie Bernheim jeune. — Exposition Clémentine Ballot : Galerie Bernheim jeune. — XVe groupe d'Artistes Modernes : Petit Palais.

Une exposition d'une cinquantaine de toiles de Maurice Utrillo, datées de 1934 et 1935, attestent que la souplesse et la spontanéité de son art n'ont pas diminué et que plutôt le clavier de ses notations s'est élargi. Sans doute Montmartre lui fournit toujours un inusable thème. Les silhouettes que depuis plusieurs années il esquisse sur les menues places et le long des petites rues de la butte demeurent courtaudes et sommaires, mais la lumière joue toujours joliment et tendrement sur les vieilles pierres et c'est toujours le même art subtil et léger à noter les frondaisons et les fins bouquets de feuilles dans l'atmosphère fluide et d'une parfaite transparence. Les motifs, chez Utrillo, ne comportent point de signification. Il ne s'agit point de pittoresque, mais de luminosité. Notons pourtant la présence, parmi les arbres, d'églises de village des Charentes, de décors du Tarn, d'une vieille église à Metz, traités avec plénitude.

A l'Orangerie, une rétrospective Corot qui représente bien l'élasticité et la puissance d'émotion de l'art de Corot. Il n'est point de peintre plus attachant. Est-ce parce qu'indépendant et ne mêlant point d'ambitions à son amour de l'art il a toujours travaillé dans la sérénité, est-ce par la supériorité de sa technique qui sait décrire tout le charme de la lumière, est-ce par la qualité de sensibilité qui lui permet de saisir l'heure la plus favorable à la dominante de son thème, il n'a point, même en un vaste ensemble, de toiles médiocres. On sent d'ailleurs chez lui un sentiment poétique latent, un lyrisme et il faut interpréter comme une incarnation

du bruit et des couleurs ces rondes de nymphes qu'il appelle à donner la pointe d'accent définitif de ses paysages. De ses clairières solaires à ses routes embrumées, Corot est toujours souverainement exact. Eclats vifs, éclats embués, il rend tout avec une maîtrise égale. On sent en lui une force d'attention, si exercée qu'elle lui livre aussi comme au premier regard le visage humain ainsi qu'il ressort de ses nombreux portraits de femmes ou de ses études de modèles féminins, à titre de tableaux de genre, mais qui sont aussi des portraits.

L'Exposition des Femmes artistes modernes qu'organise annuellement Mme Camax-Zoegger, offre toujours le plus aimable aspect. Les fausses notes y sont très rares dans un ensemble harmonieux et de tonalité distinguée. Il y a d'ailleurs toujours mieux que des œuvres élégantes et d'habile facture. On y trouve des œuvres robustes de Suzanne Valadon, des nus féminins de structure hardie, des fleurs comme charnues dans l'étincellement mat de leur couleur variée. Une aquarelle qui semble relever de l'ancien impressionnisme est charmante qui situe sur un canapé incarnat deux jeunes danseuses, et la jupe de l'une se relève et s'ébroue sur le dossier du canapé comme un nuage rosâtre. Anna Bass représente ici la sculpture avec une femme assise, à patine argentée, d'une parfaite noblesse de lignes simples, évocation complète d'harmonie dans la beauté et la sérénité. Elle montre aussi un agile mouvement de danseuse qui pourrait être celui d'une victoire ailée, tant l'interprétation du geste est véridique et d'apparence spontanée. Un très beau dessin de Louise Hervieu avec, par des noirs étonnamment gradués, le jaillissement de larges fleurs. Les patineurs d'Adrienne Jouclard égaient, comme d'un grand bouquet dispersé aux fleurs mouvantes, la glace d'une pièce d'eau, avec de pâles clartés grises rabattues, par un rideau d'arbres sur ses figurants de fête sportive. Angèle Delasalle montre un nu de chaude couleur dans un développement du torse, athlétique et gracieux. Une nature morte d'Olga de Bornanska est curieuse dans son parallélisme de reflets ténus qui s'irisent en accords brisés sur des formes indécises. Un portrait

de femme aux accords sombres captive par son aspect d'intimité. Arminia Babaian montre un portrait de vieille dame vigoureusement modelé. Emilie Charmy a un nu de femme aux chairs nuancées par la course d'ombres sombres. Mme Camax-Zoegger expose un très séduisant portrait de jeune fille et des coins d'arbres et d'étang dans un parc soigneusement négligé... d'un beau désordre sylvestre. Madeleine Vaury montre un beau paysage de rivière. Dans un décor d'atelier bien composé, avec un sens remarquable de la densité des accessoires et du clapotement des reflets, Bessie Davidson campe une vigoureuse silhouette de femme peintre. Madeleine Bunoust a un énergique portrait. Julie Mezerowa, un large paysage doré mais d'une profonde désolation; cela a beaucoup de caractère. Voici sur des pelouses verdoyantes, dont le tapis s'égaie des fléchettes d'or de la lumière, de gracieuses silhouettes de fillettes au mouvement simple et vrai de Mme Loyau. C'est une aimable harmonie en blanc et très souriante que Marguerite Fontainas développe en son portrait de jeune fille. Elle a aussi un paysage de la plus agréable fraîcheur. Voici des portraits bien modelés par Chériane, par Mme Simon, par Mlle Sabine René-Jean, par Charlotte Aman-Jean, par Zina Gauthier, par Marie Laurencin, dans sa note habituelle, pâle et cendrée, par Mela Muter qui donne d'elle-même une notation énergique, par Odette des Garets, un portrait presque schématique dans la vigueur voulue de sa facture, de Fernande Cormier, de Paule Gobillard, de Thérèse Lantz. Le portrait de jeune femme de Christiane Warnod est mis en valeur par la description en jolie couleur d'un atelier d'artiste. Mlle de Couvenbergh donne une effigie exacte de Djemil Aviok qui suscite dans la danse les beaux rythmes hiératiques de l'Extrême-Orient. Maxa Nordau évoque le paysage de Tibériade et la poésie de sa légende. Magdeleine Dayot nous mène en Provence, Geneviève Gallibert en une Camargue parsemée de petits chevaux en liberté. Rolande Dechorain en Espagne, Louise Pascalis dans les nuées parsemées d'avions d'où l'on peut voir le paysage, fleuve et vallée s'enfuir en tapis panoramique. Notons encore les natures-mortes de Georgette Nathan, d'Hélène Marre; le paysage fortement résumé d'Andrée Lévy; le paysage origina-

lement ordonné de Marie Pigelet, les fleurs de Val, de Mme Tissié et de fort beaux dessins de Berthe Martinie.

Mme Clémentine Ballot présente en une vaste exposition ses œuvres les plus récentes au nombre d'une cinquantaine, résultats de deux longues stations en Espagne (Baléares et Catalogne), parmi un choix d'œuvres plus anciennes faisant comprendre la marche progressive de son évolution. Cela part, en date, d'études faites à Crozant, notes de neige et de brume sur un paysage aux lignes solides, puis des études de fleurs peintes en plein air, corbeilles centrant des pelouses, clairs bouquets dans des jardins des Andelys imprégnés d'une souriante clarté. Des études de Provence nous mènent à Cassis, à Saint-Tropez, à Bormes, aux pittoresques ruines de Grimaud, à travers des villages cernés du gris d'argent des oliviers ou des colonnades noires des cyprès, à des ports de pêcheurs avec des glissements de tartanes à leur horizon azur et or. Clémentine Ballot a trouvé dans le Poitou, dans le Berry, des horizons qui lui sont vite devenus familiers et dont elle a rendu, avec infiniment d'agrément, les heures douces et les jolis ensoleillements tempérés. Il y a dans son œuvre une sorte de monographie du village d'Angles-sur-Anglin, pleine d'intérêt parce que tout ce joli point du monde est décrit en toute vérité. Dans des paysages d'Espagne, l'artiste a interprété cette sorte de somnolence lourde, à clarté embrumée malgré quelques éclats sonores, qui pèse sur certains petits ports à l'heure de sieste de tout et du repos à quai des barques. Mais les meilleures toiles sont celles qui fêtent le printemps au village de Caldaguès, la naissance d'une lumière de printemps qui pare les maisons blanches d'une suite changeante de moiteurs claires créant comme des esquisses de symphonie en blanc, en blanc très nuancé de reflets dont on sent bien l'accent, sans pouvoir en déterminer au juste les nuances impalpables parce que sans cesse modulées et qui sont tout de même fixées, dans leur rosissement fugitif, par le pinceau de Clémentine Ballot.

Au Petit Palais, un groupe d'artistes de talent. Stival avec de beaux bouquets, d'intéressantes natures-mortes très étof-

fées, des paysages d'heureuse composition. Gerbaud est un bon peintre d'atmosphères, donnant toute la fraîcheur d'horizon et l'impression de large espace des grands ports où les transbordeurs et les vapeurs ne semblent que de légers épisodes du grand spectacle permanent de la nature. André Fraye étudie des points des îles bretonnes, Belle-Isle ou Noirmoutiers, qui ne sont point encore vulgarisés. Il entoure des criques de Belle-Isle de grands rochers isolés qui se dressent comme des statues élémentaires sur le mouvement des vagues. Il étudie, dans ces parages, des passages de voiliers, vaguant par bonds dans un rythme lent, quoique à toutes voiles, d'une allure très finement observée et, on le sent, avec une attention passionnée. L'exposition de Carlos Reymond est très diverse et toujours la vision du peintre traduit ses thèmes avec fraîcheur. Le petit port de Honfleur apparaît avec ses vapeurs aux cheminées peintes amarrés à son quai, et ses départs, comme des mouettes, de barques aux voiles blanches. Au cours de la Seine le peintre note ces proues arborescentes de petites îles qui, résumées, peuvent sembler, au clair été, des visions d'îles heureuses. Dans la tiédeur matinale, une rue de Séville : maisons roses, immenses fontaines de marbre blanc où glissent Bartolo et Basile, enfoncés dans un dialogue qui les concentre en vives silhouettes. Sans doute, au cours de son voyage à Séville, le peintre a rencontré des gens qui lui ont vivement évoqué ces personnages de Beaumarchais, qui font désormais corps avec la légende andalouse, car voici de grands portraits, spirituels et spécieux, de Bartolo et de Basile. Pierre-Eugène Clairin vient de l'Impressionnisme. Il en accepte toutes les obligations de luminosité véridique et c'est dans les plus jolies atmosphères de soleil éclatant ou tamisé, la fenêtre ouverte sur de larges paysages, ou volets refermés irisant la nature-morte des intérieurs, qu'il décrit d'harmonieuses figures féminines. André Strauss peint en Corse, en Provence montagneuse, des collines cimées de ruines de vieux châteaux ou de citadelles, et des vallées de verdure sombre. Il a aussi de bons portraits. Marthe Lebasque, dans des natures-mortes aux éléments très variés, déploie un grand charme de couleur. Elle a le sens de l'harmonieux amoncellement

des fleurs, des éventails, des dentelles, et elle sait choisir des dominantes de couleur très fraîches et agréables. C'est à la fois d'une jolie sensibilité féminine et d'une ordonnance très artiste.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Vallette, philosophe pyrrhonien. — La philosophie est la science la moins répandue et l'art le plus fréquent. Nul n'agit qui ne se détermine ou ne croit se déterminer sans une sorte d'affirmation philosophique, sans une adaptation d'un principe général au moment présent. Serions-nous donc tous scientifiques ou méthodistes? Non; la plupart du temps et par bonheur, l'homme ne se décide qu'en trouvant chez lui un assentiment intime qui l'épanouit, une approbation de son inconscient qui le fait retomber au *ludisme,* c'est-à-dire à l'art. Il pliera son acte à un accord poétique entre soi et la décision.

Quelques esprits cruels, seuls, s'enivrent de la rigueur syllogistique, atteignent au parfait baralipton... il faut les craindre : ce sont des Dieux.

Néanmoins, quel que soit l'être, il se conforme à une philosophie personnelle, spontanée ou préétablie, et comme dans cet ordre toutes les distinctions ont été formulées, sur l'acte du plus humble ou du plus magnifique, nous pouvons toujours poser une épithète éclatante. Si quelque statuaire avait à reproduire l'effigie oubliée du philosophe d'Elis, n'arriverait-il pas à la vérité morale en lui conférant les traits d'Alfred Vallette?

§

Le « pyrrhonien » ne devint le « sceptique » que plus tard, avec l'héritage du maître; comme l'épicurien déforma l'ascétisme d'Epicure, le sceptique stérilisa le cœur de Pyrrhon; le sourire pyrrhonien fut trahi par le rictus du sceptique qui le doua de sarcasme et d'agressivité. Le scepticisme est une fermeture d'esprit quand le pyrrhonisme est une ouverture, impose une contenance heureuse; il est secourable. Où Pyrrhon, établi sur les dix arguments du doute, trouvait donc dix vérités possibles, ses disciples ne virent que dix men-

songes critiquables. Pyrrhon, dans son doute humanitaire, douta de la négation elle-même; les sceptiques réservèrent leur doute à l'affirmation. Si Pyrrhon eût dirigé la revue *Hermès*, il aurait accueilli lui aussi côte à côte MM. Marcel Boll et Henri Mazel, quand Ænésidème eût immédiatement fermé boutique. Montaigne est pyrrhonien, Bayle est sceptique... Ne sentez-vous pas l'esprit de Montaigne chez Vallette?

Une curiosité étendue, active, une sensibilité opposée à elle-même, la précaution dans le blâme et la réserve dans le compliment; une indulgence consciente : ce quelque chose qu'on nomme bonté. De Montaigne il n'aura pas l'hébraïsme, inquiétude facile, goût de la confidence, du parler de soi, qui restent des marques asiatiques; il est attique dans son expression contenue, il se rattache à la haute figure calme, au silence souriant et ferme de Pyrrhon, qui n'écrivit point son enseignement et fut grand-prêtre.

Je n'ai connu Vallette que par son influence, quelques belles lettres dont il me fit l'honneur et par son ami Fabulet. On ne pourrait que diminuer le Maître du *Mercure* avec cette épithète de sceptique! Mais, prenez le sceptique, calmez sa verbosité, douez-le du sens de l'art (difficile!), munissez-le de générosité (si possible), et vous en faites le pyrrhonien Vallette.

§

Dans cette solitude presque fantasmagorique du Genetey où Fabulet et moi nous nous penchions sur sa jeunesse, la personnalité de Vallette revenait toujours en cause. Mon hôte, philosophe dogmatique s'il en fut, avait pour lui une admiration irritée, un culte dont il enrageait... et, voyant ce fragile et nerveux Fabulet s'agiter, je songeais qu'il demeurait la preuve la plus convaincante, la plus mystérieuse, de ce goût des contraires qu'il reprochait à son « Patron ».

C'est par lui que Vallette avait réalisé — et avec quelle ampleur! — son génie de la mesure.

J'osai en parler à Fabulet, mais je ne formulai pas complètement ma pensée quand je compris que, dans sa souffrance facile, il aurait pu subir le vertige du rôle qu'il avait joué, du ressort qu'il fut. L'état de résignation où il semblait enfin parvenu ne devait pas être troublé par un rappel trop vif de sa

grandeur oubliée; je crus qu'en lui mettant sur les épaules le fardeau de gloire dont le Maître Hermétique l'avait investi, j'aurais pu tuer son organisme devenu débile...

Je le regardais s'en aller, diminué encore par le grand jour des collines et je plaçais près de lui, déjà presque une ombre, deux ombres encore : l'une chétive aussi, Albert Samain, et au milieu, presque colossale, la stature de Vallette qui, par générosité envers ces deux hommes, avait accompli une geste si singulière, si antinomique : si pyrrhonienne.

§

Ce n'est point ici qu'on tentera de définir une fois de plus — et moins bien — le Symbolisme; on en soulignera seulement les caractéristiques qui s'opposent si fortement à l'art des *Jungle's Books*. On insistera sur cet indéniable fait que l'apôtre Paul du symbolisme, de cette inflexion sensible, fut Vallette, et non dans un simple éclectisme. Il est pénétré de son importance esthétique, de son importance sociale, de sa *nécessité;* il *croit* au symbolisme, et il l'aime : sa prédication, dont quelque martyre ne fut peut-être exclu, certifie sa foi, le sentiment qui comble. Et voici qu'il va y joindre un esthétisme absolument opposé.

Albert Samain, ne serait-ce que par sa diffusion, peut être pris comme exemple du symbolisme; Fabulet, comme type de l'école adverse, qu'il a créée et nommée « naturisme ». Tous deux sont édités par Vallette, je n'ose pas dire « lancés », car il subsisterait une laideur commerciale. Alors?...

Le symbolisme contient un lyrisme généralisé qui se suffit de peu dans son départ, vit sur lui-même, un lyrisme de reploiement. Le symboliste se contentera comme décor d'un balcon qui s'ouvre sur le soir, d'un divan et de l'intimité voilée des lampes; l'artificiel (le radical du mot est art) sera son naturel; il se superpose à la nature; le symbolisme était attendu; son influence fut si profonde que toute la plastique moderne s'en est imprégnée : nous demandons aux choses, non d'être elles-mêmes si elles veulent nous toucher, mais d'être *vues* par un tel!

Le symbolisme a le goût de la discrétion, du secret, même de l'obscur; il semble bien la fleur suprême des hautes civi-

lisations, comme les poèmes chinois et les *nôs* japonais. C'est qu'il arrive un instant où l'association des idées chez l'être atteint une telle agilité, son observation une telle finesse, qu'une goutte d'eau lui suffira pour reconstruire en soi le monde. Tous les arts se compénètrent; musique, forme et couleur ne sont que la même orchestration de notre sensibilité. Le symbolisme présuppose une immense expérience ancienne, presque de multiples vies antérieures — des métempsychoses : c'est l'art de l'aristocratie.

§

Comme sur le pré du Genetey, j'associais les deux ombres de Fabulet et de Samain, sur mes modestes planches j'ai réuni, couverture contre couverture, les *Livres de la Jungle* du premier et les *Contes* du second. Chaque fois que mon œil rencontre cet assemblage, tout mon être semble attendre la déflagration.

Avec les *Jungle's books* apparaît un nouveau lyrisme que, par opposition, nous nommerons « lyrisme d'expansion ». Le monde va à peine suffire à sa volonté de mouvement. Morand le fait aboutir avec : *Rien que la Terre* ...et en la trouvant, la Terre, trop étroite. L'action devient le but suprême, quand le symbolisme voulait l'immobilité, ne dédaignait pas la torpeur; l'euphorie du naturisme est atteinte non plus par la seule augmentation du moi, de l'individu, mais par la conscience de sa dispersion dans le collectif, sa soumission consentie au clan. On ne veut plus rêver; on veut *vivre;* on a créé un dieu nouveau, — une déesse, — qui s'appelle « la Vie » et qui dispense la joie à ses fidèles en sueur.

C'est une révolution musculaire, une émeute de forte santé qui bouscule les seigneurs, les fripe, mais va les faire sourire, puis les transformer eux-mêmes. Ils suivront.

§

D'ailleurs pouvait-on aller plus loin dans l'émotion délicate que nous le demandait Samain, sans tomber dans la sensiblerie anémique? N'était-il pas déjà surprenant de pouvoir s'intéresser aux gestes, aux amours d'une Tanagra et d'un Saxe comme nous y convie Samain dans *Xanthis?* A-t-il fallu

assez que nous tournions le dos à la foule pour grimper dans notre tour mandarine? Et voici que nous nous interrogeons — presque douloureusement — pour savoir où s'en est allé le charme ancien... Qu'est-il arrivé à notre âme pour que nous ne puissions plus rêver sur ces jeux qui déterminaient jadis nos émois?

Pourtant, ce Samain, comme nous l'aimâmes dans notre jeunesse! Qu'on en juge : ce fut par un jour d'affreuse mouise que nous eûmes connaissance de la souscription ouverte pour son monument. Nous y avons envoyé nos derniers vingt francs et c'est avec ses vers, les centaines de vers que nous savions par cœur, que nous remplaçâmes tabac, bocks, peut-être même une fois... dîner. Depuis il s'est trouvé des circonstances qui ont rendu impossibles les conditions préalables du symbolisme : sérénité, dédain, emphase personnelle : nous avons eu la Guerre et ce naturisme qui *sut la préparer dans les corps et les esprits,* par l'art de Fabulet et la grâce de Vallette.

Vallette semble avoir accédé à deux sentiments singulièrement perspicaces : nourrir une élite de ce qu'il lui fallait avec le symbolisme, la perfectionner même, mais aussi en préparer une autre, une autre élite, plus « allante », plus fruste et plus solide, comme s'il avait prévu que les heures sanglantes rendraient nécessaire ce raffermissement, ce *redressement.*

Quelle distinction aurait une jeunesse vivant sous le signe de Samain! Mais aussi dans quel état d'infériorité se présenterait-elle devant l'acte?

Vallette, de ses instincts déliés, a-t-il deviné nos futurs sacrifices humains? Subit-il simplement, lui canotier et mécanicien, le goût du grand air et des inspirations à pleine poitrine, l'appel des poumons? Ou bien, emporté par sa sûreté esthétique, se saisit-il de cette beauté nouvelle que Fabulet lui apportait, et, par pyrrhonisme, habitude d'appuyer une vérité par la vérité contraire, sut-il admettre dans le même terreau que ses iris, cette herbe de jungle dont la fougue allait les étouffer?

Fabulet tentait d'expliquer ainsi : « Vallette semblait diviser les hommes en deux groupes : lymphatiques et nerveux, et offrit à chacun d'eux des moyens de parvenir à sa plus

haute expression; ne pas vouloir transformer les gens, leur apporter seulement des perfectionnements... » Je crois bien que Fabulet prononça exactement cette phrase (nous étions en face du Genetey, la bizarre maison créée par Fabulet en plein milieu d'un champ) : « Lui, ne construira jamais une maison neuve; il aménage! »

Il se trouva quand même que le Maître Hermétique construisit toute une génération — et heureusement!

§

Je parle de Fabulet et non de Kipling, car c'est au *traducteur* que je pense. Bien entendu, si Fabulet n'était pas venu, un autre nous eût convaincu plus tardivement. Serait-il arrivé à temps? Aurait-il été si efficace?

Puisque certains *savants* contestent la fidélité de Fabulet, l'écrivain français ne fait que grandir d'avoir réalisé une si magnifique substitution; célébrons sa qualité comme une acquisition personnelle; admettons que sa puissance vint de cet enthousiasme presque fébrile qui lui faisait recomposer en lui, altérer même la matière étrangère; admirons les contresens qui, dit-on, furent nombreux, car s'ils ont modifié la vérité de Kipling, nous en connûmes alors de si nobles *variations*.

Il est intéressant de savoir que Vallette, de toutes les nouvelles traduites par Fabulet, aurait préféré *Eux*, la mystérieuse évocation dont M. Van Gennep a parlé récemment dans le *Mercure* avec une pénétration si profonde. Cette prédilection de Vallette montrerait bien l'attachement qu'il gardait au symbolisme, sa parenté indéfectible. En effet, *Eux* s'enveloppe d'une atmosphère rêveuse que peu de chose suffirait à rendre Samanienne et qui est, en somme, le beau climat précis et brumeux à la fois où vit M. de Régnier prosateur.

Les *Livres de la Jungle*, francisés, renouvelèrent la matière littéraire enfantine. Vallette disait à Fabulet : « Ils plairont d'abord aux enfants de quarante ans; mais, des enfants de quarante ans, n'est-ce pas une belle chose? »

Ils atteignirent aussi les jeunes très vite, devinrent les évangiles du scoutisme, et le petit héros qui fut fusillé dans le Nord pour n'avoir pas voulu conduire les Allemands, celui-là était un fils de Fabulet et de Vallette.

Aussi le Maître Hermétique, en accueillant le naturisme, saborda-t-il lui-même, glorieusement, son Symbolisme aimé!...

Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

§

L'étrange et forte figure de Vallette est une de ces ombres qui glissent dans l'entourage des grands personnages rayonnants et se mêlent à leurs destins. On apprend plus tard qu'ils furent les ressorts secrets de leur politique et le foyer invisible de leur gloire.

A un ami anglais, très lettré, qui m'interrogeait curieusement sur ce personnage caché dont il y a quelques semaines toute la presse littéraire pleurait la perte, j'ai pu écrire : « Vallette fut un Père Joseph des lettres, un Colbert de la littérature, une haute intelligence silencieuse mais limpide qui se plaisait aux contraires, un Pyrrhon »; et j'ajoutais, — car en Angleterre on sait encore pardonner un peu de pédanterie émue : « Son esprit subtil avait pris pour emblème le Caducée, le signe dont les deux couleuvres de Minerve, issues du noir, du riche et du profond, par leurs tractions qui s'opposent, soutiennent l'axe rigide et la coiffure ailée. »

LA VARENDE.

LETTRES HONGROISES

La nouvelle. — Alexandre Hunyadi : *La fille à cinq pengös; Sport d'hiver*, Ed. Athenaeum. — Louis Zilahy : *Le bateau blanc*, Ed. Athenaeum. — Le roman: Alexandre Maraï : *Divorce à Buda*, Ed. Revai. — François Körmendi : *Les criminels*, Ed. Athenaeum. — Michel Földi : *Le couple*, Ed. Athenaeum. — Jean Fothy : *La vallée merveilleuse*, Ed. Reval. — Aladar Komlos : *Néron et la 1e a*, Ed. Panthéon. — Louis Bibo : *Pas de pitié*, Ed. Franklin. — Joseph Nyirö : *Mon peuple*, Ed. Revai. — Ernest Szép : *Chanson populaire*, Ed. Panthéon; *La pomme d'Adam*, Ed. Athenaeum. — Ladislas Nemeth : *Deuil*, Ed. Franklin. — Alexandre Török : *Et pourtant la terre ne tourne pas*, Ed. Franklin. — Piroska Szenes : *On ne vit qu'une fois*, Ed. Franklin. — Zsolt Harsanyi: *Rapsodie hongroise*, Ed. Singer et Wolfner. — Nicolas Suranyi : *Nous sommes seuls*, Ed. Singer et Wolfner. — La poésie : Piroska Reichardt : *Avec les jours qui changent*, Ed. Nyugat. — Elisabeth Szenes : *Je chante l'amour et la mort*, Ed. Franklin. — Alexandre Weöres : *La pierre et l'homme*, Ed. Nyugat. — La critique d'art : Arthur Elek : *Ervin Liebl*, Ed. Stadium. — Charles Tolnai : *Noémie Ferenczy*, Ed. Ars hungarica. — Eugène Nyilas-Kolb : *Etienne Farkas*, Ed. Ars hungarica.

Contrairement à ce qui se passe d'habitude en Hongrie,

aux alentours de Noël, la saison a surtout été marquée cette année par une carence complète d'œuvres sensationnelles. Pour l'instant, les grands poètes et prosateurs semblent se taire. Par contre, le marché littéraire s'est vu inondé par une quantité d'ouvrages agréables, parfois même excellents, mais dont les auteurs, si doués soient-ils, n'ont pas encore conquis leur place au soleil.

Un autre trait caractéristique de la production de cet hiver a été le ralentissement de l'activité poétique et la renaissance de la **nouvelle,** à l'instar de ce qui s'est passé en France récemment. En effet, il y eut avant la guerre une époque où les conteurs hongrois, favorisés par le développement exceptionnel du journalisme, ont failli atteindre à la réputation mondiale. Mais, depuis la guerre, les journaux, réduits à leur plus simple expression, ont pris l'habitude de ne réserver qu'une place restreinte à la littérature, et les écrivains ont bien été forcés de se réfugier dans les quelques revues encore existantes et de publier en volumes des romans qui ne sont souvent d'ailleurs que de longues nouvelles. Pourtant, la Hongrie produit, à l'heure actuelle encore, des conteurs de premier ordre qui sont dignes aussi bien de leurs grands devanciers que des conteurs français et anglais contemporains récemment révélés au public hongrois grâce aux deux anthologies de la revue Nyugat. Sans parler de Moricz et de Kosztolanyi, qui restent les chefs de file des prosateurs hongrois actuels, c'est ainsi que le fils du premier naturaliste hongrois Brody, Alexandre Hunyadi, qui a remporté ses premiers succès au théâtre, grâce à des pièces alertes et émouvantes, comme la *Nuit de juillet* ou *La cerise à la queue noire,* vient de publier, coup sur coup, sous les titres de **La fille à cinq pengös** et de **Sport d'hiver,** un petit roman et un recueil de nouvelles qui ont rappelé aux lecteurs hongrois la manière directe et la fraîcheur d'inspiration de son père. Dans le même genre, Louis Zilahy, le romancier et auteur dramatique connu jusqu'en France, a fait paraître, sous le titre de **Le Bateau blanc,** une série de nouvelles qui font partie de la collection que la grande maison d'édition Athenaeum a lancée pour populariser le genre.

Parmi les **romans** nouvellement parus, on discute beaucoup le dernier livre d'Alexandre Maraï, **Divorce à Buda.** L'auteur, dont un des premiers livres, **Les Révoltés,** avait obtenu un certain succès il y a quelques années auprès de la presse et du public français, s'est attaqué, cette fois, à un sujet purement psychologique. C'est l'histoire d'un juge et de son ami de jeunesse, qui aiment tous deux la même femme. Cette dernière est mariée avec l'ami, mais c'est le juge qui les sépare. Ce qui donne au livre son fond abstrait, c'est que ces événements se jouent, en quelque sorte, en dehors du roman proprement dit, qui se compose uniquement de la confession du mari. Maraï a donc rompu ici avec son lyrisme habituel pour s'attacher essentiellement à l'analyse sèche et impassible des caractères et, à ce point de vue, son nouveau volume constitue un essai intéressant.

C'est un peu sur le même plan que se situe le roman de François Körmendi : **Les Criminels.** Tandis que dans ses deux premiers grands romans, dont l'un, *L'Aventure à Budapest,* vient d'être traduit en français, il s'attachait plutôt à l'histoire des collectivités, qu'il s'agît d'une génération ou d'une famille, ici, tout comme Maraï, il traite d'un cas psychologique, celui d'un ingénieur qui s'imagine qu'il a tué sa femme et, poursuivi par cette hantise, s'accuse d'un crime commis en réalité par un autre. De même Michel Földi, dans son roman **Le Couple,** dissèque la vie conjugale d'une main précise de médecin. On peut encore rapprocher de ce genre psychologique **La Vallée merveilleuse,** de Jean Fothy qui, parvenu à la maturité de son âge et de son talent, tourne le dos à la poésie pour s'essayer dans le roman. L'atmosphère et le sujet de son livre sont assez inédits dans le roman hongrois, en général plutôt bucolique. C'est l'histoire d'un jeune officier hongrois égaré comme convalescent dans une petite ville d'eau des Carpathes où il fait ses premières expériences sentimentales. Quant au roman d'Aladar Komlos, qui, jusqu'à cette heure, avait fait œuvre surtout de poète et de critique, **Néron et la 1re a,** il pose le problème psychologique du professeur en face de ses élèves.

Un autre genre de roman, qui possède beaucoup plus de racines dans la tradition littéraire hongroise, est le roman

social, ou populaire, ou provincial. C'est à ce genre qu'appartient **Pas de Pitié,** l'œuvre de Louis Bibo, l'un des talents les plus vigoureux d'entre les jeunes romanciers hongrois. Il évoque ici la tragédie de l'adolescence en choisissant pour décor la vieille Hongrie et la vieille Transylvanie paisibles, fertiles et heureuses. A cette vision s'oppose justement celle que Joseph Nyirö nous offre de la vie transylvanienne dans son roman **Mon Peuple.** Décrivant les événements d'un village sicule, menacé dans son existence nationale et économique par le nouvel ordre de choses en Roumanie, Nyirö parvient à nous faire sentir dans toute son ampleur le problème ungaro-roumain.

La province, nous la retrouvons également, mais ici sous des couleurs de pastel, dans la production d'Ernest Szép, le charmant poète de la génération du Nyugat, qui va vers un renouvellement de son talent comme le prouvent ses deux jolis récits plus ou moins autobiographiques : **La Chanson populaire,** où il nous parle de son enfance, et **La Pomme d'Adam,** délicieuse histoire sentimentale.

Par ailleurs, le jeune écrivain Ladislas Nemeth, qui jusqu'ici avait plutôt fait figure de critique et d'essayiste, en même temps qu'il fondait plusieurs revues et devenait, pour ainsi dire, le chef de file de la nouvelle génération littéraire, donne dans un premier roman, **Deuil,** les preuves de son indiscutable talent. Il raconte l'histoire sombre et presque tragique d'une paysanne hongroise, destinée à la solitude parmi ses semblables, au milieu d'un village hongrois moderne. C'est également la vie de la campagne qu'Alexandre Török, l'un des plus féconds parmi les romanciers actuels, décrit dans son nouveau roman : **Et pourtant la terre ne tourne pas,** dont le titre évoque, tout en s'y opposant, celui d'un célèbre ouvrage de Jokai. Son héros principal, un artiste, passant ses vacances dans un village hongrois, espère qu'il pourra le transformer. Mais il s'aperçoit à la fin de la vanité de ses efforts, et le village demeure dans son indolence invétérée. Piroska Szenes, dans son nouveau roman **On ne vit qu'une fois,** s'attache, elle aussi, à l'étude d'un problème social assez brûlant en Hongrie, c'est-à-dire à la question juive. Elle y met en scène l'amour de deux jeunes gens : une

étudiante juive et un étudiant chrétien, au cours des années troublées que la Hongrie a connues après la guerre, lors de la réaction nationale qui a succédé au communisme de 1919.

En Hongrie, la mode des vies romancées continue. Le grand fournisseur en est Zsolt Harsanyi qui, après avoir livré au public des livres sur Petöfi, Munkacsy et Madach, a entrepris, à l'occasion du centenaire de Liszt, une vie du grand musicien hongrois, sous le titre prometteur de **Rapsodie hongroise.** Il n'y a pas de comparaison entre ces entreprises un peu hâtives et l'œuvre sérieuse, longuement méditée et admirablement documentée de Nicolas Suranyi qui, après avoir connu maints succès, grâce à ses romans historiques, a donné probablement son chef-d'œuvre dans son nouveau livre **Nous sommes seuls.** C'est une évocation grandiose de la figure de Szechenyi, surnommé le plus grand Hongrois, l'homme d'Etat de l'époque de Metternich et de la Révolution hongroise, qui, après avoir été le grand réformateur moderne de sa nation, a sombré dans la folie à la suite de la Révolution de 48, qu'il considérait comme le tombeau de son peuple.

Dans le domaine de la **poésie,** quelques petits volumes méritent d'être signalés. C'est tout d'abord celui de Piroska Reichardt, traductrice de Browning et d'autres poètes anglais, qui publie, après bien des années, sous le titre **Avec les jours qui changent,** son deuxième recueil de poèmes aux accents purs et mélancoliques. Elisabeth Szenes, d'une génération récente, cultive plutôt le vers libre, comme le montre son recueil **Je chante l'amour et la mort.** Alexandre Weöres qui a moins de trente ans écrit des poésies simples, rustiques, et laisse augurer une belle personnalité poétique, par exemple dans **La Pierre et l'Homme.**

Sur le terrain de la **critique d'art,** d'intéressantes monographies d'artistes hongrois ont été publiées au cours de ces derniers temps. C'est ainsi qu'Arthur Elek, l'un des meilleurs critiques et connaisseurs de l'art, vient de consacrer une étude fouillée, accompagnée de reproductions, au jeune peintre mort prématurément, Ervin Liebl. Continuant d'autre part la publication de volumes consacrés aux meilleurs ar-

tistes hongrois modernes, la collection Ars Hungaraca, après les livres sur Bernath, Egry, Szönyi, vient de s'enrichir de deux nouvelles monographies. L'une, de Charles Tolnai, étudie l'œuvre et la figure de la grande artiste **Noémie Ferenczy,** dont les merveilleuses tapisseries, témoignage de profonde méditation et de haute culture aussi bien que d'admirable technique manuelle, font d'elle, grâce à la rigueur de leurs compositions, à leur variété, à la richesse de leur coloris, l'égale des plus grands peintres contemporains. L'autre, d'Eugène Nyilas-Kolb, analyse l'œuvre du peintre **Etienne Farkas,** qui est connu en France puisque, en dehors de plusieurs expositions à Paris, il a publié, en collaboration avec André Salmon, qui en a écrit les poèmes, un beau volume d'une intense et personnelle poésie picturale, **Correspondances,** aux Editions des Chroniques du jour. Coïncidant avec une exposition récente de Farkas, cette monographie d'un peintre qui a su trouver pour s'exprimer un langage bien à lui, d'une force et d'un contenu intérieur incontestables, ne peut que nous faire attendre avec impatience les œuvres annoncées dans la même série, tout en témoignant de la place que la Hongrie a su s'acquérir au cours des trente dernières années dans l'art européen.

FRANÇOIS GACHOT.

LETTRES ORIENTALES

Antonio Aniante : *Mustapha Kemal, le loup gris d'Angora*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Mme Marguerite Bourgoin : *La Turquie d'Atatürk*, Eugène Rey.

Où diable M. Antonio Aniante a-t-il bien pu se documenter pour écrire cette mort de Mahomet, qui sert de prologue à sa vie de **Mustapha Kemal, le loup gris d'Angora?** Certes, c'est un brillant morceau, que ce prologue, traité avec maestria et furia, à la manière du signor Pirandello, à la fois burlesque et sacrilège. Jamais, nulle part, je n'ai vu notre saint Prophète (sur lui les louanges et les bénédictions!) qualifié sinon d'imposteur de génie et d'hypnotiseur de peuples (tous les prophètes, les laïques et les autres, ne le sont-ils pas, peu ou prou?), du moins de noceur, et représenté comme un Gargantua doublé d'un Falstaff. Aucun historien de l'Islam ne

relate les faits extraordinaires que décrit avec tant de verve M. Aniante. Mais Allah est plus savant, eussé-je été tenté de m'écrier, comme nos bons conteurs, si Allah jouissait encore de quelque crédit en ce monde terraqué qu'il a, dit-on, créé. Hélas! au pays du loup gris — ainsi nommé à cause de ses cheveux poivre et sel et de l'état où le mettent les petits verres de raki et les grands verres de whisky, — Allah connaît la persécution, tout comme ses vicaires. On a « laïcisé » jusqu'à son nom sacré. Il a été débaptisé, si on peut dire, et rebaptisé Tanrit.

Mais au fait, si M. Aniante a placé son petit « sketch » en tête de son ouvrage, c'est, sans doute, pour prévenir ses lecteurs de ne pas prendre trop au sérieux les pages qui suivent. Elles sont, en effet, fortement teintées de fantaisie et farcies de paradoxes.

On n'a peut-être pas oublié qu'en 1914 le Sultan lia sa fortune à celle du Kaiser. Les Alliés lui en firent grief, et c'était tout naturel, mais il faut convenir que le malheureux Padischah n'avait pas l'embarras du choix. Ses plus mortels ennemis, les Russes, l'avaient devancé dans le camp des Alliés, — les Russes contre qui, ces mêmes alliés, unis à leurs adversaires, s'étaient battus en Crimée, pour leur barrer le chemin de Constantinople — objet de discorde pour les Infidèles d'Occident et, par ricochet, d'embêtements sans nombre pour les vrais Croyants. Depuis 1856, ces mêmes défenseurs de l'intégrité de l'Empire Ottoman avaient saisi toutes les occasions de démembrer le fief des Sultans : telles de ses provinces recouvrèrent, avec leur appui, leur indépendance, telles de ses colonies furent enlevées à la métropole. L'Angleterre occupa l'Egypte — et l'île de Chypre, — l'Italie la Tripolitaine — et l'île de Rhodes. En vérité, le Sultan eût joué un méchant tour aux Alliés s'il leur eût offert ses services; il eût fallu s'engager à lui donner quelque chose en retour : par exemple de lui restituer ce qu'on lui avait ravi. On ne lui en demandait pas tant, on ne lui demandait que d'assister à la mêlée en spectateur, et de se résigner à la fatalité, laquelle ne pouvait être que grosse de calamités pour Sa Majesté Impériale, Constantinople ayant été formellement promis aux Moscovites. Ainsi le Padischah avait tout à

perdre, et rien à gagner, en se rangeant du côté des Alliés, ou même en restant neutre pour leur être agréable. Après avoir pesé le pour et le contre, la Sublime Porte se décida à se joindre aux Allemands, qui lui promettaient, en cas de victoire, de lui rendre les possessions d'outre-mer que leurs ennemis communs lui avaient enlevées. Les événements déjouèrent ces calculs et trompèrent ces espérances. Les Allemands et leurs associés perdirent la partie et le Padischah perdit, pour son compte, l'Arabie, la Mésopotamie, la Palestine et la Syrie. Il eût pareillement perdu Stamboul si le Tsar avait été de ce monde et sur le trône de ses pères, mais la révolution avait éclaté très opportunément pour écarter les Russes de la curée. Le lion britannique chercha à mettre sa patte sur Constantinople. M. Lloyd George appuya les ambitions de M. Venizelos — qui étaient également celles du roi Constantin, rappelé par son peuple sur le trône d'où les partisans du « grand Crétois » l'avaient, avec le concours des Alliés, chassé durant la guerre. Les soldats grecs en Asie-Mineure n'étaient que des mercenaires inconscients des Anglais. Les associés de M. Lloyd George ne furent pas dupes de la manœuvre. Ils s'arrangèrent pour saper les desseins secrets du gouvernement de Sa Majesté Britannique. Les Bolcheviks épaulèrent de leur côté les « rebelles » turcs, et c'est ainsi que l'armée grecque trouva sa défaite sur les champs de bataille d'Anatolie, et Moustapha Kemal la victoire et le surnom de Ghazi, qui fut aussi, jadis, celui d'un grand amiral ottoman, Hassan Pacha. La défaite grecque fut une défaite anglaise.

M. Aniante interprète tout autrement les effets et les causes qui ont sauvegardé la Turquie après avoir anéanti l'Empire ottoman, mais c'est un esprit subtil, inventif et enclin au paradoxe, et bien qu'il soit compatriote de Vico, il semble faire fi du matérialisme historique. Il est convaincu que la guerre de 1914-1918 a été voulue, préparée et déchaînée par Sir Basil Zaharoff, de qui M. Lloyd George ne fut que le complice docile.

L'Empire Ottoman sortit de l'aventure réduit à sa plus simple expression, qui est la Turquie d'Asie. Le premier qui fut sultan fut un soldat heureux. Il en fut de même du pre-

mier président de la République turque Ghazi Mustapha Kemal, qui se fait appeler Atatürk, autrement dit père des Turcs. Après avoir fait la guerre aux Infidèles, il l'a faite aux Croyants, à la religion de leurs aïeux, aux traditions et, généralement, aux mœurs et coutumes qu'ils en avaient héritées et auxquelles ils étaient attachés. Il assura, non sans violence, le triomphe de la laïcité, ce dont M. Aniante le loue sans réserve, et Mme Marguerite Bourgoin également.

Les impressions que Mme Bourgoin rapporta de son voyage en Turquie nouvelle, **la Turquie d'Atatürk,** portent cette dédicace :

A KEMAL ATATURK
qui, d'Ankara, l'antique métropole des Galates,
fit triompher par le traité de Lausanne,
en 1923,

LE DROIT CONTRE LA FORCE

Hommage respectueux d'une arrière-petite-fille
du grand Gaulois VERCINGÉTORIX.

La solution de ce rébus vous la trouverez à la page 144 du charmant ouvrage de Mme Bourgoin, et au chapitre intitulé *Le Ghazi et moi...*

Le Ghazi, Mme Bourgoin l'a rencontré pour la première fois non point en chair et en os, mais en effigie, et peint sur une paroi du bateau-mouche qui la promenait sur le Bosphore. L'artiste ayant représenté le Ghazi en uniforme kaki, les cheveux et les yeux très froids, elle le prit d'abord pour un officier de Sa Majesté Britannique. Revenue de sa méprise, elle s'est dit aussitôt :

Mais au fait, ce Ghazi, Turc à poil blond, ne serait-il pas notre frère de race? Si les Turcs sont venus chez nous, nos ancêtres les Gaulois sont allés chez eux. On les trouve à l'origine dans la Galatie, dont la métropole était Ancyre, l'actuelle Ankara, trois siècles avant Jésus-Christ. Ils y avaient été installés par un roi de Bithynie qui avait fait appel à leurs qualités guerrières. Un siècle plus tard, lorsque les Romains poussèrent leurs incursions jusqu'en Asie Mineure, le cousul Manlius — qui croyait se trouver devant des Gaulois amollis par leurs institutions démocratiques et abâtardis

par leur mélange avec les Grecs, émerveillé de leur résistance, les laissa indépendants. Ce n'est que plus tard qu'Auguste fit de la Galatie une province romaine.

M. Aniante qui a cependant beaucoup d'imagination se montre plus réservé à cet égard.

Dans les familles qui ont évolué sous l'empire, l'arbre généalogique d'une ligne devient confus et se brouille dès les grands-parents, écrit-il. Les prénoms ne sont obligatoires que depuis la république. Lisez toutes les biographies de Kemal. Que sait-on de son père? Que savons-nous de sa mère, sauf qu'elle était une femme intelligente et primitive? Un biographe allemand parle d'un frère de Mustapha, mais nous ne retrouvons aucune trace de ce frère. On ne dit rien des sœurs de Kemal et pourtant il en a deux, mariées, qui vivent à Stamboul. Perdez-vous si vous voulez dans le labyrinthe de la polygamie turque. Mustapha Kemal est-il d'origine purement turque? Il est Turc comme Hitler est Allemand. Il est né à Salonique. Il a les yeux verts et les cheveux presque blonds. Certains disent qu'il a du sang juif dans les veines, car Salonique a une très forte colonie juive.

A l'appui de cette thèse nous pourrions ajouter qu'il est dans la nature du génie juif de détruire et que Mustapha a déjà détruit en Turquie bien des choses qui étaient, qu'on le veuille ou non, nationales. Nous n'apprendrions rien, à cet égard, à Mme Bourgoin qui sait tout cela aussi bien que M. Aniante, mais qui semble tenir à son idée.

On peut bien me dire que Mustapha Kemal est né à Salonique, deux mille ans plus tard, poursuit-elle, qu'il est d'origine Pomak ou Albanaise; comme on ne semble pas très fixé à ce sujet il me plait de l'apparenter à Vercingétorix que j'aime, bien qu'il ait été vaincu, car il y a des vaincus plus grands que des vainqueurs.

Voilà bien la logique des femmes. Allah, — pardon! Tanrit nous garde de contrarier Mme Bourgoin. Nous reconnaissons volontiers qu'elle est savante. Elle est aussi républicaine bon teint, et elle ne dissimule point ses sympathies pour le nouveau régime qui a dévoilé les femmes, qui a proscrit les fez et les turbans et les caftans — car un Turc vêtu d'un caftan et coiffé d'un « paille » ou d'un « melon » serait affreusement grotesque — qui a proscrit l'alphabet arabe, qui s'attaque à l'esprit après s'être attaqué à la lettre, et dont l'ambition serait de niveler tous les citoyens

sans distinction et de les rendre en tous points semblables à ceux que les Turcs de l'ancien régime appelaient *giaours* ou infidèles et les Turcs de la nouvelle couvée des crétins, en un mot aux Européens, sans se soucier des conditions du milieu. Nous n'insisterons pas, ne voulant pas affliger Mme Bourgoin aux yeux de qui toutes les réformes que décide et impose Kemal Atatürk portent le sceau de la perfection. Mais nous ne pouvons nous empêcher de penser, avec beaucoup de Turcs de Stamboul et même d'Ankara, que la République était belle... sous l'Empire, — ce malheureux empire qui n'a plus de défenseurs, même platoniques.

SKENDER ABDEL MALEK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Paul Chopine : *Six Ans chez les Croix de Feu*, Gallimard. — Marc Chalouveine : *Histoire du 6 février 1934*, Figuière.

M. Paul Chopine, dans un petit livre, raconte ses souvenirs sur **Six Ans chez les Croix de Feu.** L'auteur s'intitule lui-même « républicain et national ». Il avait d'ailleurs de qui tenir, son père, à l'âge de 60 ans, s'étant engagé et s'étant fait tuer dans une tranchée dans les Ardennes en 1916. Paul Chopine lui-même, appelé de la classe 14, a fait la guerre comme combattant et a été l'objet de deux citations. Représentant de commerce, voyageant sans cesse à travers la France et l'Algérie, animé des sentiments de fierté patriotique naturels aux anciens combattants, il adhéra, lui 534e, vers la fin de 1928, à l'association des Croix de Feu. Elle avait été fondée trois mois auparavant par Maurice Hanot, dit d'Hartoy, avec comme président d'honneur Jacques Péricard. Le siège social en était fixé au *Figaro*, étant née sous le patronage de M. Coty.

Les Croix de Feu avaient pour but de rassembler tous les anciens combattants du front cités pour faits de guerre. C'était un mouvement de révolte contre la prostitution du titre des anciens combattants, contre l'exploitation éhontée dont ils étaient victimes de la part de combinards qui dirigeaient trop souvent leurs associations.

Chopine et ses amis voulaient créer « une vaste communauté de frères d'armes sans distinction de religion, de

grades, de situation de fortune ». Chopine profita de ses voyages pour faire de la propagande pour les Croix de Feu; il fut en particulier le fondateur des sections algériennes. A la fin de 1929, pour donner plus d'ampleur à l'association, d'Hartoy lui adjoignit celle des Briscards, destinée à grouper les anciens combattants non décorés, mais ayant fait au moins six mois en première ligne. A cette époque, le nombre des adhérents n'était encore que de 8.000.

Au nombre de ceux-ci depuis plus d'un an, était de La Rocque. Retraité comme chef d'escadron à 44 ans, promu peu après lieutenant-colonel de réserve, il était alors employé dans une société d'électricité dirigée par M. Mercier. Visiteur assidu au siège de l'Association, « il fit une très bonne impression » sur Chopine qui « vit en lui un élément précieux ».

Comme il manifestait un désir acharné de se rendre utile et de travailler pour la cause, je n'hésitai pas, écrit Chopine, à l'appuyer de toutes mes forces auprès des chefs qu'il investissait d'ailleurs de visites et de sollicitations analogues... Insinuant, flatteur, faisant très « poilu », cachant sa morgue, il s'efforçait de se mettre à la page. Il me dit un jour : « J'admire avec quelle facilité vous tutoyez les hommes. J'essaie, mais je ne peux pas y arriver! » Il faisait pourtant tous ses efforts. Je me souviens de ma surprise quand, après plusieurs semaines de relations, il me déclara qu'il était colonel! Il y avait alors bien peu d'officiers supérieurs parmi nous. Nous avions du mal à le faire accepter par les hommes. Ceux-ci n'aimaient guère son titre de comte, ni son grade. Pour se mettre dans la note, il fumait une grosse bouffarde de poilu. « Ne m'appelez pas colonel, disait-il, mais La Rocque tout court! »... Aujourd'hui celui qui ne l'appellerait pas « Mon colonel » ou qui oublierait la particule serait vertement remis en place.

Des incidents s'étant produits entre d'Hartoy et Coty, Maurice Genay (15 citations) remplaça le premier à la présidence. La Rocque, qui était entré dans le conseil d'administration, s'insinua auprès de Genay et de Coty, ce qui lui permit en mai 1930 d'arriver à la vice-présidence. De cet échelon, il allait travailler à s'élever à la présidence. Plusieurs fois, voyant les discussions s'éterniser, il dit : « On bavarde trop. Vous permettez, Genay, que je préside? » Genay y ayant consenti, La Rocque, aux séances suivantes,

« directement se dirigea vers le fauteuil présidentiel. Certains membres du Conseil murmurèrent bien, mais personne n'osa élever la voix ». A la fin de 1931, Genay, ayant subi des revers de fortune, dut abandonner la présidence. La Rocque fut alors nommé président général. Mais d'Hartoy, qui était toujours président fondateur, n'était pas content.

Il vint à l'assemblée générale et prit place à la galerie, juste au-dessus du conseil d'administration. Allait-il attaquer? La Rocque avait pris ses précautions. Il s'était procuré la photographie d'une pièce concernant l'incident Coty et que d'Hartoy ne pouvait pas laisser divulguer. Avec un sourire ironique, il la posa sur la table et l'indiqua à son adversaire d'un geste discret.

D'Hartoy se tut.

A la fin de 1931, La Rocque chargea Chopine d'organiser les sections spéciales de « dispos » destinés à faire la police dans les réunions et à transmettre les renseignements. Chopine fut alors nommé commissaire général. La Rocque le chargea de diriger la manifestation du 2 novembre 1931 à la gare Saint-Lazare, à l'occasion du retour d'Amérique du président Laval : 500 hommes furent commandés. Jusqu'alors les Croix de Feu s'étaient abstenus de faire de la politique : La Rocque venait de les engager dans celle-ci. Le 27 nov. suivant, il récidiva en faisant saboter la réunion des pacifistes au Trocadéro. Chopine constata ce jour-là que La Rocque « manquait de courage *civil* » : au lieu d'aller demander lui-même la parole à Herriot, il lui délégua Chopine. Aux élections de mai 1932, il intervint de nouveau, envoya des questionnaires aux candidats, recommanda de voter contre les communistes et les socialistes et déclara que les radicaux-socialistes n'étaient pas intéressants. Les Croix de Feu devenaient ainsi une association de droite. Le 6 avril 1932, Tardieu leur attribua 200 couverts au banquet à la salle Bullier. Un peu après, La Rocque fit dire par deux dispos à Barthou, quand ce dernier sortit d'une conférence à la salle Gaveau : « Les anciens combattants vous botteront le derrière à tous si vous ne défendez pas mieux les intérêts du pays. » Posté derrière un bec de gaz, La Rocque assistait de loin à la scène.

A la fin de 1932, les Croix de Feu et leurs adhérents étaient déjà 36.000. La Rocque, pour permettre à l'association de

s'étendre davantage, leur annexa alors les Volontaires nationaux. Mais simultanément commença un mouvement de démissions, occasionnées par le mécontentement de voir l'association faire de la politique. Cela n'empêcha pas La Rocque de l'engager les 5 et 6 février 1934; « mais, dit Chopine, ils furent marqués chez les Croix de Feu par un défaut d'organisation si frappant, les dirigeants de la manœuvre si mal choisis, qu'on peut se demander si, au fond, le colonel n'avait pas peur de travailler à la réussite d'un coup de force organisé et exécuté par d'autres associations ».

Le coup de force, La Rocque laisse entendre qu'il le prépare, mais on ne voit pas bien comment il compte l'exécuter. « Vous parlez d'actions décisives, lui disait Chopine, mais nous ne pourrions tout de même pas marcher comme cela, les mains vides. » Chaque fois, il répondit : « Ne vous faites pas de bile pour ça! Il y aura ce qu'il faut. » Chopine pense « qu'il envisage très bien une action armée » et que les armes, il irait les chercher dans des fabriques et des magasins civils et militaires.

La Rocque et Chopine ne paraissent pas se douter que Hitler a repris le plan de Bismarck de 1869 à 1890 : tomber sur la France dès que la guerre civile y éclatera.

M. Chalouveine publie un **Historique du 6 février 1934.** Il est fort clair et est rendu particulièrement intéressant par le récit de ce que l'auteur vit lui-même. Il se trouvait à 19 heures près du pont de la Concorde :

La nature des manifestants était assez diverse : des bourgeois, des fonctionnaires (!!), des ouvriers... Des groupes compacts se formaient et tentaient de se diriger vers l'entrée du pont. La tentative était rapidement réduite à néant par une charge violente de gardes mobiles à pied qui, à l'aide de matraques, assommaient ceux des manifestants qui ne se dispersaient pas assez rapidement. Ceux-ci se reformaient, attaquaient de nouveau et se repliaient encore sous la charge de la garde mobile qui matraquait...

Sans cesse la masse populaire attaquait l'entrée du pont... A 19 h. 40 arrivaient... un ou deux milliers de membres de la Solidarité française. Ceux-ci, au pas gymnastique, traversèrent la place et allèrent épauler les manifestants qui attaquaient l'entrée du pont...

Une sonnerie de clairon se fit entendre : des vociférations parmi les rangs de manifestants : « Ils veulent nous intimider? » La foule devenait violente à l'extrême. Les projectiles les plus divers pleuvaient sur le service d'ordre. Le barrage de l'entrée du pont était rompu. La foule envahissait le pont. Les pompiers défendaient leurs lances contre les manifestants qui tentaient de s'en emparer. Le service d'ordre se repliait vers le Palais-Bourbon. Et puis... Des coups de feu retentirent. Des hommes criaient : « Ils tirent à blanc! » ne pouvant supposer l'effroyable réalité... Les coups de feu crépitaient. Les manifestants se repliaient... Les coups de feu crépitaient toujours...

La conclusion de M. Chalaveine est modeste :

Il n'y avait qu'à utiliser des chevaux de frise avec une bonne disposition des lances des pompiers... De l'eau, beaucoup d'eau. Les Parisiens copieusement douchés!

On ne peut qu'approuver cette conception de la façon de maintenir l'ordre.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Général Clément-Grandcourt : *Au Levant*, histoires de brigands, histoires vraies. Avec 15 illust. h. t. Préface du général Ed. Brémond; Victor Attinger. 18 »

Docteur F. Gidon : *L'invention du terme Architecture « romane » par Gerville* (1818) *d'après quelques lettres de Gerville à Le Prévost;* Soc. d'impression de Basse-Normandie, Caen. » »

Marcel Leroux : *Rome*, initiation au voyage à Rome. Avec des illust.; Hachette. 18 »

Aviation

Jean Romeyer : *L'aviation civile française*. Préface de Michel Détroyat. Avec des illust.; J. de Gigord. 12 »

Criminologie

Pierre Bouchardon : *Dumollard, le tueur de bonnes;* Albin Michel. 15 »

Ethnographie, Folklore

Raymond Weill : *Le champ des roseaux et le champ des offrandes dans la religion funéraire et la religion générale*. (*Etudes d'égyptologie*, III); Geuthner. 90 »

Finance

Charles Dupriez : *La vérité sur la dévaluation;* Wellens et Godenne, Bruxelles. 15 fr. belges.

Sapiens : *Une hypothèse: La dévaluation française de 1936;* Grasset. 12 »

Hagiographie

François Mauriac : *Vie de Jésus.* (Coll. *L'Histoire*); Flammarion. 12 »

Histoire

René Cuzacq et J.-B. Detchepare : *Bayonne sous l'Ancien Régime.* Tome III et dernier: *De Louis XIII à Louis XVI* (1610-1789). Lettres missives des rois et reines de France à la Ville de Bayonne, publiées, annotées et commentées; Impr. Glize, Saint-Sever-sur-Adour. » »

Adrien Dansette : *L'affaire Wilson et la chute du Président Grévy;* Perrin. 12 »

Henri Gerlinger: *Une page de l'histoire de l'Alsace. Molsheim.* Avec des illust.; Libr. de la Mésange, Strasbourg. » »

Impératrice Joséphine et Reine Hortense : *Lettres au Prince Eugène.* (*Les Beauharnais et l'Empereur*). Préface de Jean Hanoteau; Plon. 15 »

Littérature

Binet-Valmer : *Sarah Bernhardt.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Henry Channon : *Amours et folie royales.* Les Wittelsbach, récit historique, traduit de l'anglais par Mme la Princesse Guy de Faucigny-Lucinge; Editions de France. 12 »

Waldemar George : *L'Humanisme et l'idée de patrie* (Valeurs françaises. Perspectives fascistes. Le dilemme allemand. Métamorphoses juives. L'U. R. S. S. et la culture); Fasquelle. 12 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Journal,* mémoires de la vie littéraire. Tome VII : *1858-1888.* Tome VIII: *1889-1891.* Tome IX: *1892-1895.* Edition définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle, 3 vol. Chacun 12 »

Jean Guéhenno : *Jeunesse de la France;* Grasset. 12 »

Gilberte Guillaumin-Reicher : *Le voyage de Victor Hugo en 1843. France. Espagne. Pays basque.* (Bibliothèque de la Fondation Victor-Hugo); Droz. » »

Général de Piépape : *La duchesse du Maine,* nouv. édit. avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Jules Borely : *Ahmed et Zohra;* Sorlot. 15 »

Aimée Planel-Korecka : *Le calendrier du bonheur;* Figuière. » »

Plotin : *Ennéades. VI:* 1re *partie.* Texte établi et traduit par Emile Bréhier; Belles Lettres. 30 »

Shakespeare: *Le conte d'hiver,* traduction d'Emile Legouis. Texte anglais en regard. *Coll. Shakespeare.* Belles Lettres. » »

Littérature enfantine

Jack London : *Les mutinés de « L'Elseneur »;* Hachette. 3,50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publication des Documents relatifs aux Origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français 1871-1914.* 3e série : *1911-1914.* Tome IX : *1er janvier-16 mars 1914;* Costes.

XXX: *Journal d'une infirmière sur le front russe,* traduit de l'anglais par A. Ségur et J. Sidney; Nouv. Revue française. 15 »

Philosophie

Docteur Jacques Duflo : *Esquisse d'une énergétique mentale;* Alcan. 10 »

V. Feldman : *L'esthétique française contemporaine;* Alcan. 10 »

Poésie

Augustin Dumas : *Images de chez nous,* poèmes du pays d'oc, avec dessins de François Debeaux; Libr. Marfaing, Toulouse. » »

Jean Dyé : *Carmina doloris;* Aubanel aîné, Avignon. » »

Marie-Louise Frings : *Au fil du rêve.* Préface de Gaston Picard; Impr.-Libr. Saint-Alphonse, Louvain. » »

Juliette Mange : *Les croix sous les roses.* Préface de Valentin Bresle; Mercure Universel. 10 »

Politique

Victor Margueritte : *Avortement de la S. D. N.* 1920-1936; Flammarion. 12 »

Préhistoire

Charles Carénou : *L'art dolménique. Architecture, sculpture. Déchiffrement de la stèle néolithique de Mané Er H'Rock;* Geuthner. 15 »

Docteur Stéphen Chauvet : *L'Ile de Pâques et ses mystères,* la première étude réunissant tous les documents connus sur cette île mystérieuse. Préface du docteur E. Loppé; Editions Tel. 70 »

Alexandre Moret : *Histoire de l'Orient.* Tome I : *Préhistoire. IVe et IIIe millénaires. Egypte, Elam, Sumer et Akkad-Babylone.* Tome II: *IIe et Ier millénaires. Les Empires : Rivalité des Egyptiens, Sémites, Indo-Européens.* Avec des cartes; Presses universitaires, 2 vol. Chacun. 12 »

Questions médicales

Docteur Henri Gerlinger : *Manuel du gaz de combat à l'usage du personnel auxiliaire Z.* Préface du général A. Niessel; Libr. de la Mésange, Strasbourg. » »

Questions militaires et maritimes

Pierre Barjot : *L'aviation militaire française.* Préface du général Vuillemin. Avec des illustrations; J. de Gigord. 12 »

Questions religieuses

Georges de Lagarde : *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen-âge.* I: *Bilan du XIIIe siècle.* II: *Marsile de Padoue;* Edit. Béatrice, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Drôme. 2 vol. » »

Roman

C. M. Arconada : *Le partage des terres,* traduit de l'espagnol par Esther Guyot; Edit. sociales internationales. 12 »

H. de Balzac : *Splendeurs et misères des courtisanes;* Nelson. 7 »

Robert Bourget-Pailleron : *Menaces de mort;* Gallimard. 12 »

Charles Foley : *L'angoisse des ténèbres;* Flammarion. 12 »

O. P. Gilbert : *Mollenard;* Gallimard. 15 »

Nadedja Gorodetzky : *L'exil des enfants;* Desclée De Brouwer. 12 »

Louis Thomas Jurdant : *Le secret de la maison verte*, roman policier; Edit. de France. 6 »
D. H. Lawrence : *L'amazone fugitive*, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Stock. 24 »
Frédéric Lefèvre : *Le vagabond;* Flammarion. 12 »
Paul Max : *Fleur de grenade;* Fasquelle. 12 »
Iouri Olecha : *L'envie*, traduit du russe par Henri Mongault et Louise Desormonts; Plon. 12 »
Alia Rachmanova : *La fabrique des hommes nouveaux*, traduit de l'allemand par Henri Bloch; Plon. 12 »
Tristan Remy : *Faubourg Saint-Antoine;* Gallimard. 15 »
Ingeborg Maria Sick : *Oiseau étranger*, traduit du danois par Mme Hollatz-Bretagne; Edit. de la Baconnière. 3,50

Sciences

Jacques Benoît : *L'ovaire, organe élaborateur des hormones sexuelles femelles. Les hormones sexuelles chez les intoxiqués;* Hermann. 15 »
Jacques Benoît : *Le testicule organe élaborateur de l'hormone sexuelle mâle;* Hermann. 15 »
W. J. Crozier : *Déterminisme et variabilité dans le comportement des organismes;* Hermann. 15 »
René Fabre : *Alcaloïdes*, 1re partie. *Généralités, ptomaïnes et leucomaïnes. Drogues à alcaloïdes liquides toxiques. Opium et ses alcaloïdes;* Hermann. 12 »
René Fabre : *Alcaloïdes*, 2e partie. *Des solanées mydriatiques, de la coca, des aconits, des strychnées, liliacées, génalcaloïdes;* Hermann. 12 »
René Fabre : *Toxiques minéraux*. 1re partie : *Généralités. Arsenic, antimoine;* Hermann. 12 »
René Fabre : *Toxiques minéraux*. 2e partie : *Mercure, bismuth, plomb, thallium;* Hermann. 12 »
René Fabre : *Toxiques minéraux*. 3e partie : *Cuivre, Zinc, Chrome, Nickel, Manganèse, Baryum, Radium, Métalloïdes divers;* Hermann. 15 »
Emile Guyénot : *La détermination du sexe et l'hérédité;* Hermann. 20 »
J.-A. de Loureiro : *L'ivresse*. (Physiologie de l'aliment excitant); Hermann. 10 »
Théodore R. Running : *Formules empiriques*. (Monographies de mathématiques supérieures pures et appliquées). Traduit de l'anglais par A. Sallin; Gibert. » »

Sociologie

Nicolas Berdiaeff : *Destin de l'homme dans le monde actuel;* Stock. » »
Pierre Lhoste-Lachaume : *Réalisme et sérénité*, synthèse pratique de pensée et d'action; Alcan. 18 »
André Ribard : *Le peuple au pouvoir. Qu'est-ce qu'un soviet?* Edit. sociales internationales. 12 »
Jacques Saint-Germain : *Puissance et déclin du capitalisme;* Œuvres françaises. 12 »

Théâtre

M. Dufrénois : *Jeanne d'Arc qui revient sauvera la France et le XXe siècle* d'après une antique prophétie. Préface de Maxime Réal del Sarte; Figuière. » »

MERCURE.

ÉCHOS

L'inauguration du monument Roinard. — Exposition du cinquantenaire du Symbolisme à la Bibliothèque nationale. — Le prix littéraire des « Amis de la Pologne ». — La Société des Amis de l'abbé Bremond. — A propos de « l'Académie des Poètes ». — « Chantecler », le rossignol et l'appel du crapaud. — « Tristan et Isolde » sifflés chez Tortoni. — Une lettre inédite d'Octave Mirbeau et Emile Zola. — « Sol » et « Saul » sont choses différentes. — Le Sottisier universel.

L'inauguration du monument Roinard. — Le poète P.-N. Roinard est mort à Courbevoie le 26 octobre 1930. Ce robuste Normand à la carrure puissante était un bon vivant et même, au fond, un tendre. Il n'avait de farouche que son altière indépendance; mais celle-ci, qui se parait de couleurs anarchistes (un anarchisme purement intellectuel et imprégné de poésie sentimentale), faisait de lui un demi-isolé. Aussi, il compta, dans sa vie littéraire, plus d'échecs que de succès, et il fallût que vînt la mort pour qu'un groupement se formât, assez nombreux et actif pour faire rendre pleine justice à son talent et à sa mémoire. Grâce à la « Société des Amis de P.-N. Roinard », l'oubli n'est pas tombé sur l'œuvre du poète, et les lettrés se sont faits de plus en plus à la conviction que la *Mort du Rêve* est un des recueils qui comptent et doivent surnager, parmi ceux que produisit la riche période du Symbolisme.

Grâce enfin à cette société, aidée par la municipalité de Courbevoie, une souscription a permis d'ériger, à la mémoire de Roinard, un monument qui a été inauguré à Courbevoie le 22 mars dernier.

Dans la matinée, les invités furent reçus dans la salle des fêtes de la mairie, où des discours furent prononcés par MM. Grisoni, député, maire de Courbevoie, au nom de la ville; Paul Brulat, au nom de la Société des Gens de Lettres; Victor-Emile Michelet, au nom de la Société des Poètes Français et de la Maison de Poésie; Camille Cé, au nom de la Société des Ecrivains Normands; J.-L. Aubrun et Marcel Batilliat.

Ensuite eut lieu l'inauguration du monument, qui se dresse au milieu d'une pelouse, sur le boulevard Gambetta, non loin du rond-point de la Défense Nationale. Œuvre du sculpteur Jean Levet, il se compose d'un beau buste, scellé sur un piédestal de pierre brute qui porte sur un de ses flancs les titres des principaux ouvrages de Roinard.

Après que M. Paul Pourot, président de la Société des Amis de Roinard, eut prononcé la remise du monument à la ville, et après les remerciements du maire de Courbevoie, on entendit un poème de M. Banville d'Hostel, glorifiant avec une palpitante émotion la vie douloureuse et héroïque de celui dont on célébrait en ce jour la vie et l'œuvre.

L'une et l'autre furent encore l'objet de touchants hommages, au banquet qui suivit la cérémonie. Et ce fut une belle fête du souvenir, dont la chaude amitié, pénétrée d'admiration poétique, eût ému vivement, s'il avait pu y prendre part, l'âme de l'auteur des *Miroirs*, cette âme qui, malgré tous les maux et toutes les déceptions, resta, jusqu'à la fin de son existence terrestre, merveilleusement jeune, candide et sincère, — comme la poésie elle-même.

Rappelons que, dans l'anthologie *Poètes d'aujourd'hui*, de Paul Léautaud et Van Bever (tome III, éditions du *Mercure de France*), on trouve une bonne bibliographie des œuvres de Roinard, et qu'un *Choix* de ses poèmes (choix dû aux soins éclairés des poètes Henri Strentz et V.-E. Michelet) a paru en un volume, chez l'éditeur Figuière, en 1932. — L. M.

§

Exposition du cinquantenaire du Symbolisme à la Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale organise au début du mois de juin, à l'occasion du cinquantenaire du Symbolisme, une exposition qui comprendra non seulement des livres et des manuscrits, mais encore des tableaux, dessins, œuvres d'art, souvenirs et documents se rapportant à ce mouvement artistique et poétique des années 1885 à 1905.

Les organisateurs seraient reconnaissants à tous ceux qui posséderaient des documents : (*en particulier,* œuvres de Henry de Groux, Armand Point, Paul Gauguin, Georges de Feure, Filiger, Mucha et des artistes des Salons de la Rose + Croix — dessins, photographies des cafés littéraires : François Ier, Vachette, Soleil-d'Or, soirées et manifestations de la *Plume,* etc., et des logis d'écrivains, portraits et autographes), et qui consentiraient à les prêter à la Bibliothèque nationale, de leur adresser le plus tôt possible toutes communications utiles : Bibliothèque nationale, Exposition du Symbolisme, 58, rue de Richelieu, Paris, 2e. — (*Communiqué.*)

§

Le prix littéraire des « Amis de la Pologne ». — Le prix littéraire annuel des *Amis de la Pologne*, d'une valeur de cinq mille francs, sera attribué à la fin de mai, par un jury composé de Mme Rosa Bailly, de MM. Gabriel Boissy, Jan Lechon, Gaston Rageot, Jules Romains, J.-H. Rosny aîné, Fortunat Strowski, André Thérive.

Les envois des manuscrits ou ouvrages seront reçus aux Amis de la Pologne, 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris, 5e, jusqu'au 30 avril. (*Communiqué.*)

§

La Société des Amis de l'abbé Bremond, fondée par MM. Jacques de Cézamy et Georges Jusseau, a été mise au jour à l'occasion de la réception de M. André Bellessort à l'Académie française, où il a succédé à l'abbé Bremond. (*Communiqué.*)

§

A propos de « l'Académie des Poètes ». — Le *Mercure* a publié parmi ses échos du 1er avril un communiqué envoyé par une société nouvelle, qui s'intitule « *l'*Académie *des* Poètes ». Il semble qu'il serait plus juste de dire « *une* académie *de* poètes », car, si intéressants que soient les 40 membres qui la composent, on s'aperçoit au premier coup d'œil qu'ils ne sont pas les seuls poètes dignes de ce nom. J'en donnerai pour preuve la liste suivante, que j'ai composée impartialement avec mes faibles connaissances et qui comprend aussi 40 noms, dont *aucun* ne figure dans « l'Académie des Poètes » :

François-Paul Alibert, Francis Carco, Henriette Charasson, Paul Claudel, Jean Cocteau, Tristan Derême, Drieu La Rochelle, Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue, André Fontainas, L. de Gonzague Frick, Fernand Gregh, A.-F. Herold, Max Jacob, Francis Jammes, P.-J. Jouve, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Guy Lavaud, R. de La Tailhède, Maurice Magre, Maeterlinck, Louis Mandin, Marcel Martinet, Charles Maurras, Camille Mauclair, Victor-Emile Michelet, H. de Montherlant, Cécile Périn, Henri Pourrat, Ernest Reynaud, Henri de Régnier, Pierre Reverdy, Jules Romains, André Salmon, Ph. Soupault, André Spire, Jules Supervielle, F. Vielé-Griffin, Charles Vildrac.

Il en est encore d'autres, que j'oublie ou que j'ignore. Mais, parmi les 40 écrivains que je viens de citer, une dizaine au moins ont une réputation universelle, et presque tous les autres ont non seulement fait des poèmes, mais exercé une action, soutenu des idées. Je serais heureux de voir le *Mercure* rappeler cela au public. C'est un hommage à rendre à la poésie française d'aujourd'hui. — UN VIEUX LECTEUR.

§

« Chantecler », le rossignol et l'appel du crapaud. — Dans le dernier numéro du *Mercure* (échos, p. 222-223), M. Francis Ambrière émet l'hypothèse que l'épître de Florian à l'abbé Delille (où l'on voit le rossignol renonçant à chanter parce que le coassement de mille grenouilles couvre sa voix) a pu inspirer à Edmond Rostand la scène de *Chantecler* où les crapauds dénigrent le chant du rossignol. La supposition de M. Ambrière est intéressante, ingénieuse et assez vraisemblable; car il est exact que les grenouilles de l'épître et les crapauds du drame ont des rôles qui se ressemblent. Si, dans *Chantecler,* les crapauds n'étouffent pas la voix du rossignol, c'est qu'ils en sont incapables, mais ils répandent une bave venimeuse qui est la jalousie dont ils sont gonflés. Tandis que l'oiseau prodigue sa

« chanson toujours plus haute et plus enivrée », ils y ajoutent un refrain, « toujours plus envieux et plus bas ».

En réalité, Rostand a pris les crapauds pour ses victimes parce qu'ils sont laids et repoussants. Il a fait comme le moyen âge faisait à l'égard des nègres, qui, à cause du dégoût et de l'effroi que leur aspect physique inspirait, paraissaient des êtres maléfiques. Cependant, comme la Juliette de Shakespeare, Rostand savait que le crapaud a de beaux yeux, et Chantecler lui dit :

...N'as-tu pas
Toi-même, pour chanter, Crapaud, une voix pure?

Mais, cette voix, le dramaturge s'empresse de la ridiculiser, et il montre les crapauds bafoués qui s'éloignent, se cachent, en répétant sur une « vague note » : *vieilles peaux!... crapauds!... pauds!... pauds!...*

L'onomatopée n'est pas trop mauvaise, mais la raillerie est injuste, — et pire, venant d'un poète, car, en dehors de toute fable allégorique, la « vague note » du crapaud est très agréable; elle est un des charmes de la nuit d'été. L'auteur de ces lignes a essayé à plusieurs reprises d'exprimer cela dans le langage de la poésie; mais, sachant que la voix du crapaud n'a pas encore obtenu les suffrages du public, il donnera une autre référence, plus illustre, — une page où l'entomologiste J.-H. Fabre a écrit, s'adressant à la locuste verte :

Tu n'égaleras jamais ton voisin, le gentil Crapaud sonneur de clochettes, qui tintinnabule à la ronde, au pied des platanes, tandis que tu cliquettes là-haut. C'est le plus petit de ma population batracienne, le plus aventureux aussi en expéditions.

Que de fois, aux dernières lueurs du soir, ne m'arrive-t-il pas de le rencontrer lorsque, faisant la chasse aux idées, j'erre au hasard dans le jardin? Quelque chose fuit, roule en culbutes devant mes pas. Est-ce une feuille morte, déplacée par le vent? Non, c'est le mignon Crapaud que je viens de troubler dans son pèlerinage. Il se gare à la hâte sous une pierre, une motte de terre, une touffe de gazon et ne tarde pas à reprendre sa limpide note.

En cette soirée d'allégresse nationale, ils sont bien près d'une douzaine, sonnant à qui mieux mieux autour de moi. La plupart sont blottis parmi les pots à fleurs qui, disposés en rangs pressés, forment un vestibule devant ma demeure. Chacun a sa note, toujours la même, plus grave pour les uns, plus aiguë pour les autres, note brève, nette, remplissant bien l'oreille et d'une exquise pureté.

D'un rythme lent, cadencé, ils semblent psalmodier des litanies. *Cluck*, fait celui-ci; *click*, répond cet autre à gosier plus fin; *clock*, ajoute ce troisième, ténor de la bande. Et cela se répète indéfiniment, comme le carillon du village en un jour férié : *cluck, click, clock; — cluck, click, clock...*

Comme chant, cette litanie n'a ni queue ni tête; comme sons purs, c'est délicieux. Il en est ainsi de toute musique dans les concerts de la nature...

Or, cette douce sonnerie d'une cachette à l'autre est l'oratorio matrimonial, la convocation discrète de chacun à sa chacune. Les suites du concert, sans autre informé, se devinent.

On peut arrêter ici l'incantation, c'est-à-dire se contenter de la

musique, — délicieuse, comme le dit Fabre, — et ne pas chercher à voir le tableau. La voix du crapaud (non pas râle d'envie et de méchanceté, mais appel d'amour) est réhabilitée : cela suffit. — L. M.

§

« Tristan et Isolde » sifflés chez Tortoni. — Certain Gérôme qui tenait la chronique dans l'*Univers illustré,* étant allé passer quelques jours en Allemagne et tout étonné d'avoir appris l'existence de 16.000 musiciens à Cologne, mandait d'Oberhahenstein, le 9 juin 1865, à sa gazette :

Mais, après tout, qu'a-t-on à craindre de 16.000 musiciens dans un pays qui a donné le jour à cet éternel Richard Wagner qui revient sur l'eau? Le voici à Munich, en train de monter son opéra *Tristan*, que cet arrogant personnage déclare le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre dans les gazettes allemandes; il a demandé et obtenu l'autorisation de donner les trois premières représentations à un public d'amis qu'il appelle aux armes par la voie des journaux. Il est vraiment incroyable qu'on tolère ces choses en Bavière, où l'on fait une révolution quand la bière augmente d'un sou la chope, car le peuple de Munich n'aime pas qu'on augmente le prix de la bière; tant que la bière sera à trois sous la chope, Wagner continuera à avoir du succès; quand elle sera à quatre sous, on cassera les banquettes. En attendant, pour donner au peuple allemand un avant-goût du nouvel ouvrage de Wagner, les 16.000 virtuoses de Cologne font un tapage que le maestro ne désavouerait pas, un tel tapage que les ossements des onze mille vierges chrétiennes immolées jadis par les Barbares en tremblent dans l'église de Sainte-Ursule; car cette ville de Cologne, qui a sa célèbre cathédrale et son eau non moins remarquable, peut encore se vanter d'avoir élevé un monument avec les restes mortels de onze mille vierges; je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que jamais on ne réunira à Paris une pareille quantité d'ossements de la même qualité.

On a dû trouver cela très drôle, chez Tortoni, à l'heure verte. Ces messieurs de la chronique qui ne manquaient pas parfois d'esprit, manquaient trop souvent de goût. Nous eussions aimé connaître le nom de cet amateur de la *Belle Hélène* qui persiflait, faute de pouvoir les siffler, *Tristan et Isolde*. Charles Joliet, dans ses *Pseudonymes du jour,* nous révèle seulement que :

Ce pseudonyme est un *pavillon neutre* qui a couvert diverses personnalités : Albéric Second, Félix, Théodore de Langeac, V. L. H., etc.

Si ce n'était Albéric, « Gérôme », c'était Félix ou Théodore, et d'ailleurs peu importe. Mais qu'on était stupide, sous l'Empire, quand il s'agissait d'art! — AURIANT.

§

Une lettre inédite d'Octave Mirbeau à Emile Zola. — Il y a cinquante ans, Emile Zola publiait le quatorzième volume de sa série des Rougon-Macquart, *L'Œuvre,* ce roman où l'étude de l'art et des artistes de son temps est traversée par tant de souvenirs personnels. L'une des premières lettres qu'il reçut lui fut adressée par

Octave Mirbeau, qui venait de terminer (autre cinquantenaire) *Le Calvaire* et allait connaître, en cette même année 1886, son premier grand succès de librairie, mêlé de polémiques provoquées par le passage du chapitre II (la mort du soldat allemand) supprimé dans la *Nouvelle Revue* et rétabli dans le volume. On n'ignore pas combien la vie de Mirbeau était — à cette époque particulièrement — fiévreuse et tourmentée. Certain passage de sa lettre à Zola suffirait à le rappeler :

19 avril 1886.

Mon cher et grand maître,

Je viens de terminer l'*Œuvre*, et je viens vous dire toute mon émotion et toute mon admiration. Vous êtes un grand artiste, et vous êtes aussi un brave homme. L'honnêteté déborde de ces pages superbes, avec le génie. Celui qui ne vous aimerait pas après un pareil livre ne peut être qu'un misérable. Pour moi, je vous l'avoue naïvement, j'ai été remué, au point que, bien des fois, j'ai pleuré devant ce malheureux Claude Lantier, en qui vous avez synthétisé le plus épouvantable martyre qui soit, le martyre de l'impuissance. Génie à part, j'ai retrouvé, en cette douloureuse figure, beaucoup de mes propres tristesses, toute l'inanité de mes efforts, les luttes morales au milieu desquelles je me débats, et vous m'avez donné la vision très nette et désespérante de ma vie manquée, de ma vie perdue. Un moment je vous en ai voulu de voir si clair dans le cœur et dans le cerveau de l'homme. Mais vous avez entouré ce pauvre Lantier d'une telle tendresse, d'un tel charme de pitié, il y a dans votre génie si fier une bonté si simple que j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aimer, moi aussi, et me plaindre.

Que vous êtes grand et fort, mon cher maître. A chaque livre nouveau, malgré le succès vous vous élevez plus haut, et rien ne vous détourne de votre but. La bataille vous a toujours trouvé debout, la fortune vous retrouve fidèle à vos amitiés, à vos passions, à vos doctrines de jeunesse. Vous avez donné un grand exemple à cette génération d'écrivains cabotins, tartarins, qui vous pillent en vous blaguant comme Fagerolles pillait Claude. Mais les Fagerolles passent, et vous restez.

Je vous serre chaleureusement la main.

OCTAVE MIRBEAU
8, rue Lamennais.

C'est un Mirbeau tout différent qui devait se révéler l'année suivante à Zola lorsque parut *La Terre*. Le fougueux auteur du *Calvaire* écrivit dans *le Gaulois* du 21 septembre 1887 :

M. Emile Zola n'a pas vu le paysan; il ne l'a compris ni aimé. Il est passé auprès de lui, et il ne l'a pas reconnu. *La Terre* ne saurait donc avoir la portée d'une œuvre sociale que d'aucuns voudront lui attribuer; c'est une œuvre d'imagination douteuse, une fantaisie d'artiste mal inspiré...

A quoi Zola répondit placidement le surlendemain :

Je m'attendais un peu à votre opinion, car il y a en vous un coin de mysticisme qui ne devait guère s'accorder avec ma vision personnelle du paysan...

Mais on peut se demander dans lequel de ses livres Mirbeau lui-même a montré qu'il avait compris — et surtout aimé — le paysan.
— L. DX.

§

« Sol » et « Saul » sont choses différentes. — Un de nos lecteurs nous a signalé ces quelques lignes, que publia un grand journal parisien du soir, dans son compte rendu des funérailles du roi George V à Windsor (n° du 29 janvier dernier) :

Enfin, à l'issue de la cérémonie, les orgues jouent la *Marche Funèbre* en sol de Hændel.

Comme notre correspondant le suppose, c'est là sans doute une traduction fautive des mots anglais : *Dead March in Saul* (en français *Saül*, oratorio de Hændel). Le traducteur a pris l'oratorio pour une simple note de musique.

§

Le Sottisier universel.

Aux termes du premier règlement fait à Nîmes par une assemblée mixte de protestants et de catholiques, le conseil de chaque province comptera deux bourgeois pour un noble (Popelinière, janvier 1575). La double représentation du Tiers Etat, tant discutée plus tard en 1788, est ici accordée d'emblée. Voilà la Révolution anticipée en fait de trois cents ans. — J. MICHELET, *Histoire de France*, édition A. Lemerre, 1877, t. 12, ch. I, p. 29-30.

Quand le roi Georges Ier des Hellènes mourut des suites d'une morsure de singe, Venizelos tint ce propos : — Il a eu dans son genre moins de chance que Jean Fréron... — *Aux Ecoutes*, 21 mars.

Le foyer de l'Opéra-Comique est transformé en bivouac. Des troupes de chouans à pantalons à rayures bleues, blanches et rouges, sont appuyés sur leurs fusils. — *Comœdia*, p. 2.

A l'hôpital de la Rochelle est décédé hier matin, à l'âge de 86 ans, M. Louis Hillairaud, appartenant à une vieille famille rochelaise. Alors qu'il était voyageur de commerce, il s'était rendu en Espagne, peu après l'arrivée dans ce pays de l'ex-maréchal Bazaine; il réussit à s'introduire auprès de lui et tenta de le tuer pour le punir de sa conduite à Sedan. — *Le Temps*, 27 mars.

Paris P. T. T. Concert du *Journal*, présenté par M. André Fijean. Les Grands Faits et Anniversaires de la musique. (Œuvres de Tannhauser et de Boris Godounow.) — *Le Journal*, 19 mars.

La « ligne Maginot »... comporte de vastes forteresses, du genre du triangle Verdun-Toul-Nancy-Metz-Thionville. — *The Times*, 20 mars.

NÉCROLOGIE. — Mme et M. Lalanne, percepteur à Saint-Cyprien, viennent d'avoir le bonheur de perdre leur mère, Mme veuve Griffoul, décédée après une longue maladie dans sa 76e année. — *La France du Sud-Ouest*, 25 mars.

MASTIC.

La France est à refaire; il faut lui redonner une âme; elle la trouvera dans les forces spirituelles et morales du peuple, qui, malgré ses politiciens et ses particuliers, reste profondément attaché à UN TRAFALGAR CINEMATOGRAPHIQUE. — *Choc*, 12 mars.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.